
3 1761 09701941 8

# LE
# SECRET DU SUCCÈS

# LE SECRET DU SUCCÈS

PAR

Monsieur l'abbé BERNARD FEENEY
(professeur au séminaire du Mt Angel, Orég.)

AUTEUR DE

**"Lessons from the Passion", Home Duties, etc.**

AVEC UNE LETTRE PRÉFACE

de Sa Grandeur Mgr W. H. Cross,
Archevêque d'Orégon

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR
ALPHONSE GAGNON

---

> Le succès consiste à bien faire sa tâche de chaque jour ; le succès, c'est le devoir accompli ; le succès ne doit pas être confondu avec la gloire : la gloire, c'est un accident et parfois un embarras ; que les jeunes gens soient droits et persévérants, et ils auront une vie utile et fructueuse.
>
> *Cardinal Gibbons.*

---

MONTRÉAL

1920



# AVANT-PROPOS.

Nombre de livres ont déjà été publiés dans le but d'initier les jeunes gens aux affaires de ce monde, et de leur apprendre le grand secret de gagner de l'argent. Ces livres ont assurément leur utilité et méritent d'être lus. Seulement, ils sont incomplets et ne répondent qu'à l'un des besoins de l'humanité: le temporel. Mais l'homme est intellectuel et moral, matériel et spirituel. Il doit donc, pour réussir pleinement et arriver sûrement à sa fin, recevoir un enseignement qui développe tout ensemble son intelligence et sa volonté, son âme et son corps. Depuis plus d'un demi-siècle, les écoles et les collèges ont été multipliés et l'instruction s'est répandue partout. Matériellement, l'homme a considérablement accru sa puissance et ses pou-

voirs d'action; mais, en tant qu'homme, il n'est pas plus parfait aujourd'hui qu'il l'était il y a mille ans. La guerre actuelle le démontre. On serait même porté à croire que le monde devient plus méchant. Tout s'effondre dans la barbarie. Le progrès tant vanté un jour par la consécration du Temple de la Paix a été brutalement démenti par la guerre la plus criminelle, la plus sauvage, la plus sanglante, que l'homme ait jamais vue. Il s'est rencontré un peuple soi-disant chrétien qui, non content de jouir en paix de la part du soleil et de la partie du globe que le Père commun des humains lui avait départies, a voulu, dans un délire d'orgueil inconcevable, asservir sous sa domination toutes les autres nations de l'univers, et leur contester le droit de vivre. C'est que, l'éducation, qu'il s'agisse de l'individu ou de la race, qui n'est pas conforme à la nature et à la destinée de l'homme, échouera toujours misérablement, et elle n'est conforme à sa nature que lorsqu'elle tend au perfectionnement du caractère et à une formation morale et religieuse complète. La vie doit être regardée à la lumière de l'éternité si l'on veut en comprendre le sens et la rendre bonne. C'est la

doctrine contenue dans le petit livre que je viens de traduire, et que je présente aujourd'hui aux jeunes gens de mon pays, avec le désir le plus sincère de leur être utile. Quiconque lira attentivement ce volume avec l'intention d'en faire son profit, y trouvera à la fois du plaisir et une sage direction, et s'il a l'intelligence d'y conformer sa conduite, il aura raison de se féliciter sur la fin de ses jours, car il aura certainement *réussi*, au double point de vue du temporel et du spirituel.

A. G.



## *LETTRE-PRÉFACE.*

*On accorde, d'ordinaire, au peuple américain, comme traits distinctifs de son tempérament, l'énergie et la ténacité: deux admirables qualités qu'il importe souverainement d'orienter vers un but digne d'elles.*

*Malheureusement, il se rencontre dans notre pays bien des causes qui tendent à pervertir ces nobles dons. Signalons-en deux: l'une d'ordre religieux, l'autre d'ordre social.*

*Le protestantisme ayant rejeté presque tous les dogmes, on a vu régner partout la plus étrange confusion sur les vérités religieuses les plus importantes, fondement de l'ordre social. L'effet tout naturel d'un tel état de choses est que l'incrédulité ainsi que les plus dangereuses superstitions se propagent parmi nous de la façon la plus alarmante. Sur l'orientation d'un peuple énergique et résolu, quelle funeste influence une pareille situation ne doit-elle pas avoir!*

*Il y a plus.*

*L'américain est grand liseur de journaux. Chaque matin il lui faut son journal, guide et source de ses opinions. Est-il besoin d'observer que la majeure partie de cette littérature est loin d'exercer une saine influence sur la direction qu'il faudrait imprimer à l'activité de la nation?*

*A ces deux facteurs de démoralisation, nous en pourrions ajouter d'autres encore bien redoutables. Pour l'instant, n'allons pas plus loin, mais saluons avec joie l'apparition de tout écrit capable de neutraliser ces dangereux ferments et de diriger sûrement vers la justice et l'idéal cet esprit d'énergie et de décision qui est le fonds du caractère américain.*

*Nous n'en connaissons guère de plus propre à réaliser cette noble fin que le beau travail,* LE SECRET DU SUCCÈS *(How to get on), soumis à notre revision par son digne auteur, M. l'abbé Feeney.*

*Bienvenue à cette belle et bonne œuvre, dont le titre seul devra stimuler chez notre peuple cette énergie native et cette volonté fortement trempée qui donneraient, bien canalisées, de si consolants résultats. Au-dessus des clameurs*

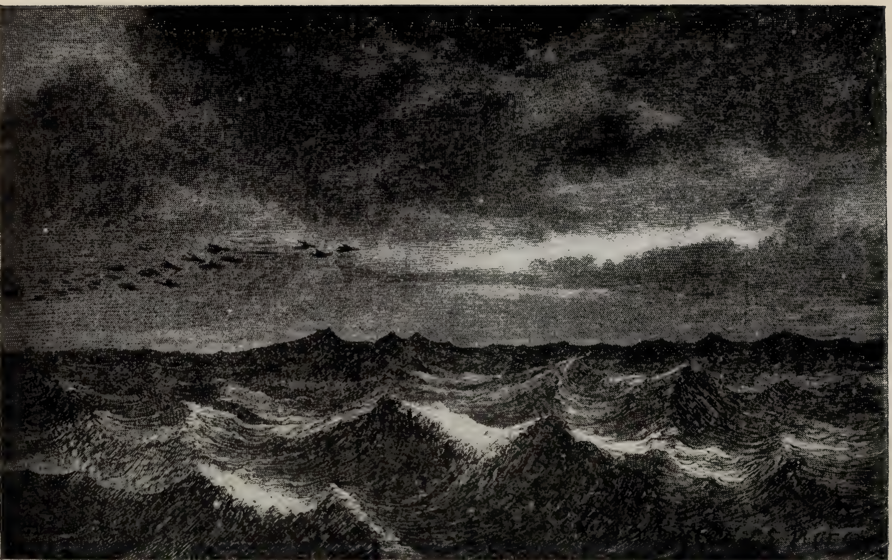
*confuses et discordantes qui sollicitent la jeunesse à prostituer à la poursuite d'objets indignes ou à des fins peu glorieuses ses réserves d'énergie, la voix nouvelle fait sonner bien haut les admirables accents de la vérité.*

*A tous indistinctement, mais surtout aux jeunes, l'auteur y indique les sommets que tous peuvent atteindre. Il montre les dangers qui détournent du sentier du succès ici-bas, et fournit les moyens de les surmonter. Ces précieux enseignements, il a su les exposer d'une manière attrayante et solide, et nous aimerions à voir dans toutes les mains un livre appelé à faire un bien véritable et général.*

† *Wm.-H.* GROSS,
*Archevêque d'Orégon.*

*Portland, Oré., 25 janvier* 1891.





L'Océan.

Image de la mer orageuse du monde.

# CHAPITRE I.

---

## Introduction.

Une éducation sans religion est pire que l'ignorance complète.
*Everts.*

Les hommes qui sortent sceptiques des mains des maîtres ou des parents, en sortent comme des victimes destinées pour le sacrifice.
*J. Simon.*

"J'ai passé ma jeunesse, me confiait un agonisant, à me bourrer la tête de science et de philosophie, et jamais cette étude ne m'a fourni un secours pour la conduite de ma vie. Et vous, avec quelques paroles de Notre-Seigneur, vous me donnez la force dont j'ai besoin dans mon malheur pour ensoleiller mon sacrifice."
*L'abbé Thellier de Poncheville.*

Par une froide soirée d'hiver, nous descendions, Jack et moi, le Broadway, lorsqu'un homme, à l'expression exténuée et souffrante, le salua et l'attira de côté pour lui parler, tandis que je m'éloignais de quelque pas.

"Jack! vous avez là un ami qui a l'air bien misérable, lui dis-je, lorsqu'il vint me rejoindre; qui est-il donc?"

"Cet ami qui a l'air si misérable, me répondit-il, est un homme bien né et pour l'instruction duquel on a dépensé des sommes fabuleuses. Mais je vous conterai son histoire après-dîner. Une histoire comme la sienne est mieux goûtée après un bon repas, assis, entouré de sa famille et de ses amis, en face d'un clair et réjouissant feu de foyer. Une soirée d'hiver est bien le temps le plus favorable pour conter cette histoire; car cela aide, avec le vent qui gronde dans la cheminée et la pluie qui bat les vitres, à remercier Dieu si on n'est pas un de ces malheureux sans abri que l'on rencontre dans nos rues."

Jack, je puis le dire tout de suite, est un médecin qui s'est déjà distingué dans sa profession, quoiqu'il n'ait pas encore atteint la trentaine. Vieux compagnon de collège, il m'est très cher, et lorsque nous nous rencontrons, nous ne pensons jamais à nous appeler autrement que par nos petits noms d'écoliers.

"Ce pauvre ami," commença-t-il après dîner, tous deux confortablement installés dans son cabinet de travail pour une soirée de causerie intime, "est le fils d'un riche propriétaire de journaux de cette ville. Son père, qui l'avait destiné dès son berceau à la carrière littéraire, n'épargna rien pour lui procurer une brillante éducation. Les meilleurs maîtres, les méthodes les plus modernes, les plus beaux livres illustrés, les objets les plus dispendieux des leçons de choses, rien ne manqua à l'enfant qui essayait ses premiers pas dans la chambre de la nourrice. Développer l'intelligence, l'agrandir, l'ensemencer, la cul-

tiver, la fertiliser, démontrer ce que la science, libre de toute entrave, peut produire dans un jeune esprit, voilà ce que ne cessait de répéter le père, dont les ordres étaient suivis à la lettre.

"D'abord et pour un certain temps, le résultat parut satisfaisant. A l'âge de quatorze ans, l'enfant pouvait écrire avec facilité des hexamètres grecs et latins; il parlait le français, l'allemand, l'italien, l'espagnol, comme si chacune de ces langues était sa langue maternelle. La terminologie des sciences lui était aussi familière que les billes et les tire-pois aux autres garçons de son âge.

"Le temps venu, il entra à l'Université, suivit le cours de la Faculté des Arts, dont il subit les épreuves comme en se jouant, laissant loin derrière lui ses concurrents, flatté, admiré, encensé par tous, professeurs comme étudiants. Enfin, couronné de tous les lauriers qu'une université peut conférer, il fit son entrée dans cette autre université agrandie qu'est le monde, et devint rédacteur d'un journal de haute littérature, spécialement fondé par son père à son intention.

"L'apparition du journal créa une vive sensation; d'une forme artistique irréprochable, les articles qu'il contenait étaient conçus et écrits en un style brillant et original. Pendant plusieurs mois, tout marcha avec le même entrain des premiers jours. Cependant, de mauvais bruits commencèrent à circuler sur le compte du jeune homme; on répétait tout bas qu'il menait joyeuse vie au milieu d'un groupe de jeunes viveurs

libertins, dont il était en passe de devenir le plus notoire.

"Ces mauvais bruits, toutefois, ne lui auraient pas causé grand tort s'il s'était repris à temps; mais il n'en fut rien. Les articles qu'il livraît au journal perdirent peu à peu de leur valeur, et devinrent bientôt insipides, répugnants, par leur manque absolu de bon goût et leurs violations constantes et désordonnées des règles de la bienséance. Les lecteurs qui se respectaient discontinuèrent leur abonnement; des difficultés financières survinrent; le journal s'enfonça de plus en plus dans la grossièreté et la fange. Finalement, le jeune homme lui-même mit le comble à sa ruine par une scène d'ivrognerie dont la presse a parlé, mais qu'il ne convient pas de relater devant un homme comme vous. Son père, qui avait hypothéqué sa propre maison pour lui venir en aide, fit faillite, mourut le cœur brisé, et le fils devint une vraie plaie sociale. Ivrogne invétéré, associé de chevaliers d'industrie, de joueurs de cartes, il est aujourd'hui l'exemple de la chute la plus profonde et la plus désespérée que j'aie jamais vue."

"Mais", demandai-je, lorsqu'il eût cessé de parler: "ne peut-on rien faire pour ce jeune homme? Est-il perdu sans espoir de relèvement? On peut le soustraire à son entourage pernicieux. De bons conseils et une sage direction pourraient peut-être lui faire reprendre courage et le décider à tenter une nouvelle carrière dans une autre partie du pays. Quelle est sa religion?"

"Il n'appartient à aucune religion", répondit Jack. Je souhaiterais qu'il fût chrétien. Mais son père avait expressément défendu à ses maîtres, à ses professeurs, de lui enseigner aucune religion. Aussi, a-t-il grandi dépourvu de tout sens moral. Le seul terrain sur lequel on pourrait tenter quelque effort serait son intérêt personnel. Mais même ce mobile peut être difficilement atteint, car cet infortuné jeune homme est toujours plein de boisson ou sous l'influence de l'opium. Encore tout dernièrement, je lui ai fait avoir de l'emploi à la rédaction d'un journal; mais tout ce qu'il gagne va à la buvette ou à la table de jeu. Je crains que tout soit inutile."

"J'espère que vous n'en avez pas beaucoup comme lui dans votre ville", répliquai-je après quelques moments de silence.

"Beaucoup comme lui"! s'écria mon ami, en se retournant vivement. "Je pourrais en compter des centaines, des milliers peut-être, seulement dans le cercle restreint de ce qu'il m'a été donné de constater. Et, ce qui est pis, ils appartiennent aux deux sexes. Je dois avouer que notre système d'éducation est la cause de tout le mal."

— "Comment cela?"

— "Je vais vous le dire, quoique je craigne que votre sens d'observation ait perdu de sa subtilité d'autrefois si vous n'avez pas trouvé cela vous-même. Dans nos écoles et dans nos collèges, nous cultivons l'intelligence comme si elle était la seule faculté de l'homme. L'entraînement de la volonté n'entre point

ou pour bien peu dans les programmes d'enseignement. Il s'ensuit que nous formons tous les ans, et par milliers, des encyclopédies vivantes, qui ne sont pas plus aptes à trouver ou à conserver des emplois que leurs homonymes reliés en veau que vous voyez là sur les rayons de ma bibliothèque. On ne leur a pas enseigné la confiance en soi; on ne leur a pas appris l'art de se gouverner soi-même, la nécessité de la discipline morale; on ne leur a pas inspiré l'amour du travail; on ne leur a pas fait voir la beauté et l'attrait d'une existence bien réglée; on ne leur a pas démontré l'importance de se former un idéal élevé de la vie, lequel guide et féconde toute la conduite future. La conséquence d'une semblable éducation est que, bien des fois, je n'ose en dire le nombre, le travail est omis ou mal fait; les maîtres sont trompés; le plaisir devient l'objet et la fin de la vie; puis suivent la perte du caractère, le renvoi d'office, et finalement la ruine. En fait de religion, on les a amenés à la considérer comme un spectre lugubre, au visage livide, qui décolore et flétrit toute la splendeur et la joie de leur jeunesse. Est-il étonnant que, l'occasion se présentant, ils se dérobent à cette puissance tutélaire, et se privent de tous les secours que seule la religion peut offrir dans la résistance aux tentations."

Ces réflexions de mon ami, confirmées dans une certaine mesure par les données de ma propre observation, occupèrent longtemps mon esprit après que je fus retiré dans ma chambre. "Est-ce que, me disais-

je, ce ne serait pas contribuer à l'éducation religieuse de nos enfants, tant des écoles élémentaires que des collèges, que de leur enseigner la manière de réussir dans la vie, comment gagner et conserver le respect de ceux qui les entourent, comment rendre leurs foyers prospères et heureux? Ne pourrait-on pas sans utilité invoquer parfois des motifs purement humains pour leur faire comprendre combien il leur importe de résister à leurs passions, de demeurer tempérants, chastes, honnêtes, sincères?" C'est de la considération de ces questions que m'est venue l'idée du présent ouvrage. Je crois qu'une existence basée exclusivement sur des motifs spirituels ou surnaturels serait envisagée par la plupart des catholiques avec effroi, sinon comme une chose hors du réel. J'ai, en conséquence, invoqué la raison, l'intérêt personnel, le bonheur social, la considération publique, tout ce qui commande le respect, comme autant de points d'appui au moyen desquels j'essaie d'élever le caractère moral vers l'état surnaturel. Je n'ignore pas que la nature est incapable, par elle-même, d'atteindre au niveau de la grâce; c'est une vérité que je ne cesse de répéter dans les pages de cet ouvrage, car autrement on pourrait croire que je supposerais dans l'appel que je fais aux efforts naturels et aux motifs humains, un pouvoir suffisant pour sanctifier l'âme.

Je mets également le lecteur en garde contre l'erreur de croire que la volonté est assez forte pour pratiquer la vertu sans l'aide du secours divin. Cela ne m'empêche pas de l'encourager beaucoup cepen-

dant à cultiver sa force de volonté et sa fermeté de caractère, afin que la grâce puisse rencontrer un meilleur fondement pour exercer son action et coopérer à ses effets. Ceux qui s'attendent que Dieu va tout faire pour eux me paraissent en ceci errer contre la foi catholique autant que les Pélagiens, ou les Semi-Pélagiens, qui versent dans l'autre extrême.[1] Le principe que j'invoque pour appuyer ici mon enseignement dans le cours de mon ouvrage est, je crois, un principe vrai. Je prétends que nous devons user de nos forces naturelles dans l'acquisition et la pratique de la vertu, tout comme si le succès en dépendait; mais, en même temps, nous devons prier pour obtenir le secours divin et compter sur son efficacité, comme si, sans cette aide, nous ne pouvions rien en fait de surnaturel, et, en réalité, nous ne pouvons rien.

Il me semble que la volonté est capable, dans l'ordre des choses naturelles, de plus grands efforts que ceux que nous lui supposons. Mais nous ne prenons pas pour discipliner cette puissance de l'âme la même peine que nous nous donnons pour cultiver l'intelligence et la mémoire. Dans nos écoles, nous enseignons implicitement que les phénomènes ne comportent qu'un seul élément digne d'observation, à savoir, la vérité. Or, la vérité, le vrai, dépendent uniquement de l'intelligence. Nous donnons toute notre

(1) Les Pélagiens niaient le péché originel et l'action de la grâce divine.

attention à la culture de cette faculté, d'où il résulte, premièrement, que nous façonnons des hommes aussi déformés intellectuellement que le seraient, dans l'ordre physique, des être humains à tête de géants sur des corps de nains. En second lieu, nous donnons une idée fausse, parce qu'elle est imparfaite et incomplète, de ce que nous enseignons. Les objets, les phénomènes comportent d'autres éléments essentiels que le vrai, et si nos philosophes modernes n'étaient pas tellement absorbés par l'étude des propriétés mécaniques de la matière, ils pourraient apprendre de nos scholastiques que la beauté et la bonté (y compris l'utilité) sont tout à fait aussi nécessaires que le vrai dans la conception des choses. Pourquoi alors ne pas exercer la volonté à apprécier et aimer ce qui est beau et bien dans l'ordre des choses spirituelles, morales, et intellectuelles? Si un pareil entraînement devenait populaire et universel, pouvez-vous supposer que nous verrions le spectacle d'une passion aussi effrénée pour les jouissances matérielles, pour les plaisirs purement physiques, que celle qui caractérise notre société d'aujourd'hui?[1]

---

[1] Il y a quelques semaines, M. John M. Thomas, président du Middlebury College, du Massachusetts, disait publiquement:

"Notre éducation est superficielle et nous développons des hommes superficiels....

"L'éducation moderne, dans beaucoup de pays, n'a engendré que la médiocrité, n'a développé que la surface des hommes.

"On n'a considéré que le côté exclusivement pratique et terre-à-terre, en n'étudiant guère que les moyens de gagner de l'argent, sans vouloir aller plus haut et plus loin. On

On pourra peut-être se demander quel rapport ont ces remarques avec la question "Comment réussir?" Le rapport est étroit et apparent. La volonté est la faculté d'agir, comme l'intelligence est la faculté de connaître. Maintenant, la vie sociale, commerciale, professionnelle, en un mot la vie dans tous ses états et ses aspects, est faite d'action intelligente, et non de vérité spéculative. Donc, si vous désirez arriver au succès dans n'importe quelle carrière, il ne vous suffit pas de connaître les devoirs que cette carrière vous impose; mais il faut les aimer, y mettre votre cœur et votre âme, et ne jamais permettre que le plaisir, l'intérêt ou la tentation sous quelque forme qu'elle se présente, viennent distraire votre attention ou diminuer votre ardeur à les accomplir avec toute la force de votre énergie. Mais c'est à la volonté surtout, sinon entièrement, qu'il incombe de combiner

---

n'a cultivé que des appétits en négligeant le cœur, l'esprit, l'âme. Le resultat est déplorable.

"En plus des médailles et des jolis volumes qu'ils reçoivent en prix, nos enfants emportent chez eux un prix inestimable, celui d'une éducation qui s'est occupée de meubler l'esprit sans négliger de former le cœur.

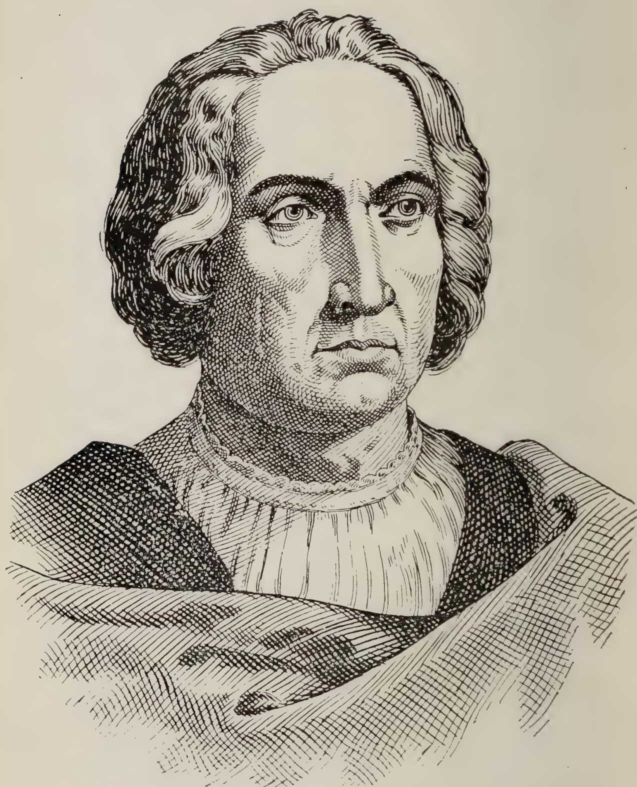
"L'école neutre est un non-sens, qui ne respecte ni les droits de Dieu, ni ceux des enfants, ni ceux des parents, ni ceux des maîtres ou maîtresses, ni ceux de la société.

"Dieu a le droit absolu d'occuper la première place dans l'éducation de l'enfance; l'enfant a le droit d'être instruit sur ses devoirs essentiels. Les parents ont le droit et le devoir, comme les maîtres qui sont leurs mandataires, de donner aux enfants une éducation religieuse. La société veut être morale, et elle ne peut vraiment l'être sans Dieu. Elle a besoin de cette éducation."—(L'*Action Catholique,* 4 décembre 1917).

et de s'assurer ces éléments de succès, et pour y réussir avec quelque degré de perfection, il faut de l'entraînement et de la discipline. Elle doit reconnaître la dignité du travail, l'harmonie et la beauté d'une vie bien réglée, la supériorité du plaisir de l'intelligence sur celui des sens, pour que le caractère puisse recevoir l'empreinte de la fermeté, de l'intégrité, de l'unité de dessein et de toutes les autres qualités qui contribuent à former un citoyen exemplaire. A quoi servent les degrés universitaires à un jeune homme incapable de contrôler ses passions? Donnez-lui un emploi; il ne peut le garder. Lancez-le dans la vie au milieu des circonstances les plus favorables! victime de ses mauvaises habitudes, il sera infailliblement entraîné à la dérive parmi "les roseaux qui croupissent dans le port du Léthé". Est-ce que cela n'aurait pas été infiniment mieux pour lui-même et pour la société au milieu de laquelle il vit, s'il avait été dressé à la pratique de l'énergie, à l'exercice de l'empire sur soi-même et à la concentration de sa volonté, même aux dépens de quelques-unes de ses études livresques qui lui ont valu ses lauriers académiques, mais qui ne peuvent aujourd'hui le rendre apte à gagner son pain?

J'aime à croire que ces remarques suffiront pour démontrer la nécessité d'apporter plus d'attention dans nos écoles à l'entraînement de la volonté que celle qu'on y donne généralement. C'est pour remédier au défaut de cette attention et pour aider et guider les jeunes gens qui ont déjà quitté les classes,

que j'ai écrit les pages qui suivent. Je ne vise pas à composer un livre de lecture pieuse ni à conduire le lecteur à un haut degré de perfection ; je m'efforce seulement de prémunir les jeunes gens contre les influences dangereuses qui les entourent. Je sais que les hommes de nos jours n'aiment pas être saisis de force, si je puis ainsi parler, et s'entendre dire qu'ils *doivent* être chrétiens. Ma manière est tout autre. J'essaie de les amener insensiblement à se convaincre que, de tous les genres de vie, la vie chrétienne est le plus beau, le plus attrayant, celui qui répond le mieux à notre nature et aux aspirations de l'âme. Puis, je les porte à conclure qu'il est le vrai et sûr genre de vie qu'il faut embrasser ; et lorsque je les ai conduits à ce point, je laisse à la grâce de Dieu de faire le reste. Ce raisonnement, toutefois, est plus dans l'esprit de ce livre que dans son plan et son but apparent ; mais j'espère qu'il n'en sera pas pour cela moins convainquant et moins persuasif.



CHRISTOPHE COLOMB

découvreur de l'Amérique, né à Gênes vers 1446, mort à Valladolid en 1506.



Christophe Colomb rêvait de trouver un chemin plus court que celui alors connu pour arriver aux Indes, disant qu'il fallait chercher l'Orient par l'Occident. C'était assurément un idéal peu commun aux hommes de son époque. Aussi, que d'épreuves de tous genres, de difficultés sans cesse renaissantes, d'obstacles en apparence insurmontables, ne lui a-t-il pas fallu vaincre pour réaliser son grandiose projet. Fermement convaincu de l'existence d'un nouveau monde, il ne tient nullement compte des préjugés de son temps, ne se laisse jamais abattre devant l'indifférence de ceux dont il demande pendant de si longues années l'assistance, puis, ce secours obtenu, il affronte les terreurs de la *Mer Ténébreuse,* apaise par sa parole et son intrépidité les murmures de ses compagnons qui, désespérés de la longueur d'une navigation qui n'aboutissait nulle part, s'élèvent contre lui et menacent de le jeter à la mer, jusqu'à ce qu'enfin ce monde immense et nouveau qu'il avait pressenti et qu'il devait laisser en héritage à l'ancien, se montre à l'horizon. Christophe Colomb réunit tous les caractères du véritable grand homme: génie, travail, patience, énergie, fixité de dessein vers le but à atteindre, persévérance inlassable à écarter les difficultés, à éclairer et amener ses contemporains à avoir foi en ses promesses, noblesse et dignité de procédés dans les circonstances les plus critiques, reconnaissance à Dieu dans les succès, résignation dans les revers, pardon des injustices et des mauvais traitements de ceux à qui il avait apporté gloire, prospérité et richesse.

Colomb doubla, pour les habitants de l'Europe, l'étendue de la création.

## CHAPITRE II.

---

### Nécessité d'un idéal élevé.

> "Je veux être premier ministre!" se dit un petit étudiant d'Oxford, en mangeant son pain à la fontaine. Et un jour, Disraëli est premier ministre d'Angleterre.
>
> Errant sur les rivages de son pays, O'Connell croit entendre tous les sanglots de l'Irlande dans les mugissements de la mer: "Je veux sauver ma patrie", s'écrie-t-il, et bientôt le grand agitateur délivre l'irlande.
>
> O puissance des nobles désirs et des beaux rêves! ô fécondité de l'idéal!
>
> *R. P. Coubé.*

Si vous pensiez à vous faire construire une maison, vous vous adresseriez sans doute à un architecte, lui faisant connaître le genre de construction que vous aimeriez avoir et la somme d'argent que vous vous proposez de mettre dans l'entreprise. L'architecte réfléchirait probablement pendant quelque temps sur la meilleure manière de concilier vos projets avec vos moyens d'exécution. Il dépenserait peut-être plusieurs feuilles de papier à ébaucher des esquisses, dont

chacune néanmoins tendrait à se rapprocher du projet que vous avez en vue. Enfin, il finirait par faire un plan qui ne demanderait plus de corrections. Voici, dirait-il, le tracé horizontal de votre maison; voici la hauteur du devant, celle des côtés et de l'arrière. Ici est votre salon, là votre salle à manger; les divisions suivantes indiquent votre bibliothèque, votre cabinet de travail, votre cuisine et dépense; puis, sur les étages supérieurs, vos chambres à coucher, chambres de bain, d'enfants, etc., et le coût de toute la bâtisse ne dépasse pas le prix que vous avez mentionné. Le plan est complet; vous en êtes satisfait, et vous donnez l'ordre de procéder immédiatement à l'exécution des travaux.

Maintenant, supposons que, pour un motif d'économie, vous vous êtes dispensé des services d'un architecte, et vous avez confié à un maçon le soin de monter quatre murs percés d'un certain nombre de trous pour les portes et les châssis. A cela vous faites poser un toit, et vous vous apercevez, lorsque vous regardez l'ensemble de la bâtisse, que vous avez dépensé votre argent à n'élever qu'une laide et informe masse de briques et de mortier.

Il en est ainsi du caractère: c'est une sorte de construction que chacun est appelé à élever et qu'il doit édifier. Sa formation est la partie essentielle de l'œuvre de la vie. Qu'il soit bon ou mauvais, délicat ou grossier, sociable ou insociable, il en est toujours le point saillant. Il arrive à quelques-uns de détruire dans une heure le travail de plusieurs années; il leur

faut alors recommencer. D'autres se découragent, s'irritent, de ce qui leur semble être l'inutilité de leurs efforts, et ils vont construisant sans ordre, comme au hasard, contrairement à tous les principes du bon goût et du beau. D'autres, au contraire, les vaillants, tirent profit de leurs insuccès même pour en prévoir et en éviter les causes. Ceux-ci sont les constructeurs qui réussissent, dont l'œuvre n'est pas seulement une cause de satisfaction et de fierté légitime pour eux-mêmes, mais un exemple pour les autres.

Un bon caractère n'est pas seulement chose agréable pour soi-même et nos amis, mais vaut mieux, au point de vue du succès dans le monde, que le plus brillant diplôme universitaire. Les jeunes gens (ou jeunes filles) honnêtes, sobres, consciencieux, actifs, aimant leur travail et fidèles à leurs patrons sont aujourd'hui très haut cotés, tandis que les bacheliers, les teneurs de livres, les hommes de lettres, professeurs ou autres, comme les ronces, croissent partout, et, pour un certain nombre d'entre eux, ne valent guère plus. Ceci provient du fait que l'on ne s'occupe dans nos écoles publiques et dans nos collèges qu'à cultiver l'intelligence, (à l'exclusion, contre nature, de la religion et de l'éducation). Or il ne peut y avoir éducation morale sans religion. L'expérience prouve, il est vrai, que, sans éducation morale, on peut fabriquer des intellectuels, des ingénieurs et des députés, mais non des hommes. Mon intention, néanmoins, n'est pas d'approfondir ici ce sujet. Je désire seulement rappeler une vérité in-

déniable, que pour bien réussir dans la vie, le caractère doit être modelé soigneusement, patiemment, avec jugement et prévoyance.

Convaincu et sous l'influence de cette valeur commerciale du caractère, un jeune homme est exposé à agir d'un élan de vertu tel que son impulsion ne fait qu'épuiser sa force d'énergie sans produire le moindre bien. Il se lève d'un bond, casse sa pipe, lance son pot à tabac dans le poêle, et, d'un seul coup, renonce au monde, à ses plaisirs et au démon. Cette belle impétuosité, véritable feu de paille, ne dure qu'un jour ou deux, et laisse la nature morale plus faible qu'auparavant. Dans l'éducation du caractère, seul l'effort lent mais soutenu, constant et uniforme, produit son fruit.

Cette éducation doit d'abord commencer par l'intérieur, l'âme. D'aucuns s'efforcent d'élever un édifice d'une très belle apparence extérieure et qu'on regarde avec plaisir, tandis que le dedans n'est que ténèbres et désordres. Aussi, ce semblant d'édifice, ne pouvant résister à la première bourrasque de la tentation, s'abat lourdement sur la tête de ceux qu'il devait abriter. Le travail n'a pas été fait convenablement, et il était destiné à crouler.

Le caractère et la façon d'être—les manières—sont deux qualités différentes, quoique souvent confondues et prises l'une pour l'autre. Le caractère est la nature morale de l'homme, se manifestant dans sa vie extérieure, c'est-à-dire dans ses œuvres, dans ses paroles et dans toutes ses actions ; les manières, au contraire,

sont une sorte d'habit qu'il a l'habitude de porter, et auquel ses amis le reconnaissent tout de suite. Un caractère fourbe, égoïste, méprisable, se cache souvent sous l'apparence de manières aimables et élégantes. De fait, un homme ne peut jamais être jugé par ses seules manières extérieures ; sa vraie nature ne s'y voit rarement, et quand elle s'y manifeste, vous n'en avez tout au plus qu'une connaissance bien imparfaite.

J'ai commencé ce chapitre en faisant allusion à la nécessité d'avoir un plan de tout édifice que nous voudrions construire. De même, il nous faut un plan de l'édifice moral—le caractère—que nous avons à élever si nous voulons qu'il soit digne de nous, et ce plan s'appelle un idéal.

Chacun, qu'il en ait conscience ou non, porte en soi un idéal ; mais, peu, malheureusement, cherchent à le réaliser. En général les hommes sont trop apathiques, trop terre-à-terre, pour faire de grands efforts, de généreux sacrifices, pour reproduire en eux l'image de ce qu'ils admirent comme beau et bon. Et ils se laissent emporter par le courant, s'éloignant toujours de plus en plus de la brillante vision qui les invite à revenir.

Que les vieillards, dans leur sagesse, en pensent ce qu'ils voudront : bâtir des châteaux en Espagne est une occupation innocente et charmante. Vous vous accoudez dans l'embrasure de la fenêtre par un beau soir d'été, au moment où le crépuscule commence à tout envelopper de ses ombres. Vous portez

vos regards rêveurs du côté de l'horizon où le soleil se couche, et votre esprit, semblable à la lumière qui disparaît, est bientôt perdu au milieu des épaisses ténèbres de l'avenir. Vous vous dites alors: "Que serai-je dans dix ans, dans vingt ans d'ici? Lorsque, sur le déclin de mes jours, en en voyant approcher le terme, je repasserai dans ma mémoire le temps écoulé entre ce moment-ci et celui-là, aurai-je alors raison de me féliciter de l'usage que j'aurai fait de ces années en perspective, quel qu'en soit le nombre? Assurément, je ne désire rien tant que de voir à la fin de mes jours ma tâche soigneusement et parfaitement remplie. La supposition que même un seul de mes amis ne pourrait sans rougir prononcer mon nom après ma mort, me rendrait malheureux. Il me serait au contraire agréable de penser que le souvenir qui pourra subsister de moi dans l'esprit de ceux qui m'auront connu, serait de nature à les encourager, les soutenir, au moment de leurs épreuves ou de leurs défaillances. Et, enfin, et par-dessus tout, combien alors je me sentirais heureux de m'être assuré, par une vie vertueuse, un lieu de repos dans la vie future.

"Mais qui m'empêche de m'assurer tout ce bonheur auquel j'aspire? Le passé? Oui, le passé, hélas! Amère expérience, triste erreur. Jeunesse dissipée, énergies gaspillées sur des objets indignes, talents mal employés, occasions heureuses négligées et perdues! Et cependant, je sens que je puis réparer le passé, le rayer d'un trait de plume, et écrire: "J'ai fait "fausse route; tout ce passé est une regrettable mé-

"prise que je voudrais bien voir effacée. Ce qui va "suivre comptera seulement comme le véritable tableau "de ma vie."

Peut-être qu'à ce moment de votre rêverie, on vient l'interrompre pour vous annoncer (si vous êtes en ménage) que le dîner est servi et que Madame vous attend. Vous répondez à l'appel, et les réalités de la vie domestique ont bientôt fait d'enlever de votre esprit tout vestige de votre beau château. Mais j'imagine que vous profitez de la première heure favorable pour reprendre vos réflexions, et vous finirez probablement par vous dire :

"Voyons, maintenant, quelle est la plus haute et la plus belle forme de vie que je puisse atteindre dans la pratique? Travailler à s'enrichir! voilà à quoi se dépense généralement la vie de la plupart des hommes que je connaisse. La poursuite de la richesse semble absorber toute leur attention et leur promettre le succès; mais je ne crois pas qu'elle les rende heureux. D'abord, ils n'aiment guère la société; leur préoccupation est telle que leur santé en paraît affectée; en tout cas, ils ne semblent pas jouir des satisfactions et des plaisirs de la vie. Ils n'ont guère les loisirs de s'adonner aux douceurs de l'amitié, et leur vie intérieure, du foyer, ne compte presque pas. Ils ne lisent jamais, si ce n'est la page commerciale ou financière de leurs journaux. Arts, poésie, littérature, compositions dramatiques, tout cela est classé dans leur esprit comme des placements qui ne rapportent rien, comme de vaines matières spéculatives.

Ils tiennent à ce que leurs enfants leur ressemblent, et soient élevés suivant leurs principes et les idées qu'ils se font de la vie.

"Non. Tout considéré, l'ambition immodérée de faire de l'argent ne sera pas l'objectif principal de ma vie. Si je gagne suffisamment, comme je suis résolu à le faire, pour me procurer un honnête confort et quelque jouissance, pour donner à mes enfants une éducation convenable et une bonne partance dans la vie, pour être indépendant du secours d'autrui aux jours de maladie ou de la vieillesse, je serai satisfait. L'homme d'argent n'est jamais aimé que pour ses richesses. Quoi qu'il puisse en penser et quoi qu'on puisse lui dire, sa mort est attendue et désirée par ses amis et tous ceux qui y ont intérêt. Pas un pleur de regret sincère ne sera répandu sur sa tombe; le pli cacheté et déposé chez son homme de loi et qui contient ses dernières volontés, est d'un plus grand intérêt que tout ce qui reste de lui sur la terre, maintenant renfermé dans son étroite, froide, et dernière demeure.

"Une vie toute de plaisir semble au premier abord grandement attrayante. Mais qui peut se la permettre? Et combien, parmi tous ceux qui le pourraient, en voudraient de cette vie s'ils en connaissaient les tristesses et les désenchantements. "La fin d'un beau jour est souvent suivi d'un triste lendemain," dit l'Imitation de Jésus-Christ, et chacun, dans le cours de son existence, a pu éprouver la vérité de ce dicton. L'homme qui vit pour lui, qui ne cherche

que ses aises et son plaisir, est nécessairement un homme égoïste, indolent, dissimulé. Esclave de ses passions, il ne peut servir d'autre maître avec fidélité. D'un caractère antipathique, il inspire même parfois de la répugnance. Il peut aussi se montrer cruel envers ceux qui l'entourent ou qui dépendent de lui. Combien de fois n'a-t-on pas vu des hommes dominés par la passion de boire laisser leurs femmes et leurs enfants mourir de faim dans des galetas ou sortir vêtus de haillons, tandis qu'eux-mêmes, attablés dans quelque ignoble cabaret, se livrent à de bruyantes orgies. N'arrive-t-il pas également trop souvent que le bonheur d'un foyer est anéanti, que la paix et l'honneur de ses membres sont à jamais détruits par quelque vile trahison de l'homme de plaisir. Qu'il soit raffiné ou grossier, l'excès dans le plaisir amène toujours avec lui la satiété, la perte, quelquefois totale, du sens moral, et, infailliblement, abrège la vie. Mais, inutile d'insister: le plaisir, comme fin et but de la vie, ne m'attire pas. Le moindre des maux qu'il entraîne, pour me servir d'une expression populaire, est de brûler la chandelle par les deux bouts, et même la lumière qu'elle projette ne peut donner que des nausées.

"Mais, que penser d'une vie d'ambition, une vie consacrée à l'acquisition d'une position éminente, ou à faire des actions propres à transmettre son nom à la postérité? Une telle ambition, dirigée vers des fins légitimes, est certainement un puissant motif d'action utile et digne de louange. Toutefois, elle

tend, comme toutes les autres passions, à souiller l'âme. Elle ne donne pas le bonheur qu'elle promet. Son fruit, quelque beau qu'il paraisse à l'œil, est amer au goût, et ne vaut pas la dépense d'énergie qu'il exige pour l'atteindre. Il ne peut offrir aucune compensation en retour de la jalousie et de l'aigreur que l'ambitieux suscite dans le cœur de ceux qu'il écarte et laisse derrière lui. Il ne devra pas être surpris s'il entend prononcer son nom affublé d'épithètes malsonnantes, si l'écho de justes récriminations parviennent souvent à ses oreilles, et si, pendant plusieurs générations, sa mémoire reste entachée d'une réputation peu enviable.

"Cependant, je ne voudrais pas être dépourvu d'ambition. Si je me sens en toute honnêteté capable de remplir une position plus élevée que celle que j'occupe, et si, en y parvenant, je puis être utile à moi-même ou à d'autres, il y aurait assurément pusillanimité et paresse de ne pas aller de l'avant et de ne pas m'efforcer de remporter le prix convoité. Toutefois, la vie est trop courte et trop précieuse pour être toute consacrée à poursuivre une pareille fin. Il n'y a qu'un prix qui puisse vraiment solliciter toute l'énergie d'une âme humaine, un prix qui ne dépend pas de la faveur du monde et que la mort ne peut nous ravir.

"Voyons, maintenant, si je puis, à l'aide de ces réflexions, me représenter le tableau de la vie idéale à laquelle je dois aspirer. Une telle vie est nécessairement destinée à apporter le bien-être et la joie à

mon foyer; elle fera que ceux qui dépendent de moi jouissent de tout le bonheur qu'elle est susceptible de faire naître. Elle éloigne les noirs soucis, les inquiétudes déprimantes, les revers, et empêche, en général, les ennuis du dehors de franchir le seuil de ma maison. Une telle vie ne peut être l'esclave de l'amour de l'argent, des plaisirs ou même d'une ambition désordonnée. Elle ne doit pas rester inactive; elle doit cultiver le bon goût et s'entourer, socialement et intellectuellement, de tout ce qui peut la préserver d'habitudes vulgaires et peu dignes. Elle doit être bien ordonnée, sérieuse, reconnue pour son honnêteté et loyauté, respectée pour sa noblesse, aimée pour l'heureuse harmonie et la beauté qui en font tout le charme. Par-dessus tout, la religion, simplement et naturellement pratiquée, devrait être le principe même, le sang de son être, l'inspirant, la stimulant, la spiritualisant depuis ses actes les plus ordinaires jusqu'aux plus importants."

Une telle vie vaut absolument la peine d'être vécue. Elle est la vraie vie. Si elle n'est pas la plus haute et la plus parfaite que l'on puisse imaginer, elle est suffisamment belle pour faire de sa réalisation l'objet louable de l'ambition de tout homme. Donc, chacun devrait prendre pour but de son existence un idéal semblable, s'il veut réussir. Cette orientation sera pour lui un point d'appui contre l'insuccès. Elle agira comme motif d'action quand les autres causes cesseront d'exercer leur influence. Elle sera la source d'un grand bonheur pour lui-même et pour les autres,

car j'en ai la plus entière certitude, personne n'éprouvera plus de contentement véritable que celui qui vit pour une noble fin, et rien au monde n'est plus propre à communiquer la bonne humeur, la gaieté, l'entrain, à tous ceux qui en sont les témoins.

Formez-vous donc, cher lecteur, si vous ne l'avez pas encore fait, un idéal élevé, qui soit en rapport avec votre état, et auquel vous pouvez aspirer. Tant vaut l'idéal, tant vaut l'homme. Ayez-le toujours présent devant vous, bien résolu à ne rien faire qui en soit indigne. Qu'il ne soit pas, toutefois, tout à fait enfermé dans un horizon terrestre. Qu'il y entre de l'humain tant que vous voudrez, mais que son esprit soit divin. C'est le seul idéal qui puisse purifier et élever la vie. Aucun autre ne peut contenter l'âme. Un idéal sans religion peut sembler suffire aussi longtemps que nous sommes plongés dans le tourbillon étourdissant, enivrant, de l'excitation et des plaisirs du monde ; dans nos moments de réflexion, de solitude, nous voyons bien qu'il n'est qu'un leurre, qu'il ne répond nullement à notre attente. Ses promesses décevantes se font encore mieux sentir dans le vieil âge, et, à l'approche de la mort, il se dissipe et tombe comme tombe en poussière une momie exposée à la lumière et à l'air. Et c'est alors que nous découvrons combien nous nous sommes trompés.

Je dois cependant vous mettre en garde contre ce qui serait une méprise regrettable, et qui consisterait à perdre courage si vous ne réalisiez pas votre idéal

dans une semaine ou dans un mois. Il ne faut pas vous rebuter à la vue d'essais qui n'ont pas réussi au gré de vos desirs. Conservez une sereine et indomptable volonté, et soyez assuré que vous faites des progrès, inapperçus peut-être, tant que vous n'abandonnez pas la lutte. "C'est dejà la perfection", a écrit une noble et sainte femme, "que de faire des efforts pour y arriver". C'est ainsi qu'on pourra dire de vous que vous avez atteint un magnifique idéal, si vous avez pris pour mot d'ordre "Toujours plus haut", *Excelsior.*

---



Samuel de Champlain

fondateur de Québec, né en 1567, à Brouage (Saintonge), mort à Québec en 1635.



Que d'efforts, que de persévérance, de fermeté de résolution n'a-t-il pas fallu à notre glorieux Champlain pour fonder sur ce continent le berceau de notre nationalité! De combien de voyages ne lui a-t-il pas fallu affronter les périls pour assurer à sa colonie naissante les éléments de survivance et de prospérité! Après un premier voyage au Canada, où il se fait aimer des sauvages, il intéresse Henri IV au projet de fonder un établissement en ce pays. Champlain revient dans le nouveau monde, explore la contrée, et reçoit à son retour en France le titre de lieutenant du sieur de Mons au Canada. A son troisième voyage, il remonte le Saint-Laurent, fait alliance avec les Algonquins contre les Iroquois et assure la victoire à ses alliés. Fonde Québec en 1608. D'une activité infatigable, il cherche, par le nord de l'Amérique, une route pour aller en Chine, découvre les lacs Huron et Ontario. S'il interrompt ses explorations au pays, c'est pour aller plaider la cause de la colonie auprès du gouvernement de la mère patrie; celle-ci, lente à comprendre les immenses avantages de la situation et le magnifique héritage qu'elle était appelée à recueillir en Amérique, n'accorde que peu d'aide. Aussi, en 1629, les Anglais purent-ils s'emparer de Québec et le garder pendant trois ans. En 1633, Champlain, nommé gouverneur, revient au Canada, où il mourut deux ans après, en travaillant au développement de Québec avec le concours des Indiens, qui avaient appris à apprécier la douceur de la domination française. Champlain est l'auteur d'un *Traité de Navigation,* publié en 1632, et d'une série de relations de ses *Voyages,* qui font connaître ses navigations et ses découvertes de 1599 à 1629. C'est dans son troisième livre que l'illustre fondateur de notre vieille cité écrit les lignes suivantes, qui font tant honneur à sa foi, à son patriotisme et à son désintéressement: "Quant à moi, j'ai fait élection du plus fâcheux et pénible chemin qui est la périlleuse navigation des mers, à dessein toutefois non d'y acquérir tant de biens que d'honneur et gloire de Dieu au service de mon Roy et de ma Patrie." Puisse son exemple inspirer les jeunes générations et leur profiter.

## CHAPITRE III.

---

### **Volonté d'arriver.**

> Avec le temps et la patience, la feuille du mûrier se change en satin.
>
> *Proverbe oriental.*
>
> Les indécis perdent la moitié de leur vie, les énergiques la doublent.
>
> *Ph. Gerfaut.*
>
> Ce n'est pas en étant bercé, dorloté, douilletté, que je suis devenu un législateur.
>
> *Burke.*

J'ai lu autrefois, dans mon enfance, une pensée de Lord Brougham, qui est restée gravée dans ma mémoire. J'en ai même subi jusqu'à un certain point l'influence, quoique j'aie fini par conclure que si on l'examine de près, elle n'a pas toute la valeur que l'on semblait y attacher. "Le mot impossible, dit-il, est la langue-mère des petits esprits." L'auteur sans doute voulait faire comprendre que les esprits de peu de capacité sont trop portés à déclarer comme impossibles des choses difficiles, et à s'exempter en conséquence de les entreprendre. Ma conviction, toutefois, est que les esprits qui pensent ainsi sont

moins petits que paresseux et nonchalants. Combien de fois, en effet, n'avons-nous pas vu des hommes d'une brillante intelligence et de haute culture mollement étendus parmi les mangeurs de lotus, se chauffant au soleil sur les bords du Léthé, pour parler comme le poète. Ces hommes sont certainement doués d'un esprit developpé, mais la volonté est inefficace pour les exciter, les décider à agir, et c'est ainsi qu'ils croient impossible ce qu'ils n'ont pas l'énergie d'entreprendre. Pour eux, la vie ne vaut pas la peine de se tourmenter. "L'ambition? C'est un rêve à donner la fièvre. La richesse? Une poursuite basse, ignoble. Le plaisir? Nous en jouissons, disent-ils, à l'état parfait."

Je n'ai pas l'intention de discuter avec ces philosophes qui font du *dolce farniente*. Je souhaite dans leur propre intérêt que le fleuve puisse un jour monter et inonder les rives vertes et ensoleillées sur lesquelles ils passent leur stérile et indolente existence. Ils verront alors que la vie humaine ne doit pas s'écouler dans une inertie indifférente, et que, pour accomplir sa destinée, l'énergie de volonté est absolument indispensable.

L'énergie de la volonté! voilà précisément ce dont je veux vous entretenir dans le présent chapitre.

Il est certain qu'un homme peut faire à peu près ce qu'il veut, s'il a de l'énergie et de la volonté. Vous avez pu remarquer souvent que certaines gens réussissent cependant beaucoup mieux que d'autres, quoique les conditions et les circonstances du milieu

où ils se trouvent soient les mêmes et également favorables. Voici, par exemple, deux agriculteurs, possédant chacun une terre d'égale fertilité. L'un a des dettes, vit dans un état constant de gêne, maugréant contre la température, le gouvernement, ses employés, sa femme et ses enfants, se plaignant de tout enfin, excepté de lui-même. L'autre, conservant sa bonne humeur, dira peut-être que les choses pourraient aller mieux, mais qu'elles pourraient aller bien plus mal. Il admet que sa terre lui rapporte plus que ses dépenses et qu'il espère pouvoir dans quelques années enlever l'hypothèque dont elle est grevée. Tout chez lui est à l'ordre ; il vit content, ses domestiques se trouvent bien à son service et ses enfants reçoivent une bonne éducation aux écoles.

Maintenant, surveillez ces deux hommes attentivement et vous découvrirez bientôt pourquoi l'un réussit, tandis que l'autre végète. Le premier s'occupe peu de sa ferme et ne se donne pas la peine de se mettre au fait de ce qu'il devrait savoir. Il loue les services d'un intendant dont il discute et contrarie constamment les ordres. La conséquence est que l'administration manque d'unité et n'est pas conduite avec l'intelligence, la prévoyance et la vigueur nécessaires pour assurer le succès. Les engagés, payés les plus hauts prix, travaillent le moins possible, et semblent, avec l'intendant, rivaliser avec leur maître dans la manifestation de leur mécontentement. La ruine est l'aboutissement inévitable d'une telle conduite.

Son voisin, au contraire, travaille de la tête et des

mains. Le premier rendu à l'ouvrage, il est le dernier à le quitter. En rapports directs et journaliers avec ses employés, il les anime de son courage, de son entrain et de son enthousiasme. On ne voit de broussailles ou de mauvaises herbes nulle part sur son terrain ou le long de ses clôtures. Il ne laisse aucun de ses instruments aratoires se détériorer par la rouille durant les mois d'hiver. Sa terre ne pouvant être toute convertie en labour, il ne se borne pas à la culture des moissons et garde un troupeau de bestiaux. Ses bêtes, de bonne race, bien nourries, lui valent les plus hauts prix du marché. En un mot, il met dans l'accomplissement de son travail toute l'énergie et l'enthousiasme dont il est capable, et il réussit. Et c'est bien le cas de le dire: "Tant vaut l'homme, tant vaut la terre."

Voici un autre exemple.

Deux jeunes garçons, à peu près de même âge, suivent les mêmes cours au collège. L'un, d'une intelligence exceptionnellement brillante, est le premier de sa classe. L'autre, quoique laborieux, travaille lentement, mais assidûment, et passe avec peine ses examens. Leur cours terminé, tous les deux remportent les mêmes diplômes et entrent comme commis dans la même banque. Le premier va à son travail comme à une corvée, s'acquitte de sa tâche machinalement, comme une affaire de routine, ne s'y donnant qu'à demi. Il n'a pas l'ambition d'avancer ou de se rendre digne d'avancement. Son esprit, durant ses heures de bureau, vagabonde sur le champ de

balle ou dans la salle de billard ; il ne parle que de la dernière ou de la prochaine soirée dansante et autres amusements sociaux. Le second s'intéresse à son emploi, bien résolu à réussir. Il ne pense à rien autre chose. La conséquence est que tout ce qu'il fait est bien fait ; qu'il ne commet pas d'erreurs dans la tenue de sa comptabilité, qu'il ne néglige aucun détail dans l'accomplissement de ses devoirs de tous les jours. Son chef de bureau, que la prospérité de la banque intéresse, a vite fait de découvrir lequel de ses deux employés est le plus digne de confiance et le plus compétent. Le talent dont on fait preuve à l'école et sur lequel maîtres et élèves fondent souvent de si belles espérances, est d'une considération secondaire en affaires. Ce qui est apprécié et ce qui compte surtout au point de vue du succès dans le monde, outre les connaissances acquises par l'étude, sont la bonne conduite, l'énergie, la fidélité, la régularité et l'amour du travail. Le lauréat de la médaille d'or et des premiers prix de tous les concours, l'étudiant bourré de science, ont besoin de ne pas s'endormir sur leurs lauriers s'ils veulent arriver bons premiers dans ce concours autrement important et difficile des carrières humaines.

Enfin, quelques années se passent et amènent une différence profonde entre ces deux jeunes gens. Celui qui avait été le plus lent à l'école est maintenant devenu caissier, tandis que l'autre est encore à son premier emploi, et même là il est pour son supérieur un sujet de crainte et d'inquiétude. Plus d'une fois

le gérant de la banque l'a fait venir pour le réprimander de ses négligences et omissions. Il aurait même déjà depuis longtemps perdu sa situation, se chuchotent entre eux les employés, sans l'influence de son père et le précieux patronage que valent à la banque les affaires considérables qu'il y transige.

Jusqu'ici, je n'ai cité que des exemples tirés de l'imagination, en dehors de la vie réelle. Mais, voici, à ma connaissance personnelle, ce qui est arrivé à un commis de banque de mêmes dispositions que celui dont je viens de parler et placé dans les circonstances identiques. On commença par lui laisser entendre qu'il ne donnait pas satisfaction; on l'avertit d'avoir à se surveiller, d'être plus régulier et plus attentif à son travail. On patienta. Finalement, il fut renvoyé de la banque, malgré toute l'influence que l'on usa pour lui conserver sa place. Il émigra dans l'Amérique du Sud où il s'engagea comme domestique chez un ancien employé de son père. Ne s'étant point corrigé de ses écarts de conduite, il ne put même conserver cette position. La dernière fois qu'on entendit parler de lui, il servait comme garçon de billard dans un hôtel, isolé, sale et de réputation peu recommandable.

Si l'on montre à un enfant qui s'essaie à marcher quelque friandise ou un jouet, aussitôt de ses petits pas chancelants il tentera de l'atteindre, même au risque de tomber plus d'une fois durant le trajet. Mais si, n'ayant rien, vous lui faites seulement signe de venir, il ne bougera probablement pas, vous fai-

sant comprendre par des gestes négatifs, qu'il ne voit pas de raison suffisante pour tenter l'effort. Ce fait, tout simple qu'il soit, nous aide pourtant à comprendre comment et pourquoi les hommes réussissent dans la vie. Ces hommes ont toujours les yeux fixés sur le but en vue. Leur esprit s'en occupe constamment, en pèse les avantages, l'utilité, la satisfaction ou le bonheur qu'il est susceptible d'apporter. Chaque circonstance qui peut en augmenter l'attrait est l'objet d'un examen attentif jusqu'à ce qu'enfin ils se décident de faire tous les sacrifices nécessaires pour l'atteindre. Avoir fermement résolu d'exécuter une chose, c'est en assurer l'accomplissement, ou peu s'en faut : c'est la moitié de la réussite.

Le choix d'une carrière demande une longue et prudente réflexion. Vous devez examiner et peser soigneusement les considérations qui peuvent guider votre choix. Mais une fois votre décision prise, il faut vous y attacher avec toute l'énergie et la force dont vous êtes capable. Votre esprit ne doit jamais se détourner du but que vous vous êtes proposé. Un départ dans la mauvaise direction est toujours fatal au succès, parce que l'énergie inutilement dépensée, le temps perdu, le chagrin de la non-réussite, la peine d'avoir à recommencer, sont autant de causes de faiblesse et de retard. Mille fois mieux, cependant, un nouveau départ que de traîner sa vie durant la lourde chaîne d'une vocation ou d'une carrière pour laquelle nous n'étions pas faits. Je ne connais pas d'esclavage plus dur que celui-là. Il n'est pas de plus grande

misère. Cela empoisonne les joies de la vie, décourage, et convertit la terre en un lieu de tourments et de tristesse. Donc, si vous avez embrassé une carrière, une profession ou état quelconque, que, pour une raison ou pour une autre, vous ne pouvez pas maintenant abandonner ou changer, je vous conseille fortement, si vous tenez à garder votre repos d'esprit et à ne point gâcher votre vie, de vous donner toutes les raisons possibles pour aimer cette carrière et vous y attacher. N'y recherchez point ce qu'elle ne peut donner. Rejetez tout désir dont la poursuite serait inutile ; détournez-en votre esprit comme d'une tentation mortelle. N'oubliez pas que tout commencement est difficile. Pendant quelque temps, vous serez sans doute désagréablement impressionné ; vous éprouverez des sentiments de révolte à la pensée que vous êtes lié pour la vie à une condition d'existence qui contrarie vos inclinations. Mais la nature humaine est ainsi faite que nous nous adaptons bientôt à l'inévitable, quelque fâcheux que cela soit. La nécessité d'abord nous amène à nous y résigner ; puis, avec le temps, l'habitude, le milieu, la camaraderie, finissent par nous y disposer plus favorablement.

On peut tirer avantage de toute circonstance, même d'une carrière embrassée sans discrétion ; mais cet avantage doit être cherché ; on ne l'aperçoit pas d'abord à première vue. Un bloc de quartz n'est apparemment qu'un morceau de terre terne, lourd et informe. Cependant, lorsque les gens commencent à en réaliser la valeur, ils creusent la terre profondé-

ment, se font un chemin à travers le roc et risquent même leur vie pour en extraire le précieux minéral. Il en est ainsi d'une carrière. Elle peut être modeste, peu rémunérée et demander beaucoup de travail; elle peut sembler n'offrir aucun avenir, paraître banale, ordinaire, comme le sont généralement les réalités de la vie. Mais, au moins elle est honnête et indépendante. Elle sert aussi bien qu'une autre plus brillante et plus élevée à faire naître et développer le courage, la constance, l'amour du devoir, le mérite. L'important n'est pas de jouer un grand rôle, mais de donner à sa tâche, quelle qu'elle soit, tout son effort. Elle contribue, ou du moins peut être amenée à contribuer, autant qu'une autre, à la grandeur morale, au bonheur et à la joie du foyer domestique. Si votre position sociale était plus élevée et votre emploi une sinécure, vous ne jouiriez jamais au sein de votre famille de toute la douceur du repos qui suit une journée d'un travail ardu et honnête. Le monde *fashionable* ne connaît pas le plaisir du chez-soi, le bonheur de la vie de famille, véritable vie où le cœur a sa part. Ce tourbillon de folle gaieté et de dissipation que mènent les riches, si envié par la plupart de ceux qui en sont exclus, est un cercle qui entraîne dans son mouvement beaucoup de choses malsaines. Vous fût-il donné de connaître le monde tel qu'il est, vous rendriez grâce à Dieu si, n'étant pas aux premiers rangs, vous êtes par là même préservé des chagrins, des revers douloureux, des amères déceptions, propres aux personnes en place.

Plus vous continuerez à envisager le beau côté de votre état dans la vie, plus il s'embellira et plus légers et faciles vous paraîtront les devoirs qu'il impose. Mais il y a une considération qui, plus que toute autre, en dehors des motifs surnaturels, vous aidera à vous réconcilier avec votre position. Cette considération, c'est la dignité même du travail, quelle qu'en soit la nature. Il est difficile de bien faire comprendre cette vérité aux esprits étrangers aux raisonnements abstraits. Je vais essayer, cependant, de l'exposer le plus clairement possible.

Supposons qu'un enfant soit tenu au maillot, pieds et mains liés, depuis sa naissance jusqu'à l'âge d'homme, de quoi serait-il alors capable? Pourrait-il se tenir debout, marcher, courir, manger? Ne serait-il pas plutôt un objet de pitié dans son état d'infirmité et d'impuissance? Eh bien! ce qu'il faut à l'enfant devenu homme, ce qui complète le développement de l'âge viril, ce qui donne à l'homme fait sa plus haute perfection naturelle, c'est le travail. Le travail est donc le complément nécessaire, le perfectionnement suprême de notre nature, l'expansion complète de la vie.

Supposons maintenant qu'un enfant, au lieu d'être enveloppé dans des langes, soit tenu à l'écart de toute société, qu'il soit habillé et nourri par des mains invisibles, qu'il n'ait jamais l'occasion de voir une figure humaine, d'entendre le son de la voix, d'acquérir la moindre parcelle de connaissance, que sera-t-il à l'âge d'homme? Un idiot, un imbécile, tout simplement,

parce que son âme, absolument fermée, n'aura pu acquérir le développement que seul l'exercice de la pensée aurait pu lui donner. Un terrain laissé à l'abandon et couvert de mauvaises herbes, ne présente pas un contraste plus frappant avec un autre portant une abondante et riche moisson, qu'un homme sans ambition, oisif, en offre avec un autre dont l'esprit et le corps ont pu librement se développer par le travail.

Mais si vous voulez connaître la plus haute dignité du travail, il vous faut l'apprendre du Christianisme, la véritable source de toutes les idées nobles et sublimes.

L'humanité, nous enseigne le Christianisme, est égale sous trois aspects divers : elle a la même origine, Dieu ; la même fin, la vie éternelle, et la possibilité de pouvoir parvenir à cette fin par le même moyen, celui de l'effort personnel, le travail. Suivant l'idée chrétienne, le ciel peut donc être atteint, ses hauteurs conquises, nous-mêmes être un jour élevés au-dessus de ces vastes et innombrables mondes que nous contemplons le soir au-dessus de nos têtes ; la vie après la mort peut être rendue souverainement et éternellement heureuse, en un mot les rêves les plus merveilleux que l'imagination puisse enfanter, peuvent être réalisés sans richesses, sans qu'il soit nécessaire d'occuper un poste éminent ou d'être de haute naissance, mais simplement, en autant qu'il dépend de nous, par l'initiative, le travail personnel bien ordonné et fidèlement exécuté.

Le travail est donc le levier, le grand moyen, qui est donné à l'homme pour assurer (en autant que cela est en son pouvoir) son succès en ce monde et en l'autre. Quant à la nature du travail, cela est absolument indifférent. Qu'il demande de l'habileté ou non, qu'il soit intellectuel ou manuel, honorifique ou vil, suivant l'opinion que le monde attache à ce mot, ces distinctions importent nullement, du moment que le travail est honnête et honnêtement fait.

Ces considérations, cher lecteur, vous amèneront, je l'espère, à vous former une haute idée de votre occupation dans la vie, quelque modeste qu'elle soit, et de vous y livrer avec toute l'énergie et la volonté dont vous êtes capable, bien déterminé à réussir. Toutefois, voyons en quoi consiste, et quels devraient être les traits caractéristiques de votre ambition de triompher.

Le succès dans la vie, comme j'ai déjà eu occasion de le dire, ne dépend pas de l'opinion que le monde attache à la profession, au métier ou à l'état qui peut être le vôtre. Il dépend uniquement des connaissances ou du savoir-faire dont vous faites preuve, de l'énergie, du soin, de la concentration d'esprit que vous apportez dans l'accomplissement quotidien de votre tâche. En agissant ainsi, vous acquérez un caractère, une réputation, qui, de jour en jour, vous font estimer et respecter davantage par tous ceux qui viennent en contact avec vous. Votre parole vaut un écrit. Votre bonne conduite, votre fidélité, votre probité, ne sont jamais mises en doute. Si, dans votre

sphère d'action, vous portez peut-être envie à quelques-uns, vous jouissez de l'admiration des autres; mais soyez sûr que tous s'accordent à vous regarder comme quelqu'un qui a justement atteint le plus haut degré de succès possible.

Vous admettrez qu'un tel succès mérite qu'on se donne de la peine. Que devez-vous donc faire d'abord pour vous l'assurer? Premièrement et principalement, vous y déterminer. Que le succès, sans réserve et absolu, soit la fin toujours en vue, le motif constant de vos efforts. Visez plutôt à de petits et fréquents avancements qu'à de grands progrès. "Nous n'avons pas d'ailes pour voler, dit le poète, mais des pieds pour gravir, lentement, par degrés, jusqu'au sommet d'une vie sublime."

De cette manière, notre résolution de réussir sera d'une application facile et pratique, et non impulsive et épuisante; ses effets deviendront apparents beaucoup plus tôt que nous l'aurions pensé, et nous serons étonnés des résultats obtenus.



Adrien VI, pape,

né à Utrecht en 1459, mort à Rome en 1523.



Peu d'hommes ont fait preuve, dans toute leur carrière, de plus de fermeté de propos, d'énergie et de persévérance à surmonter les difficultés, que le pape Adrien VI. Par son application infatigable, sa fidélité à l'accomplissement de ses devoirs, il s'est élevé de la plus petite condition à la plus haute dignité qu'il soit possible à un homme d'atteindre sur cette terre. Dans sa jeunesse, étant trop pauvre pour se payer le luxe d'une chandelle, il préparait ses leçons à la lueur des réverbères qui éclairaient les rues et les porches des églises, nous donnant par là un admirable exemple de patience et d'ardeur au travail, sûrs présages de ses succès futurs. Aussi devient-il un des plus savants hommes de son époque, en même temps qu'un des plus pieux. La rénommée de la pureté de vie, de science, de courage, de désintéressement d'Adrien, s'étendit de plus en plus et le fit le conseiller des personnes les plus diverses. D'une sévérité extrême lorsqu'il s'agissait d'une chose de foi, il montrait par ailleurs une extraordinaire bonté de cœur. Elu pape sans l'avoir recherché et étant absent, on vit dans son élection la main de Dieu. Tous ceux qui avaient à cœur le souci de la chrétienté, alors si troublée, étaient dans l'allégresse. Sa vie exemplaire et sainte, sa grande simplicité, sa piété, son amour de la justice et de la science, faisaient une profonde impression, même sur les observateurs indifférents ou hostiles. Enfin, "il est mort comme il a vécu, pacifiquement, pieusement, et saintement", écrivait un de ses contemporains, laissant au monde, qui en avait alors si grand besoin, un parfait exemple d'une vie noblement dépensée au service de Dieu et de l'humanité.

## CHAPITRE IV.

---

### Le Chemin du succès.

— Mon fils, soyez avare du temps.

(*Eccl., IV,* 23.)

Excelle, et tu vivras!

*Joubert.*

Aucun effort ne saurait réussir, si la persévérance fait défaut.

................

Une fois résolu à réussir, vous vous demanderez sans doute quels sont les meilleurs moyens à prendre pour assurer ce succès. Je vais résumer, dans le présent chapitre, quelques-uns de ces moyens.

D'abord et avant tout, que votre occupation soit *honnête.* J'emploie ce mot dans son sens le plus étendu, pour signifier non seulement ce qui est juste, mais ce qui est bien, louable, consciencieux, irréprochable. "La probité est la meilleure politique", est un vieux proverbe populaire, fondé sur la nature et universellement reconnu comme vrai; car la probité fait naître la confiance, et la confiance vaut plus que le capital dans la poursuite du succès. La probité ne doit être exclue d'aucune profession ou genre d'affaires. Le médecin, l'avocat, le marchand, l'agriculteur, tout

homme enfin qui a des rapports avec ses semblables, est tenu d'exercer une stricte probité dans sa conduite, non seulement comme condition de vie chrétienne et de rectitude morale, mais aussi comme marchepied nécessaire pour arriver au succès. Je ne sais rien qui abaisse plus le caractère d'un homme et blesse le sens moral que le relâchement dans la mise en pratique de ce principe. Une soi-disant "habileté" voile en grande partie ce relâchement, et nous savons tous que cette habileté est l'objet de l'indulgence, sinon de l'approbation positive de plusieurs, qui devraient savoir mieux.

Je ne crois pas, cependant, que l'habileté, prise dans le sens entendu ici, réussisse toujours, quoiqu'on puisse considérer le succès comme une justification des moyens employés pour conclure une affaire avantageuse ou pour se faire élire député. L'homme "habile" le devient généralement trop ; il finit par se duper lui-même et par tomber sous le coup de la loi sous accusation d'escroquerie ou de malversation.

Inutile de démontrer l'influence néfaste qu'exerce l'homme "habile" sur ses enfants. Nulle éducation collégiale ou universitaire ne peut en neutraliser les mauvais effets. Ils se montrent "habiles" envers leurs professeurs et leurs condisciples et, plus tard, sur une plus vaste échelle, envers leurs pratiques ou clients, alors que, médecins, avocats, etc., ils prennent leur argent sans leur rendre un honnête équivalent.

"Tout ce qui paie est honnête", me dit une fois un marchand par-dessus son comptoir. Quelques

jours plus tard, un de ses employés disparut emportant une forte somme d'argent prise dans la caisse du patron. "Ça payait", le voleur n'ayant jamais été pincé; mais je ne crois pas que le marchand serait prêt à dire que l'affaire était honnête.

Les gens malhonnêtes ne pensent jamais à se mettre à la place de leurs victimes, et à se demander comment ils goûteraient eux-mêmes leur manière d'agir. S'ils le faisaient, ils pourraient peut-être s'amender; mais comment s'y résoudre?

Quelques-uns, pour excuser ou atténuer leur manque d'honnêteté, disent: "Tout le monde trompe en affaires; il n'y a pas moyen de réussir sans cela." La réponse à ceci est simple et sans réplique. Laissez-là tout commerce dans lequel vous ne pouvez réussir honnêtement. "Ceci est plus facile à dire qu'à faire", répondent-ils avec un haussement d'épaules. Oui, cela est vrai, et ce qui ne l'est pas moins, c'est que, malgré tout, "la probité est encore la meilleure politique".

Les gens improbes semblent ignorer l'obligation de restituer, obligation absolue, qui s'attache, qui suit tout acte malhonnête comme une ombre. Mais, sur la vieillesse, à l'approche de la mort surtout, l'ombre s'agrandit, devient ménaçante, et la conscience alarmée tremble à son aspect. "Comment pouvez-vous paraître devant votre juge, semble-t-elle lui dire, chargée de toutes ces injustices?" Il est pénible sans doute de voir un homme en pleine cour de justice trouvé coupable d'avoir fraudé et trompé, et con-

damné au pénitencier pour un nombre quelconque d'années ; mais, à l'approche de la mort, si le choix lui en était laissé, il accepterait avec joie de passer, non quelques années, mais toute une vie, dans la cellule la plus sordide des criminels plutôt que d'entrer dans l'éternité chargé d'injustices non réparées envers son semblable.

Ce serait aisé de s'étendre sur le dommage causé à la société en général par l'exploitation des procédés injustes dans la vie commerciale et politique. Je préfère avertir les parents et les éducateurs de se faire un devoir de flétrir le moindre signe de malhonnêteté chez les enfants confiés à leur soin. Ceux qui ont charge de la jeunesse devraient se montrer justes et impartiaux dans leur conduite. Toujours et partout, ils sont tenus de prêcher d'exemple. Il n'est guère possible de penser que l'on soit porté par nature à causer du tort au prochain ; mais le mauvais exemple sème dans une jeune âme des germes de corruption lesquels, autrement, n'y auraient jamais pris racine. Donc, le bon exemple, l'avertissement opportun, et, au besoin, la correction, sont les deux influences qui, en dehors de la religion, peuvent le mieux graver chez la génération qui grandit les principes d'honneur et de probité dans nos rapports avec nos semblables.

Voici qu'elle serait ma seconde recommandation touchant les moyens de réussir : Faites votre travail *résolument ;* mettez-y tout votre cœur et toute votre âme. Ayez l'ambition et la fierté d'accomplir votre

tâche d'une manière aussi complète et aussi parfaite qu'il est en votre pouvoir. Le travail fait dans ces conditions peut, seul, être considéré un travail honnête, comme je l'ai déjà déclaré dans les pages qui précèdent. Il y a là une différence entre ce qu'on peut appeler un travail simplement honnête et un travail où on a mis toute sa bonne volonté et son intelligence. Quelqu'un peut exécuter son contrat à la lettre et en remplir toutes les conditions expressément stipulées, et faire cependant un ouvrage d'une manière toute mécanique, parcimonieuse, se bornant au strict nécessaire. Un autre, s'intéressant à tout ce qu'il entreprend, aimant son travail pour lui-même et non pour l'argent qu'il peut rapporter, consacre à l'exécution de chaque détail de son œuvre toute l'attention et le soin dont il est capable. Il ne s'arrête pas à se demander s'il sera payé de sa peine en donnant à ceci ou à cela tout le fini qui lui convient. S'il remarque un défaut quelconque, il le corrige sans y être obligé, parce que sans cela son œuvre manquerait de perfection et de fini.

Lequel de ces deux hommes produit le meilleur travail? Le dernier, indubitablement. Je sais que certains le traiteront de naïf et de novice pour y apporter des suppléments, des additions, pour lesquels il n'est pas payé. Mais, justement, voici qu'apparaît l'idée servile, égoïste du travail à laquelle j'ai déjà fait allusion. La vérité est que celui qui, dans l'accomplissement de son travail, envers son patron, y met toute sa bonne volonté et son savoir, reçoit une récompense beaucoup plus précieuse que de l'argent.

D'abord, aimant son ouvrage et s'y livrant avec ardeur, avec une telle application qu'il n'y ait pas de place pour d'autres pensées, la besogne devient plus facile et plus agréable que si elle était accomplie sans goût, d'une façon quelconque, comme une simple tâche. Elle est accompagnée de moins de fatigue, de moins d'usure, de moins de dépense de force physique et d'énergie. L'âme, lorsqu'elle participe à un travail, adoucit l'effort corporel et soulage les organes physiques. Elle entretient ainsi une réserve de force pour l'action future, laquelle, autrement, aurait été épuisée. Ce raisonnement peut paraître fantaisiste à quelques-uns ; mais je crois que l'expérience de la plupart des gens leur fourniront la preuve que c'est bien ainsi, en effet, que les choses se passent.

Un autre avantage important dont bénéficie l'employé de l'empressement et de la bonne volonté qu'il apporte à son travail, est l'estime et la confiance que lui témoigne son chef. On ne saurait trop apprécier cet avantage. Il vaut à l'ouvrier un certificat de permanence dans son emploi, et le rend indispensable dans l'établissement où il est attaché. Il contribue à son avancement et, par cela même, à une augmentation de gages. Son caractère personnel même y gagne en élévation, car personne ne songerait à le confondre avec celui qui ne sert que pour de l'argent, mercenaire bon tout au plus qu'à se plaindre de l'insuffisance des gages et de la tyrannie du capital.

La troisième chose nécessaire pour réussir est de travailler avec ordre et ponctualité. Que ce qui doit être fait dans un temps et en un lieu déterminés ne soit pas différé; ayez soin que toute chose soit à sa place. Cette recommandation, imprimée, charme l'œil, à tel point que l'on verra des gens, voulant en faire leur règle de conduite, la copier sur une pancarte en grosses lettres bien visibles. Le précieux document est suspendu dans un endroit apparent de la maison ou de la chambre de pension, et ils comptent y conformer leur conduite. Ils sont sérieux, évidemment, car, sans tarder, ils s'empressent de tout ranger autour d'eux, de tout disposer avec ordre, ou ce qui leur semble tel. Mais, dès le même soir, les voilà absorbés dans une lecture d'un haut intérêt. Il est dix heures, il faudrait se coucher, le règlement le dit. Ils hésitent; ils délibèrent et finissent par tourner la difficulté. Ils remettent au lendemain; c'est demain qu'ils commenceront sérieusement. Le jour suivant, ils se lèvent deux heures après le temps convenu; mais cela ne pouvait être empêché, se disent-ils. Aussi bien, on ne peut s'attendre à ce qu'ils se lèvent à six heures ceux qui se tiennent éveillés jusqu'à une heure du matin à lire un roman. La journée se passe, et chaque heure fournit son excuse pour différer ou omettre le devoir que cette heure comporte. Leur volonté fléchit; ils ne s'inquiètent plus de leur première résolution, considérant que la ponctualité et l'ordre sont choses faciles et agréables pour les autres, mais qu'il ne peut en être question pour

eux. Retournant contre le mur la face de la pancarte contenant le règlement de vie qu'ils s'étaient proposé, ils reprennent, ou plutôt, continuent leurs anciennes habitudes.

Mais voici l'erreur que ces braves gens ont commise : ils ont trop entrepris à la fois. On ne peut ainsi en un jour changer sa nature et prendre des habitudes regulières et réglées. Cela demande du temps et du courage pour arriver à se conformer d'une manière satisfaisante à un sérieux règlement de vie. Commencez donc par être ponctuel dans l'accomplissement de vos devoirs essentiels. Il vous faut, par exemple, commencer votre travail ou être à votre bureau à une heure déterminée. Vous arrivez cependant presque toujours en retard, parfois de dix minutes, d'autres fois de quinze, d'autres fois encore d'une partie de l'avant-midi. Soit que vous soyez à l'emploi d'autres personnes, soit que vous travailliez pour vous-même, soyez convaincu que votre irrégularité vous cause un tort considérable en diminuant vos chances de succès. Votre caractère d'homme d'affaires ou de profession en souffre, et il faudra que votre position soit bien forte pour que vous puissiez résister à cette cause sérieuse d'affaiblissement. Donc, si vous attachez quelque valeur au succès et voulez le conquérir, soyez ponctuel. Prenez vos mesures pour que chaque matin, vous soyez prêt à commencer votre travail à l'heure dite, malgré les dérangements imprévus qui pourraient survenir. On cite des hommes dont les noms figurent dans l'histoire

qui se sont fait une règle d'être à leur poste un quart d'heure avant l'heure officielle. Plus tard, ils pouvaient se glorifier avec raison de devoir leur rénommée non pas tant au génie ou au talent qu'à l'observance de cette règle d'or.

Nous acquerrons bientôt des habitudes d'ordre et de ponctualité, si nous savons nous rendre compte de la valeur du temps. Le temps, c'est une succession d'occasions favorables pour se préparer et se perfectionner à la vie future et très heureuse dont la mort nous ouvre l'entrée. Ces occasions passent rapidement et ne reviennent jamais. D'autres leur succèdent, mais ne ressemblent pas à celles qui viennent de s'écouler. Elles nous poussent vers l'éternité, où elles témoigneront pour ou contre nous, selon la manière dont nous en aurons usé ou abusé. Dans le moment même où vous lisez ces lignes et cherchez à en tirer profit pour votre vie, le temps s'enfuit loin de vous avec une rapidité plus prompte que l'éclair, et la fin arrive à une vitesse non moins vertigineuse. Combien semble inexplicable, envisagée à la lumière de cette vérité, l'usage que nous faisons du temps. Nous en dissipons une partie plus ou moins considérable dans des poursuites indignes, on dirait même que quelques-uns s'évertuent, leur vie durant, à découvrir la meilleur manière de tuer le temps.

Economiser le temps est donc un devoir de suprême importance, et de ce devoir découle celui de faire en sorte que notre vie et les éléments dont elle se compose soient des parfaits modèles d'ordre et

de prévoyance. Si nous ne pouvons y parvenir, nous pouvons nous déterminer à faire des efforts dans ce sens et y tendre un peu tous les jours. Et inutile de se décourager ou d'être surpris si les résultats ne répondent pas à notre attente, car nous pouvons toujours nous appuyer sur cette consolante vérité, que la seule perfection possible en cette vie consiste dans la ferme résolution de devenir parfait et de prendre les meilleurs moyens pour atteindre ce but.

Je termine ce chapitre par une recommandation qui n'est pas sans importance pour qui veut réussir. Ne soyez pas de tous les métiers! "Que le cordonnier s'en tienne à sa forme", est un proverbe qui exprime une profonde vérité philosophique. On ne s'attend pas que les cordonniers puissent être tailleurs, les tailleurs charpentiers, les charpentiers maçons. On s'attend encore moins qu'un homme soit capable, à lui seul, d'acquérir une connaissance pratique de tous ces métiers. Non seulement nous ne nous y attendons pas, mais nous savons pertinemment que la chose est impossible. Si nous désirons les services d'un charpentier, nous nous adressons à quelqu'un qui est connu comme expert dans cet état, et s'il y excelle, c'est parce qu'il se donne tout entier à son travail et s'applique à le bien faire. S'il disait posséder tous les métiers et pouvoir les exercer tous indifféremment, nous conclurions que quelqu'un qui ne posséderait pas autant d'aptitudes ferait tout aussi bien notre affaire et que nous nous en contenterions volontiers.

C'est ainsi que le caractère d'un homme d'affaires ou de profession perd de son prestige par le fait qu'il se dit être propre à tout. Il peut bien essayer de tout, mais réussir, c'est autre chose. Il semble que chacun de nous éprouve une disposition, qu'elle provienne de notre nature ou de notre éducation première, peu importe, à embrasser un état ou une carrière de préférence à toute autre. Nous nous y sentons naturellement portés, et si nous suivons notre penchant, nous prenons notre place dans les rangs des travailleurs qui réussissent. Mais si nous cédons à la tentation d'entreprendre des tâches qui ne sont pas de notre compétence, des travaux dont l'exécution exige une habileté ou des connaissances que nous ne possédons pas, nous gaspillons tout simplement le temps et l'énergie qui, comme conditions du succès, auraient dû être concentrés sur un seul objet.

Je ne prétends pas que l'homme d'un seul métier doive ignorer tout ce qui lui est étranger. On ne peut qu'applaudir à l'ouvrier qui sait cultiver un parterre et qui consacre à cette occupation une heure ou deux de chaque jour. Un médecin jugera qu'il lui est avantageux de pouvoir, au besoin, ferrer son cheval, ou poser quelques tablettes dans son cabinet de chirurgie. Le cultivateur qui est en état de réparer lui-même ses instruments de culture sans recourir au forgeron voisin, en retirera un grand profit. En un mot, il est utile et très recommandable de posséder, en même temps que le savoir spécial se rapportant à notre métier ou profession, autant de connaissances

générales, pratiques et même techniques que nous en pouvons acquérir. Mais ce que je veux démontrer est que tout homme qui se sent quelque ambition de réussir ne devrait pas à la fois se donner comme médecin, avocat, ingénieur et tailleur. Il ne devrait pas poser devant le public tenant, d'une main, une lancette et, de l'autre, un code de la loi, une équerre et un compas pendus à son gilet ou un galon à mesurer autour du cou. Le monde, en général, n'éprouve que de l'indifférence pour un tel homme, et se garde de l'employer.

Un autre moyen de succès, bien que négatif, doit être mentionné ici. Si vous voulez que personne ne vous jalouse ou ne critique ce que vous faites, ne vous vantez pas et évitez de déprécier ceux qui exercent le même métier ou la même profession que vous. Le véritable mérite ne va pas sans la modestie et la discrétion, et la plupart de ceux qui entonnent leurs propres louanges ne sont que des charlatans. Si Dieu vous a départi des talents exceptionnels, ne cherchez pas à lui en dérober la gloire. Que les autres vous louent, s'ils le veulent: ce qu'ils feront certainement, si vous le méritez. Le monde juge avec justice que l'homme qui se glorifie dans tout ce qu'il fait et déprécie le travail de son voisin, n'a peu ou point de mérite réel.

---



WALTER SCOTT,

célèbre romancier écossais, né à Edimburg en 1771, mort en 1832.



Walter Scott est le créateur du roman historique. Il se livra avec passion à la lecture et à l'étude du moyen-âge, dont il s'assimila dans les plus intimes détails les mœurs et les idées. Tout ce qui avait un côté romanesque l'attachait, et les histoires de chevalerie le ravissaient d'admiration. Il se fit recevoir avocat, mais se donna tout entier à la littérature, et pendant un demi-siècle sa gloire éclipsa celle de tous les prosateurs. Il fit revivre l'ancienne Ecosse, et eut des centaines de milliers de lecteurs. Il gagna une fortune colossale, qu'il perdit lors de la faillite de son éditeur. Ses amis s'offrirent de lui venir en aide et lui permettre de s'arranger avec ses créanciers. "Non, dit-il fièrement, cette main droite en viendra seule à bout." "Si nous devons perdre tout le reste, écrit-il à un ami, conservons au moins notre honneur. Sans cela, ajoutait-il, je n'aurais pu dormir tranquille, comme je le fais maintenant, avec l'impression confortable que me donnent les remerciements de mes créanciers, et le sentiment intime que j'ai fait mon devoir en homme d'honneur. Je vois devant moi un sentier long, pénible et obscur, mais il conduit à une réputation sans tache. Si je succombe en route, ce qui est très probable, je mourrai du moins honorablement. Si j'achève ma tâche, j'aurai la reconnaissance de tous les intéressés, et l'approbation de ma propre conscience."

Sur la fin de sa vie il se plaisait à dire: "Je suis peut-être l'auteur qui ait le plus produit de mon temps, et c'est pour moi une consolation de penser que je n'ai cherché à troubler la foi de personne, ni à corrompre aucun principe, et que je n'ai rien écrit qu'à mon lit de mort je voudrais pouvoir effacer. "Mon cher ami, disait-il à son gendre avant de mourir, il ne me reste guère plus qu'une minute pour vous parler, — soyez vertueux, — soyez religieux, — soyez bon. Rien autre chose ne pourra vous soulager quand vous en serez où j'en suis."

## CHAPITRE V.

---

### **Saine mentalité.**

> Dans les âmes saines, bien remplies et bien occupées, l'ennui est un accident qu'un rien suffit à guérir.
>
> *P. Janet.*

> Vous vous réjouirez toujours le soir, quand vous aurez employé le jour avec fruit.
>
> *L'Imitation.*

Saine mentalité! condition importante pour que notre vie produise la plus grande somme d'œuvres utiles. La santé du corps doit également être l'objet de notre vigilante attention; mais je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'en parler ici, car si l'esprit est maintenu dans un état sain, la santé du corps s'ensuivra nécessairement.

En quoi consiste donc une saine mentalité?

Les exemples que nous fournit le corps humain à l'état normal nous feront mieux comprendre la réponse à donner à cette question. Nous disons que nous jouissons d'une bonne santé lorsque notre corps est exempt de maladie ou de souffrance; lorsque nous mangeons avec appétit tout aliment sain, et que nous

nous sentons pleins de force et d'activité. Des conditions analogues constituent une saine mentalité, et y établissent le ton ou l'habitude qui contribue le plus à la perfection naturelle de la vie.

La maladie principale et la plus lamentable de l'esprit est la folie, dont, d'ailleurs, il n'y a pas lieu de parler ici. Mais il y a nombre d'autres maladies mentales à part la folie. Arrêtons-nous à quelques-unes d'entre elles.

Voyez cet homme qui chemine de l'autre côté de la rue. C'est un marchand riche, entreprenant, des plus agréables dans toutes ses relations sociales et domestiques. Cet homme, pourtant, s'est créé beaucoup d'ennemis et a souffert des pertes considérables par le seul fait de ses préjugés aveugles, irraisonnés, contre les catholiques et l'Eglise catholique. Pour lui, le Pape, c'est l'antéchrist, les Jésuites et les prêtres, ses suppôts. Il paraît aussi convaincu de ce fait qu'il peut l'être de sa propre identité. Et il agit en conséquence, causant à l'Eglise et aux catholiques tous les ennuis dont il est capable. Il est même devenu à cet égard un objet de plaisanteries pour ses propres amis protestants qui le considèrent comme un toqué sur la question de la religion. Mais la folie est étrangère à cet état d'esprit. Cet homme n'est simplement qu'un exemple typique d'une conviction déraisonnable. Il est tellement persuadé de la vérité de ce qu'il croit touchant les catholiques, que son intelligence est fermée et sa volonté rebelle à tout raisonnement propre à l'éclairer. En vérité, la volonté est encore plus en

défaut que l'intelligence, en tant qu'elle empêche celle-ci de connaître et de peser les raisons qu'il aurait de penser autrement.

Il est heureux que de semblables préjugés tendent aujourd'hui à disparaître, grâce à la diffusion de l'instruction et à une plus grande connaissance de nos semblables. Mais il y a encore un trop grand nombre d'hommes imbus de préventions qui rendent la vie étroite et haïssable. Les questions de race, de politique, de capital, de travail, de protection et d'autres que l'on agite de nos jours, sont des questions au sujet desquelles nous avons pu dès notre première jeunesse nous former des jugements erronnés et empreints d'esprit de parti. D'où il suit que parvenus à l'âge de maturité, influencés par ces premières impressions, il nous devient très difficile de nous en défaire, nos préjugés nous empêchant de les considérer à la lumière d'une saine mentalité.

Le préjugé, donc, est une maladie de l'esprit, car il affecte l'acte libre et légitime de l'intelligence, tout comme la paralysie affecte les membres du corps. Si nous voulons nous débarrasser ou nous préserver de cette infirmité mentale, il nous faut nous habituer à être tolérants. Nous devons respecter les croyances des autres tout en étant fermes dans les nôtres. Il faut éviter les excès, les emportements que provoquent l'étroitesse d'esprit, les entêtements aveugles, les partis-pris politiques ou sociaux. La charité aussi bien que nos propres intérêts veulent que nous tenions cette ligne de conduite. Si nos amis ne paraissent

pas parfaits à nos yeux, n'oublions pas qu'ils aperçoivent aussi en nous des défauts. Le monde est assez vaste pour nous permettre d'y vivre en bonne intelligence, d'y exercer les uns envers les autres cette bienveillance qui rend les rapports quotidiens si agréables. Libres de préjugés, nous avançons paisiblement dans la vie, comme roule sur un terrain uni une pierre sans aspérités.

Cela ne veut pas dire que cette large tolérance que nous recommandons ici ressemble à cette pusillanimité de caractère, à cette lâche abdication qui consiste à ménager les parties adverses, à approuver toujours et quand même de façon à contenter tout le monde. Si nos opinions s'appuient sur des fondements solides, nous devons y adhérer fermement et les défendre quand cela devient nécessaire. La neutralité n'est point le fait de quelqu'un qui tient à sa dignité d'homme.

Un autre état malsain d'esprit est le cynisme. Le mot tire son origine d'une secte grecque, dont les membres professaient un grand mépris pour toutes les convenances sociales, et, menant une vie errante, ne cessaient de harceler les passants de railleries, de critiques grossières, qui leur donnaient quelque analogie avec les chiens hargneux. C'est, assurément, faire preuve de mauvais goût que de considérer, dans un certain monde supposé élégant, le cynisme tel que compris de nos jours, comme un idéal de bon ton. "N'admirez rien ; ne vous laissez jamais aller à l'enthousiasme ; appelez à peine tolérable ce qui est par-

fait; ne donnez point dans le sentiment; soyez indifférents à tout," ces maximes et autres aphorismes du même genre constituent aujourd'hui ce que l'on regarde comme les premiers principes de l'éducation de toute personne qui aspire à figurer dans le cercle enchanté du grand monde, et voilà pourquoi tel figurant nous présente, dans sa conduite générale, le caractère du cynique moderne, visant, en cela, à anéantir en chacun de nous la partie la plus noble et la meilleure de notre nature.

Que deviendrait, en effet, le monde sans la beauté dont il est revêtu, et l'admiration et la jouissance que la vue de cette beauté éveille? Que serait le commerce avec nos semblables sans le stimulant de l'applaudissement, de l'honneur ou de la renommée? Que serait l'homme lui-même sans les facultés du génie, de l'héroïsme, de la vertu, de l'enthousiasme? Tant que nous resterons ce que nous sommes, nous ne pourrons nous empêcher d'admirer et de chercher à imiter ce qui est beau et bien. Nos sentiments trouveront leur expression dans un langage ému, chaleureux, et le cynisme apparaîtra d'autant moins que la nature humaine sera plus pure et plus riche en santé morale.

Tous les traits caractéristiques d'un homme désagréable se retrouvent chez le cynique. Il est affecté, insolent, insociable, dominateur, sarcastique. Quelques-uns seulement, par faiblesse d'esprit, l'admirent et recherchent sa société, le prenant, à son air froid et dédaigneux, pour un pur aristocrate, car bien que

nés sur le sol de la libre Amérique, ils s'inclinent encore volontiers devant le rang et la naissance. Mais je crois en avoir dit assez pour vous mettre en garde contre l'influence malsaine de cette infirmité mentale appelée le cynisme.

Une saine mentalité est toujours sereine et d'une humeur égale. Elle n'est pas sujette aux accès de la colère ou de la passion. Elle ne se laisse pas influencer non plus par les emportements ou la passion des autres. Cette maîtrise de soi-même est difficile à acquérir ; elle est cependent un élément essentiel au perfectionnement de la vie, et même au succès matériel.

La colère est une folie passagère, a-t-on dit, mais c'est une folie que nous pouvons éviter par une vigilance attentive à en réprimer les premiers mouvements, et par la réflexion sur ses conséquences.

Un homme colère ne peut jamais être un véritable homme d'affaires ; car, employeur ou employé, il ne peut s'accorder avec ceux qui l'entourent. Ses brusqueries de caractère lui font perdre des occasions favorables importantes et il manque ses chances de succès ; heureux encore s'il ne détruit pas dans ses accès de passion le fruit de plusieurs années d'efforts et de travail.

La colère peut parfois provenir de causes naturelles ; si tout ne réussit pas à souhait, l'esprit s'irrite et devient impatient. L'homme ainsi prédisposé n'admet pas de gaucheries, de lacunes, d'oublis ; la perfection même ne peut le satisfaire. Mais même dans

cet état, la volonté a le pouvoir de réprimer la colère et d'aider à se maintenir en la possession de soi-même, si l'on se tient en garde contre les premiers mouvements de la mauvaise humeur. Une étincelle est facilement éteinte par une simple pression du pied; mais si on la laisse s'enflammer dans un milieu favorable, elle dégénère bientôt en une conflagration dévorante et incontrôlable. Il en est de même de la colère, et, de fait, de tous les appétits et les penchants de notre nature inférieure. Faibles et facilement réprimés dès qu'ils se manifestent, ils se développent si on ne leur résiste pas, et, peu après, maîtrisent la volonté qui devient leur esclave.

Nous avons dit, en commençant ce chapitre, que le second indice d'une bonne santé est le goût ou l'appétit que l'on éprouve pour toute nourriture saine. Or, la nourriture de l'esprit est la lecture ou l'étude et l'observation. Nous recevons à chaque moment conscient de notre vie, par le moyen de ces deux canaux, un accroissement constant de connaissances variées, informes, imparfaites, dont s'entretient l'esprit, qui s'en assimile une proportion plus ou moins considérable, suivant la nature de l'aliment et la santé de l'esprit lui-même. En d'autres termes, nous dirons que nous acquérons tous les jours de nouvelles connaissances, dont l'influence sur la formation du caractère est très grande. Si nous lisons des livres pieux, nous nous sentons fortement portés à mener une vie sainte; si nous lisons des livres licencieux ou à base athéistique, nous tombons insensiblement dans

le libertinage ou l'athéisme ; si nous lisons la vie des grands hommes, nous nous sentons pris d'admiration et inspirés de l'ambition de les imiter.

De plus, l'attention que l'on porte à ce qui se passe autour de nous exerce continuellement son empire, soit en bien, soit en mal. Si nous avons la bonne fortune de vivre au milieu d'hommes estimables, religieux, et de bonne éducation, notre caractère et nos habitudes subiront infailliblement l'heureuse autorité de leur exemple, et, graduellement, s'élèveront au niveau des vertus et de la beauté morale des personnes avec qui nous sommes ainsi en relations. Si, par le malheur des circonstances, nous nous trouvons associés à des gens mal élevés, vicieux, ou si nous fréquentons volontairement leur société, leur néfaste influence pèsera sur le cours de notre vie, à moins que, par une prompte et énergique résolution, on ne se soustrait à un pareil milieu. Choisissez donc avec grand soin vos amis ; de ce choix dépend souvent le succès, le bonheur ou le malheur de toute votre vie.

Mais se garder des suites plus ou moins malfaisantes d'hommes ou de livres placés sur notre chemin, est une chose extrêmement difficile. On a vite fait de recommander : "Evitez cet homme ; jetez ce livre loin de vous !" L'homme peut être notre voisin, notre compagnon de bureau ou d'atelier, et le livre peut avoir exercé déjà une telle fascination sur notre esprit avant que nous découvrions le but qu'il vise et le danger, que nous ne pouvions nous empêcher de détourner nos yeux de ses pages avant de l'avoir

lu jusqu'à la fin. On l'a dit avec raison, un mauvais livre, c'est du poison portatif. C'est dans de pareilles circonstances que nous éprouvons surtout le besoin des secours de la religion, car nous devenons bientôt convaincus qu'aucun principe moral déterminé, qu'aucune fermeté de caractère, acquise ou naturelle, qu'aucun effort humain enfin, peut arrêter la volonté qui a commencé à céder, et permettre de résister à l'influence de paroles empoisonnées, accompagnées de dédain et de ridicule, des sarcasmes et des railleries d'une chambrée de compagnons en goguette.

En dehors du secours de la religion, dont je parlerai plus au long vers la fin du présent ouvrage, je ne puis trop vous recommander d'apporter un soin extrême dans le choix de vos compagnons et de vos livres. Cultivez un goût intellectuel raffiné en ne lisant que des livres de première valeur. Réprimez le désir immodéré, si commun de nos jours, pour les romans à sensation. Nourrissez l'intelligence et la volonté plutôt que l'imagination. Par-dessus tout, n'oubliez jamais que le spirituel et le matériel, le divin et le terrestre s'unissent en vous (comme dans tout être humain) pour former votre nature. Votre premier et votre plus noble effort en ce monde est de faire triompher en vous le spirituel et le divin. Voilà l'unique et vraie philosophie que la religion seule, toutefois, peut vous donner la force de pratiquer.

L'activité est le troisième caractère d'une saine mentalité. Elle est le contraire de la paresse, de

l'inaction, de l'apathie. Elle est soutenue par l'ambition de réussir ou d'exceller, la concurrence ou l'opposition ne servant qu'à la stimuler et à la rendre capable des plus grands efforts dans la course pour le succès. Dans un pays comme le nôtre, où la plus âpre compétition règne dans tous les métiers, il est à peine nécessaire de prémunir les gens contre la paresse et l'osiveté. L'intérêt personnel, ou l'amour des richesses, est un stimulant suffisant à la vie active, et si ce motif est impuissant, il n'y a guère à compter sur toutes les autres considérations ou recommandations possibles.

Le travail excessif, néanmoins, engendre la fatigue physique ou le surménage intellectuel. Ce qui brûle avec intensité s'éteint bientôt. Répandre l'huile de votre lampe dans un bassin et y appliquer une allumette dans le but de provoquer une plus brillante lumière, serait un procédé qui tomberait à faux. Sans doute la lumière ainsi obtenue est plus brillante tant qu'elle dure; mais, quand, après quelques instants, vous vous trouvez dans l'obscurité, vous vous dites alors qu'il aurait été beaucoup plus prudent de laisser l'huile dans la lampe. Elle se serait consumée lentement.

La vie à haute pression peut se continuer un certain temps, mais elle use la machine promptement, puis vient l'affaissement, la prostration, l'impuissance, —quelquefois la catastrophe. Plus d'un cas d'aliénation mentale, de suicide même, est dû à un travail prolongé, excessif, sans mesure.

Quel que soit le genre de vie que vous ayez adopté, prenez le temps de vous reposer. Ne pensez pas que ce délassement ne vous est pas nécessaire, comme vous pourriez être tenté de le croire lorsque vous êtes occupé à un travail absorbant ou à l'accomplissement d'une tâche qui demande toute votre attention. Ayez la prudence de prévoir la réaction, qui est sûre de venir en son temps, et ne vous exposez pas au danger de laisser votre œuvre inachevée pour avoir resserré autour de vous des liens trop étroits.

La gaieté, la joie, la bonne humeur, l'amour de son chez-soi et de tout ce qui s'y rapporte, sont encore autant d'indices d'une bonne et saine mentalité. J'attache même à ces matières une telle importance que j'en fais le sujet d'un chapitre spécial.

---



PLUTARDE,

(d'après une estampe du XVIIIe s.)

écrivain grec, né à Chéronée, en Béotie, entre les années 45 et 50 de notre ère, mort vers 125.



L'éducation de Plutarque, commencée dans sa ville natale, fut complétée par les récits de son grand-père Lamprias et les conseils de son père Nicarque. A vingt ans, il se rendit à Athènes pour finir ses études, et se mit à voyager. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, entre autres ses *Vies des hommes illustres,* qui ont rendu son nom immortel, et qui, de tous les ouvrages biographiques, sont encore aujourd'hui les plus goûtés. Montaigne proclame Plutarque "le plus grand des maîtres en ces sortes d'écrits". Alfieri fut d'abord attiré avec passion vers la littérature par les récits de Plutarque. "J'ai lu, dit-il, plus de six fois les vies de Timoléon, de César, de Brutus et de Pelopidas, avec des cris, des larmes, et de tels transports que j'étais presque fou .... Chaque fois que je rencontrais un trait remarquable sur l'un de ses grands hommes, j'étais saisi d'une si violente agitation qu'il m'était impossible de rester tranquille". Les *Vies des hommes illustres* de Plutarque sont demeurées à travers les âges la lecture favorite, le modèle et la consolation de bien des esprits supérieurs, en particulier de Henri IV, de Turenne, de Schiller, de Napoléon.

## CHAPITRE VI.

---

### **Gaieté, entrain.**

> Quand l'âme est saine, elle voit gai.
>
> *C. Lecigne.*

> Travailler, trimer, peiner, lutter pour la vie est pénible souvent, héroïque quelquefois, nécessaire pour plusieurs, noble pour tous et beau toujours. Plus beau, quand la peine et le labeur sont joyeusement acceptés et s'illuminent des sourires de la gaieté.
>
> *Joyeux Labeur.*

Notre monde, tel qu'il existe, malgré ses imperfections et ses lacunes, renferme néanmoins une grande somme de bonheur et de joie, ses tristesses et ses misères provenant, souvent, de notre propre imprévoyance et de nos fautes. Nous cédons trop facilement à la tentation de regarder les choses par leur côté sombre et de fermer les yeux à ce qu'elles offrent de consolant; d'où naît, naturellement, inévitablement, une image laide et difforme que nous montrons, en nous écriant avec un geste de désespoir: "Telle est la vie."

Non! ami pessimiste, "telle n'est pas la vie," comme

j'espère vous le démontrer. "Voici, dites-vous, un pauvre homme, chargé d'une nombreuse famille, qui manque de travail; quelques-uns de ses enfants sont malades de la fièvre, sa femme s'adonne à la boisson, son loyer n'est pas payé, et il n'y a pas un sou à la maison pour acheter du pain. Où allez-vous trouver un simple soupçon de bonheur dans cette demeure?"

L'exemple que vous citez est assurément bien triste, je l'avoue, mais, vous en conviendrez, plutôt exceptionnel dans sa gravité. Pourquoi ne pas avoir, de préférence, pris comme modèle la famille habitant le logement voisin? La position sociale et les moyens d'existence de cette famille sont les mêmes que celle dont vous venez de parler. Elle est heureuse, cependant, et semble ne manquer de rien. Les enfants, proprement vêtus, paraissent joyeux et jouissent d'une parfaite santé. La mère, courageuse et toujours gaie, s'occupe du matin au soir des affaires du ménage, qu'elle tient dans un état de propreté et d'ordre parfaits. Le père, qui est à son travail durant le jour, retrouve chez lui un foyer agréable pour se reposer. Il n'est jamais sans emploi, parce qu'il s'est fait une réputation d'honnêteté, d'habileté et d'employé de confiance. Au lieu d'être arriéré dans son loyer, il réussit à mettre de l'argent de côté tous les mois, à même son salaire, et il espère avant longtemps pouvoir acquérir la maison qu'il occupe. Si vous voulez peindre un véritable tableau de la vie, il vous faut dessiner les couleurs telles que la vie vous les présente,

les lumineuses aussi bien que les sombres, et ces dernières seulement dans leurs justes proportions.

Mais les misères que nous nous créons à nous-mêmes ou à notre famille par nos imprévoyances de toute sorte, ne témoignent pas contre le bonheur qu'il est en notre pouvoir de faire naître en nous ou autour de nous ; et c'est seulement de ce bonheur que je veux parler ici. Personne ne peut s'empêcher de voir le spectacle de foyers et de vies ruinés que nous offrent nos prisons, nos hôpitaux et nos asiles ; mais la ruine, dans la plupart de ces cas, est l'œuvre voulue des victimes elles-mêmes. C'est la conséquence depuis longtemps prévue de l'intempérance, de la malhonnêteté ou d'une vie désordonnée.

Une grande partie de nos misères provient du mécontentement. Voici un homme qui occupe une position importante et qui gagne un bon salaire. Il est cependant mécontent et rend malheureux ceux qui l'entourent parce que son patron est millionnaire et peut se donner tous les agréments de la vie. "Pourquoi", dira-t-il, attablé dans une buvette, à des compagnons, socialistes comme lui, "pourquoi ces hommes ont-ils toutes les jouissances que l'argent peut procurer, tandis qu'il nous faut peiner, douze heures sur vingt-quatre, pour notre misérable pitance ? Que sont-ils, ceux-là, de plus que nous ? Qu'étaient leurs pères de plus que les nôtres ? Plusieurs d'entre eux, nous le savons, étaient mille fois pires. Nous travaillons pour eux comme des nègres sous le fouet, dans leurs fabriques, dans leurs mines, sur leurs che-

mins de fer. Tous les ans, ils empochent des millions de dollars que produit notre travail, sans avoir à se salir une seule fois leurs mains blanches, ou à toucher même du petit doigt à leur propre besogne. Compagnons, cela devient intolérable, et nous ne le souffrirons pas. Il nous faut une division équitable du fruit de notre travail. Il nous faut revendiquer nos droits, etc., etc."

Il n'entre pas dans mes vues de discuter ici la question débattue du capital et du travail, et malgré tout l'intérêt que j'y porte, je ne dirai rien des arguments que je viens de citer; mais je voudrais demander à cet esprit chagrin quelle fin pratique ou utile est atteinte par son langage passionné et ses récriminations désespérées. Si ses doléances ne servent à rien, il a bien tort, assurément, de se rendre malheureux relativement à un grief, réel ou imaginaire, auquel il n'espère pas pouvoir apporter remède.

Nous vivons, grâce à Dieu, dans un pays jouissant de libres institutions, où chaque homme a voix consultative dans la confection des lois et dans le choix des gouvernants. La volonté du peuple, exprimée par la majorité des votes, est la loi suprême de tout le territoire, et si les électeurs, par le moyen de leurs représentants, croient que les théories communistes touchant la propriété sont avantageuses à la société, ces théories seront bientôt inscrites dans nos statuts. Mais il est évident qu'ils ne voient pas la sagesse ou l'à-propos de les adopter, et le communiste, usant de sa raison, doit donc se considérer comme faisant

partie de la minorité et endurer paisiblement les conséquences de cette situation.

C'est chez lui, dans sa maison, toutefois, que l'homme mécontent se rend le plus désagréable. Il s'en prend à tout et à tous ; rien ne lui plaît. Il compare ce qu'il est avec, pense-t-il, ce qu'il devrait être, et cette comparaison l'exaspère. Chez lui, il est toujours irrité, et tout le monde souffre. Brutal envers sa femme, il est la terreur de ses enfants, qui se cachent dans les coins pour éviter sa présence. Ses domestiques le servent dans une crainte servile, ou le quittent plutôt que de subir ses emportements ou ses insultes. La paix et le bonheur sont forcément bannis du foyer d'un tel homme. Les enfants, grandis dans un semblable milieu, deviennent insociables ; leur caractère s'aigrit et bientôt ils ne peuvent plus se supporter les uns les autres. Leur esprit est constamment occupé de la cruauté à laquelle ils sont soumis, et ils y échappent à la première occasion, prenant refuge n'importe où, se précipitant dans les derniers degrés de l'échelle sociale plutôt que de continuer cette odieuse vie de famille. De fait, notre monde serait beaucoup plus agréable et plus gai si tous les mécontents en étaient tirés et transportés dans une autre planète, où tout serait organisé selon leurs désirs.

Il resterait encore pourtant une autre classe de gens qui, d'une manière moins ostensible, cherchent à se rendre aussi misérables qu'ils le peuvent. Ce sont les grognards, qui ne semblent regarder la vie

qu'à travers des lunettes bleues, tellement les vues qu'ils en expriment sont affreuses et lugubres. Nous sommes en été. Voici une journée d'une température idéale ; ils gémissent et craignent qu'il ne pleuve. Se trouvent-ils au milieu d'une charmante réunion, ils s'y montrent froids et ennuyés, sombres comme la nuit. Si vous vous informez de leur santé, ils vous font entendre qu'elle est mauvaise, que leur fin est proche, que la mort serait un soulagement, que le tombeau procure au moins le repos.

"Quelle magnifique résidence est la vôtre ! lui fait remarquer un ami. "Vous le croyez, répond-il d'un air chagrin et renfrogné, mais vous n'en savez rien. Comme vous le voyez, elle fait face au nord, et, en hiver, nous gelons littéralement. Les cheminées et les fenêtres font un tel vacarme au moindre souffle du vent, que c'est à en devenir fou. Mais elle est assez bonne pour moi. Un homme dans ma position ne peut s'attendre à jouir de beaucoup de confort dans la vie."

— "Vous avez pourtant une position enviable, facile, et qui vous rapporte un joli bénéfice, si je ne me trompe."

— "Les gens le disent, répond encore notre grognard, mais ils ne savent pas tout. Une position enviable ! facile ! je voudrais vous y voir. Dans mon bureau, le papier buvard de mon pupitre n'a pas été remplacé depuis un mois ; l'encre dans mon encrier est si épaisse que je suis obligé d'y tremper ma plume à chaque demi-mot que j'écris, et avec cela que je ne puis pas

même avoir de plumes passables, malgré toutes mes représentations à ce sujet. Que de tracasseries. "Position facile", dites-vous, "bon salaire—deux cents piastres par mois. C'est absurde."

Le bon sourire, l'amabilité, sont inconnus dans sa demeure familiale. Monsieur est contrarié parce qu'il ne trouve pas sa pipe ou son journal à l'endroit accoutumé, parce que les enfants font du bruit. Des vétilles de moindre importance encore font qu'on n'entend que des reproches et des gronderies. Pourtant, tout le monde cherche à lui faire bon accueil; on a pour lui des attentions qu'il ne semble pas voir et qu'il n'apprécie pas. De fait, tous les éléments de bonheur sont autour de lui, et il ne sait pas les voir. Ah! si on avait seulement un peu plus de sens commun et d'esprit chrétien, combien nous paraîtraient insignifiantes toutes ces petites vicissitudes de la vie, et combien on ferait bonne figure devant un oubli, une réception un peu moins empressée, etc.

L'idée la plus favorable que nous pouvons nous former du grognard, est de croire qu'il éprouve une jouissance chagrine à se représenter comme le plus injustement traité et le plus misérable des hommes. Au fond, il se fait peut-être plus de tort à lui-même qu'aux autres; ceux-ci, autant que possible, évitent sa compagnie. Il n'amène aucun client nouveau à l'entreprise ou à l'affaire dont il s'occupe; et, en somme, il ne réussit en aucune. Vous le voyez généralement sans emploi, ou à la veille de résigner sa position, s'il en a une. Il fait penser au Juif Errant de la Légende,

qui n'est jamais en repos, qui marche toujours, avec cette différence, toutefois, qu'il n'y a qu'un seul Juif Errant, tandis que ceux de son espèce sont légion.

Ce qui précède nous fait voir que, malheureusement, nous sommes nous-mêmes souvent les auteurs des tristesses et des misères qui nous arrivent durant la vie. Cependant, en y réfléchissant davantage, nous reconnaîtrons que nous pouvons nous assurer une grande somme de bonheur personnel et social par la pratique de quelques règles simples, faciles à retenir et que chacun peut observer.

D'abord, soyez *honnête, franc et loyal,* et que cela apparaisse, se voie dans votre figure et dans vos regards, aussi bien que dans vos paroles. Vous ne vous ferez jamais un ami sûr, de quelque mérite, si vous êtes réservé et mystérieux dans vos manières, ou si vous donnez lieu de mettre en doute votre bonne foi et la sincérité de vos actes. Ne soyez point curieux de la conduite d'autrui, et ne dévoilez jamais aucune confidence que votre honneur et votre devoir vous obligent de garder. La franchise et la loyauté, voilà ce que nous tenons le plus à rencontrer dans nos rapports sociaux. C'est le fondement de toute relation agréable avec nos semblables, et, sans lui, la douceur de caractère, la grâce des manières et autres qualités de société comptent peu.

En second lieu, *ne soyez pas égoïste.* Que votre principal plaisir consiste dans la joie que vous procurez aux autres, plutôt que dans celle que vous vous donnez à vous-même. C'est le brillant que le diamant

émet, non celui qu'il retient, qui en détermine la valeur. Ne vous prenez pas pour le centre de l'univers, comme si tout était fait pour vous et devait naturellement converger vers vous. Vous vous donnez à vous-même bien du bonheur et vous en procurez encore plus aux autres, en leur rendant tous les services en votre pouvoir. Un mot de consolation à celui que les chagrins ou les contrariétés éprouvent, une réponse aimable, enjouée, à une remarque désobligeante, grossière, une visite de condoléance, un cadeau à un enfant, quelques sous même donnés à un propre à rien, ces petites attentions sont peu de chose, cependant elles répandent des rayons de soleil autour de nous, et contribuent au bonheur de quelqu'un qui ne le serait pas autrement.

L'influence d'un acte de bonté ne meurt jamais. Elle pénètre dans la partie intime de notre être, augmentant en nous le pouvoir du bien et diminuant la prise du mal. D'autres influences pourront momentanément l'affaiblir, la neutraliser, mais elle ne peut être détruite. Elle revient même après plusieurs années d'oubli, avec la même douce inclination pour le bien que la première fois qu'elle a exercé sur nous son attrait. Et si alors, même, elle n'est pas suivie d'autres résultats, elle nous fait au moins bénir le nom de l'auteur.

Tel est l'effet d'un acte bienfaisant, acte d'un moment, presque aussitôt oublié qu'accompli. Quelle sera donc la portée d'une succession ininterrompue d'actes semblables, répétés tous les jours, toute une

vie durant ? Quelle somme incalculable de bien il en résulte ? Quel vrai bonheur leur réalisation produit en nous ? Quelle source de joie pure, sans mélange, leur souvenir seul éveille en nous ? et quelle paix, quelle confiance ils réservent à l'âme au moment suprême de l'existence.

Une autre règle à observer pour se donner du bonheur et en procurer à ceux avec qui nous vivons est d'*excuser, autant que possible, leurs fautes et leurs erreurs.* Si vous ne le savez par expérience, vous ne pouvez vous imaginer le pouvoir qu'exerce cette charitable interprétation des actions et des motifs des autres, même sur les natures les plus endurcies. Il n'est pas question ici, toutefois, de l'amendement des pécheurs, mais des rapports sociaux entre amis.

N'attendez pas trop de ceux avec qui vous êtes en relation journalière. Ne comptez pas trop non plus qu'ils vont parler et agir comme vous ; qu'ils auront les mêmes opinions politiques et religieuses ; qu'ils seront aussi délicats, aimables et instruits que vous. Parlez et agissez en homme, mais ne vous laissez jamais aller à la mauvaise humeur, à des personnalités blessantes et ne recourez jamais au ridicule. "La ridicule tue", dit le proverbe français, c'est-à-dire qu'il détruit la réputation ou le prestige politique ; mais très souvent aussi il sacrifie l'amitié. Mille triomphes de la parole ne valent pas une heure d'amitié rompue.

Souvent, dans notre route de la vie, nous frayons avec de gais et aimables compagnons, à l'âme droite,

douce et bonne; mais tous les jours aussi nous rencontrons des êtres grincheux, désobligeants, égoïstes et durs, qu'il faut pourtant traiter avec indulgence dans l'intérêt de la paix et de la bonne entente. Mais dès ici-bas nous recueillons des fruits de notre bonté par les amis véritables et dévoués que nous nous faisons et par les vertus dont se revêt notre âme.

Enfin, une dernière et courte règle pour se rendre la vie heureuse est de *toujours envisager les choses par leur beau côté.* En réalité, c'est ce côté qui est le seul vrai. Si vous tombez dans des circonstances difficiles, si les soucis vous accablent, espérez quand même, et, si le pire arrive, espérez encore que la roue de la fortune qui vous submerge maintenant vous ramènera bientôt à la lumière, c'est-à-dire en pleine prospérité. Cette heureuse disposition agira en vous comme une force vers l'effort constant et allègre, lequel finit toujours par réussir.

Toutes ces recommandations, fidèlement observées, feront de vous un homme au caractère ouvert, aimable, bon, aimé de tous, ne comptant que des amis et des admirateurs, béni pour le bien qu'il répand autour de lui, pour les tristesses et les épreuves qu'il éloigne ou adoucit, pour la vertueuse influence de sa vie, qui achemine les hommes vers le ciel.

---



Maison de Louis Hébert,

premier chef de famille et colon canadien,
mort à Québec en 1627.



Débarqué à Québec en 1617 avec sa femme et ses enfants, Louis Hébert fut le premier à cultiver la terre en la Nouvelle-France, qui comptait alors environ cinquante âmes. Champlain se félicitait avec raison d'avoir introduit dans la colonie un colon aussi habile que persévérant. Il lui fit accorder une concession de dix arpents de terre, qui comprend le site actuel de la Basilique et des alentours. La culture du sol ouvrit une voie nouvelle pour le pays. Hébert fit un premier défrichement et y jeta les grains de semence qu'il avait apportés de France. Il planta aussi des pommiers et autres arbres fruitiers, ne cessant de répéter, comme Jacques Cartier, qu'il y avait au Canada "terre aussi bonne qu'il est possible de voir." Son seul instrument de culture était alors la bêche; mais ceci n'était qu'un faible contretemps comparé aux ennuis, tracasseries, vexations et persécutions mesquines de toutes sortes qu'il dût essuyer de la part de la Compagnie des Marchands, qui s'opposait à la culture du sol, mais dont il triompha par son énergie, sa persévérance et sa fermeté inébranlable. La maison que Louis Hébert se fit construire était en pierre, avec pignons en bois. Elle avait trente-huit pieds de longueur sur dix-neuf de largeur, et était située à l'entrée même du jardin du Séminaire. La mémoire du premier cultivateur du pays mérite, certes! d'être honorée, et sa statue sera bientôt érigée sur un des points de la terre qui lui fut concédée. Toutefois, à notre tribut d'admiration joignons l'imitation. "Achever de conquérir le sol par un système de colonisation qui attire l'homme à la terre; donner à l'agriculture l'importance, l'impulsion, l'orientation, les avantages qui attachent à la terre ceux qui y sont, et qui y ramènent ceux qui l'ont désertée: voilà le programme à suivre pour garder notre héritage. Que le commerce et l'industrie nous échappent en partie, le mal n'est pas irrémédiable. Que le sol nous échappe, c'est la ruine, c'est le dénouement lamentable d'une belle épopée, c'est la chute d'un rempart où s'abrite notre foi." (Paroles prononcées à l'Université Laval par Mgr Roy, à l'occasion de la célébration du 3e centenaire de l'établissement de la Foi en Canada, le 16 octobre 1916).

## CHAPITRE VII.

---

### L'amour du foyer.

> Un bon intérieur est la meilleure des écoles, non seulement dans la jeunesse, mais encore dans l'âge mûr. C'est là surtout que les jeunes et les vieux puisent la gaieté, la patience, l'empire sur eux-mêmes, l'esprit de sacrifice et du devoir.
>
> *Samuel Smiles.*

> La propreté de son foyer, le sourire de sa femme,
> Le babil de l'enfant qui balbutie sur son genou,
> Trompent tous les soucis de l'homme,
> Et lui font oublier fatigue et peine.
>
> *Robert Burns,*
> *Le samedi soir dans la chaumière.*

"Pro aris et focis", — pour nos autels et nos foyers, pour l'Eglise et la famille—était un cri de guerre favori aux siècles passés. Il ne l'est plus aujourd'hui. L'idée de la vie de famille, du chez-soi, s'en va perdant rapidement de son empire sur l'imagination et les affections. Plusieurs commencent à la considérer comme démodée, une bêtise sentimentale,

un embarras dans la marche du Progrès, dont il convient de se défaire au plus tôt.

Le désir immodéré de s'enrichir est une des causes de l'abandon du foyer. L'attachemeut au cercle familial "ne paie pas" dit-on; on le rompt et on le délaisse, même avec des enfants en bas âge, pour la vie plus facile de l'hôtel.

Suivons ces hommes et ces femmes sans foyer et voyons un peu le nouveau genre de vie qu'ils mènent.

Ils se donnent corps et âme aux affaires, absolument indifférents quant aux moyens, pourvu qu'ils soient les plus sûrs et qu'ils conduisent le plus rapidement à la fortune. Que les moyens soient honorables ou louches, respectables ou honteux, peu leur importe, s'ils réussissent. L'honneur de la famille, le respect du foyer, la probité dans les affaires n'étant plus pour eux que de vains mots, ils ne gardent dans leurs transactions, du moment qu'ils y trouvent leur intérêt, aucun de ces ménagements qu'exigent la moralité et l'honneur. Pour ces personnes pressées, il ne peut être question de la voie droite et honorable, où l'avancement est lent et laborieux, le succès douteux. C'est ainsi que la rupture du foyer et l'abandon de la vie de famille tendent à détruire la confiance, causent du préjudice au commerce et aboutissent à des conséquences morales au sujet desquelles il est inutile d'insister.

Maintenant, admettons qu'ils aient réussi au comble de leur ambition, à quoi se réduisent leurs efforts? et que leur en revient-il sur le déclin de leur ex-

istence? A quoi vont leur servir ces richesses dans leur vieillesse? Est-ce qu'elles peuvent leur acheter l'affection ou les soins empressés d'une épouse ou d'une fille chérie? Quel bonheur qui conviendrait à leurs dernières années ces richesses peuvent-elles leur procurer dans leur vie d'hôtel, où tout le monde les regarde et les traite comme des étrangers? Les services qu'on leur rend sont payés à prix d'argent, tandis que dans une maison à eux, ces attentions leur auraient été dispensées gratuitement par des cœurs dévoués et aimants.

Les influences du foyer domestique sont le plus fort stimulant que je connaisse pour rendre la vie, soit sociale, soit professionnelle ou politique, bonne et digne. Ces enfluences sont une puissante sauvegarde de la réputation et de l'honneur; elles nous aident à gagner l'estime et la confiance de tous les hommes de bien, et nous empêchent de forfaire au respect que l'on se doit par une conduite indigne et déshonorante.

On peut donc considérer l'amour du foyer comme un des moyens de réussir dans la vie. Mais il nous rend encore de plus grands services. C'est dans la vie de famille et là seulement, que se révèle la véritable dignité de la femme. La maison est son royaume, où elle règne par l'amour, le centre de sa douce autorité et de sa délicate influence. Elle n'est vraiment à sa place que dans ce sanctuaire. Comme mère, épouse, ou sœur, s'acquittant de ses devoirs journaliers avec fidélité et dévouement, souvent même au prix de véritables actes d'abnégation, elle gagne

notre admiration et notre respect, non seulement pour elle-même, mais pour tout son sexe. L'âge de la chevalerie est depuis longtemps disparu; mais l'un de ses traits caractéristiques, le respect pour la femme, peut être conservé et, au besoin, remis en honneur dans le lieu où il prit d'abord naissance: le foyer chrétien. Que de sujets de hontes et de culpabilité disparaîtraient de l'histoire contemporaine grâce au maintien de l'ancienne tradition!

Dans tout pays le respect de l'ordre et de la loi est ce que l'on exige d'abord d'un bon citoyen. Sans cela, la société, tôt ou tard, tomberait dans l'anarchie et serait gouvernée par la force brutale. Pour une nation qui a répandu volontairement son sang afin d'obtenir un gouvernement populaire, cette considération a beaucoup d'importance. Un homme d'Etat prudent, prévoyant, ne se laissera pas induire par des professions superficielles de patriotisme à l'erreur de croire que les institutions de son pays ne peuvent être ni changées ni discutées. Il compte donc, avant tout, sur le consciencieux respect des citoyens pour l'observance de la loi et de l'ordre public, sur le degré de ce respect et sur le moyen de le conserver. De ce moyen, il n'y en a pas de plus efficace que le maintien du foyer. C'est là que naît et se développe la notion de l'autorité. Le respect et l'affection y règnent également. La première chose que l'enfant y apprend, c'est que sa propre volonté ne doit pas faire la loi et la règle; qu'elle est subordonnée à un autre pouvoir auquel elle doit être soumise. Quel-

que irritante que soit chez les enfants cette première expérience, ils en ont bientôt pris leur parti, d'abord, parce qu'ils n'ont peut-être pas pu faire autrement, et, plus tard, parce qu'ils en ont reconnu la sagesse et l'utilité. Avec le temps ils viennent à quitter la demeure familiale pour entrer dans la famille agrandie de la société. Ici encore, ils s'aperçoivent qu'ils ne peuvent agir suivant leur caprice; ainsi, ils ne peuvent insulter leur prochain, ou lui faire du tort. Mais l'éducation de leur première jeunesse les a déjà préparés à la pratique de ces nouveaux devoirs, et ils n'éprouvent aucune difficulté à être soumis et respectueux envers l'Etat, comme ils l'étaient envers leurs parents. Seule, une fidélité de cette nature assure la stabilité d'un gouvernement, la jouissance de la liberté nationale, et l'origine de cette fidélité ne se trouve que dans les foyers chrétiens, dont elle est le prolongement.

On peut donc voir jusqu'à quel point est imprudente et antipatriotique toute législation qui s'attaque aux droits et aux liens de la famille. Que l'on vise ou non à diminuer à cet égard l'influence ou l'intervention religieuse, quels que soient les motifs des gouvernants, une telle législation est de nature à produire indubitablement pour la société les conséquences les plus malheureuses. Protégez la famille, respectez ses droits, augmentez ses privilèges au lieu de chercher à les restreindre, et soyez sans crainte quant à la charte de vos libertés constitutionnelles.

L'amour du foyer produit encore un autre effet qui

mérite d'être signalé: celui du bonheur véritable, des joies honnêtes, que nous fait goûter le milieu familial, et qui nous rendent plus forts et plus courageux pour affronter les combats sérieux de la vie.

Voici un commis-voyageur. A le voir aller, à pas pressés, d'un endroit à l'autre, tantôt dans les rues, tantôt en chemin de fer, tantôt en voiture, maintenant à cheval, vous vous direz sans doute qu'une activité aussi intense ne saurait durer bien longtemps, et vous auriez raison de le penser si vous ne saviez pas comment il emploie ses congés des samedis après-midi et ses dimanches pour se délasser après une semaine de dur labeur. Libre de son temps, il se retire dans la solitude paisible et chérie d'une attrayante maisonnette située dans la banlieue ou dans un des faubourgs de la ville. Il prend d'abord quelques heures de repos, suivi d'un bain et d'un bon repas; puis il s'amuse du babil et des jeux de ses petits enfants. Sa femme veut lui rendre compte des dépenses du ménage pendant la semaine; mais il écoute d'une oreille distraite sachant que, de ce chef, tout est bien. Le voilà cependant tout attention si elle se met au piano et éveille en lui de doux et touchants souvenirs en lui faisant entendre ses chansons et ses airs favoris. Et c'est ainsi que l'après-midi s'écoule. Le soir arrivé, la joie des enfants est à son comble, car papa et maman (aussi heureux eux-mêmes que les enfants) doivent les mener à un endroit d'amusement public. Le dimanche a son programme spécial. Le matin, l'église, la lecture et autres exercices reli-

gieux, suivis d'une charmante promenade à la campagne dans l'après-dînée. Quand on a assez d'intelligence pour savoir goûter le bonheur où il se trouve, le temps passe vite et agréablement. Le jour suivant, lundi, notre commis-voyageur, tout à fait reposé, reprend gaiement la besogne d'une nouvelle semaine, tout entier à ses devoirs et aux intérêts de ceux qui l'emploient.

Un grand nombre de ménages parmi nous, on a raison de le croire, ressemblent à celui dont je viens de parler, et qui dira que ceux qui savent y jouir d'un délassement bien mérité, après une journée ou une semaine d'un travail ardu, n'en ressentent pas une tranquille et heureuse influence? Grâce à ce milieu. ils éprouvent plus vivement le sentiment de leur responsabilité et l'obligation de se bien conduire et de ne rien faire qui puisse blesser l'honnêteté, jeter du discrédit sur ceux qu'ils aiment, les plonger dans la tristesse et la ruine.

Un chez-soi, néanmoins, pour être aimé, doit être aimable, et chacun des membres qui le composent doit faire en sorte qu'il en soit ainsi. Souvent, dans la vie de famille, c'est par de petits détails que nous pouvons rendre heureux ou malheureux ceux qui nous entourent. A plus forte raison, les oublis, les impolitesses, les manques d'égards, les brusqueries, les paroles aigres ou railleuses, doivent-ils en être absolument bannis. Enfin, je considère ce sujet si important que je vais lui consacrer le reste du présent chapitre.

Je connais une famille qu'il m'arrive souvent de

visiter et qui ne semble pas jouir d'un intérieur attrayant. Les jeunes filles portent l'impertinence jusqu'à vouloir en imposer à leur mère, et elles se disputent entre elles, même devant les étrangers. Ce qu'elles peuvent faire et jusqu'à quel point elles peuvent se laisser aller lorsqu'elles sont seules, je ne puis que le soupçonner; mais je sais positivement que je ne voudrais pas être le père ou le frère revenant le soir au logis pour assister à des scènes du genre de celles dont je suis témoin quelquefois. Il est vraiment pénible de voir la pauvre mère chercher à pallier les insolences de ses filles et leurs querelles. Elle est une personne d'une nature raffinée, sensible, et je ne puis comprendre comment elle a pu permettre à ses enfants de devenir pour elle un supplice.

Il est évident que ce qui manque à cette famille pour être heureuse, c'est, première et indispensable condition, l'accord entre ses membres. Il arrive parfois que la femme tente de dominer son mari; celui-ci, voulant maintenir son autorité, manque de tact, soulève des tempêtes qui effraient les enfants, les divisent et les entraînent à prendre parti pour l'un ou l'autre des parents. Et c'est ainsi que la famille est rangée en deux camps hostiles, et qu'il en résulte une sorte d'aversion, de griefs, d'inimitié ouverte.

Il ne serait pas raisonnable de s'attendre à ce qu'un enfant se plaise dans un pareil milieu et s'y attache, si ce n'est pour les motifs surnaturels, dont je parlerai plus loin.

Les parents qui se disputent entre eux ont donc peu de raison de se plaindre de l'ingratitude ou de la négligence de leurs enfants qui, devenus adultes, les abandonnent le plus tôt possible pour chercher ailleurs la tranquillité dont ils ne peuvent jouir au sein de la famille. Je le répète, pour que la vie de famille soit attrayante et aimée, il faut que tous ses membres se supportent et se respectent mutuellement, sachent mettre de côté leur propre volonté, au moins dans les choses de peu d'importance, pour l'amour de la paix et de l'harmonie. Personne dans la famille ne devrait chercher à dominer ou à imposer ses vues. Le despotisme, partout odieux, ne l'est jamais plus que lorsqu'il s'exerce au sein de la famille.

Je viens de mentionner la nécessité du respect mutuel. On voit souvent des frères et des sœurs oublier ce devoir et ne pas se traiter entre eux, quelquefois devant les étrangers, avec cette courtoisie qu'ils sentent devoir témoigner à de simples connaissances. La familiarité ne devrait jamais être poussée au point de se permettre de dédaigner ou de blesser les sentiments de quelqu'un de notre entourage, surtout si ce quelqu'un est un des membres de notre famille. On croit trop facilement que nous pouvons dire tout ce que nous voulons à ceux avec qui nous sommes en rapports journaliers. Une parole lancée sans réflexion à une personne qui nous est chère est parfois ressentie plus vivement qu'un coup. Plus d'un jeune homme a perdu une amie précieuse, utile et dévouée dans la personne d'une sœur qu'il a dé-

daignée et éloignée par son indifférence apathique et offensante, quoique non voulue.

Les enfants doivent se respecter entre eux et respecter leurs parents, et je tiens pour admis que ceux qui liront ces pages n'ont pas besoin d'être instruits sur le quatrième commandement "Père et mère tu honoreras". Mais il est également certain que les parents eux-mêmes sont aussi tenus à certains devoirs de respect envers leurs enfants.

Voici une famille de mon voisinage, dont le chef, homme considérable, a plusieurs filles qui sont maintenant de grandes personnes. Elles n'en sont pas moins tenues en laisse et privées de toute initiative, comme si elles étaient encore des enfants. Leur père ne semble pas avoir la moindre idée que ses filles sont susceptibles de jugement et de volonté, et encore moins songe-t-il au droit qu'elles pourraient avoir d'exercer ces facultés. Elles n'ont jamais de menue monnaie; elles ne font aucun achat aux magasins, ne sortent jamais, ne font pas de visites, et, naturellement, n'en reçoivent aucune. Leur père, cependant, possède une grande fortune et pourra généreusement doter ses enfants. Mais, en attendant, il agit à leur égard d'après l'idée qu'il se fait que les enfants ont peu de cervelle et ne sont pas dignes de confiance jusqu'au jour de leur mariage, alors qu'ils se transforment soudain (par quel procédé? il ne le sait dire) en femmes et maris prudents, sages et expérimentés. Ils savent comment administrer leurs affaires, quoiqu'ils n'aient jamais, dans tout le cours de leur vie,

disposé de la moindre somme d'argent. Les filles s'entendent parfaitement et comme par miracle à la tenue d'une maison, bien que, durant leurs années de jeunesse, on ne leur a jamais confié les clefs de la dépense ou de la cave. On suppose, d'ailleurs, que les instincts naturels de cet âge sont morts en elles, n'ayant jamais eu occasion de les cultiver et de les développer. Voilà l'opinion de ce père de famille sur la manière d'élever les enfants, "comme ils doivent l'être", et il conclut sa démonstration par cet argument qui lui semble irrésistible: "Cette manière d'élever les enfants est celle où nous avons été élevés nous-mêmes, et, avant nous, nos pères."

Je me permettrai de faire remarquer à ce brave homme que sa théorie, toute vénérable qu'elle puisse lui paraître, n'est pas nécessairement vraie, parce qu'elle est ancienne; que l'expérience est inutile si elle ne nous enseigne pas à mettre le passé à profit; que cette même expérience a sans aucun doute prouvé que sa méthode d'élever les enfants n'est pas une méthode sage et moralement saine. A mesure que l'enfant progresse en âge, il devrait également progresser dans l'exercice de son jugement, dans la pratique de la confiance en soi, de l'indépendance, de fait dans tout ce qui peut le préparer à passer heureusement du foyer familial à celui qu'il est lui-même appelé à fonder. Si le père et la mère sont gens avisés, ils respecteront cette croissance morale de leurs enfants, et, au lieu d'y mettre obstacle, de la gêner, l'aideront par une surveillance intelligente et une direction attentive.

Je termine ce chapitre par une dernière réflexion. La demeure familiale devrait présenter l'aspect le plus riant, le mieux disposé, le plus raffiné que possible. Elle devrait être entourée de toute la beauté, de tout le charme que le bon goût ou une administration prudente peut permettre. Œuvres d'art, peintures, livres, instruments de musique, ameublement, tout devrait être rangé avec symétrie, former un ensemble harmonieux, qui révélerait au visiteur, comme seul peut le faire l'aménagement d'une maison, le caractère de la famille.

La prodigalité, il va sans dire, serait déplacée chez les gens peu fortunés. Elle n'est d'ailleurs nullement nécessaire, les foyers les plus humbles pouvant être rendus agréables et attrayants par une scrupuleuse propreté, l'air de contentement de tous les membres de la famille et par le franc et bon accueil que l'on vous fait.

---

# CHAPITRE VIII.

---

## Récréation.

> La récréation, disait le P. de Ravignan, est un exercice comme la méditation, et, à son heure, l'une doit nous être aussi sacrée que l'autre.
>
> Au sortir d'une bonne récréation, les méninges et les neurones, rafraîchis et refaits par le grand air et par un afflux plus généreux du sang, se tendent avec plus de facilité pour l'effort intellectuel ; il semble que l'on dispose de facultés nouvelles.
>
> *Louis Rouzic,*
> *La Journée sanctifiée.*

"Quel homme sérieux, positif, qu'un tel.... ; il n'y a pas plus de gaieté, de jovialité, en lui que dans un poteau de télégraphe."

Cette expression que nous entendons quelquefois, exprime l'aversion que le monde éprouve généralement envers une certaine classe de gens d'affaires bien

intentionnés et assurément utiles, mais qui ne croient et ne donnent leur attention qu'aux faits matériels et durs de la vie. Pour eux, tout se réduit à des faits, et ils agissent en conséquence. Musique, poésie, fiction, émotions et sentiments quelconques n'étant point des faits, suivant le sens qu'ils attachent à ce mot, sont considérés comme des enfantillages. Ils estiment même peu la science spéculative, quoique fondée sur des faits, parce qu'elle n'a pas un but immédiat d'utilité pratique. Aussi, ce mot "pratique" et ses congénères, —"affaires", "utilitaire", "économique", — sont-ils ceux qu'ils emploient le plus souvent; tandis que les qualificatifs de "agréable", "glorieux", "éclatant", "social", "aimable", etc., leur semblent inconnus, ou s'ils les prononcent, ce n'est qu'avec un air de mépris.

Une autre catégorie d'hommes, le contraire, en apparence de ceux dont nous venons de parler, leur ressemblent beaucoup, cependant, quoique le monde les honore (excepté s'ils sont pauvres) et parle d'eux avec une admiration mêlée d'une certaine crainte respectueuse. Ce sont ceux qui terrent leur vie dans les livres, et se font une réputation d'être très savants. Ils ne se joignent jamais à la société qui les entoure; ils ne savent prendre part à une conversation ordinaire. On les consulte comme des encyclopédies vivantes, mais vous ne penseriez pas plus à les inviter à une soirée ou à une réunion d'amis que vous le feriez à l'égard de l'un de ces vénérables in-folio eux-mêmes. Ils vivent en dehors de leur siècle, soit

avant soit après, suivant l'objet de leurs études, et ils sont aussi étrangers que des enfants (plus même que certains enfants) aux faits et gestes du monde.

Je ne parlerais pas de ces dignes et braves gens, bien qu'ils ne soient guère divertissants, si je ne voulais signaler d'une manière spéciale une lacune de nos programmes d'éducation. Dans nos écoles et nos collèges, nous poussons la culture de l'intelligence et de la mémoire au plus haut degré possible, et nous désignons ce procédé sous le nom d'éducation. Mais la volonté, qui est la principale faculté de l'âme (si ce n'est pas l'âme elle-même en action), on la laisse à ses propres ressources quant à son développement. Il s'ensuit qu'un homme éduqué (?), diplômé d'université, peut être un individu excentrique, méprisant les lois sociales, et cependant il est admiré et placé, après sa mort dans le temple de la Renommée, où l'on brûlera une lampe devant son mausolée, tandis que le simple citoyen, honnête dans ses transactions, aimable dans ses rapports sociaux, d'une conduite exemplaire, s'en va sans avoir été remarqué et admiré, n'ayant sur sa tombe pour tout monument qu'une épitaphe bien ordinaire. L'homme qui, à mon sens, représente l'idéal le plus élevé de la vie commune, je dirais l'homme complet, est celui dont la volonté a été cultivée avec le même soin que son intelligence et sa mémoire, dont l'œil a été habitué à discerner le beau dans la nature et dans l'art, dont l'oreille a été exercée à apprécier le charme puissant de la musique; dont la voix et le toucher, les nerfs et les muscles, la

physionomie et le discours, ont tous été développés sous les soins habiles de professeurs intelligents.

Je n'ignore pas que la culture de l'intelligence produit de bons résultats. Elle enrichit le fonds des connaissances humaines, et elle contribue au parfait développement d'une faculté de notre nature. Mais ce développement, s'il n'est pas accompagné du progrès correspondant de nos autres facultés, me paraît finir par créer un être informe, disproportionné, me faisant songer à un nain ayant une énorme tête sans autres membres qui y correspondent.

On raconte que dans certaines parties de l'Italie on lie par les ailes un oiseau de basse-cour, que l'on soumet ensuite à un régime spécial jusqu'à ce que le foie atteigne une grosseur anormale. On tue alors le volatile, dont on rejette la chair, et l'organe ainsi developpé est vendu pour la table à un haut prix.

Est-ce qu'il ne se produit pas quelque chose d'analogue, en dehors de l'Italie, dans les programmes les plus avancés de la culture mentale?

"Quel rapport y a-t-il, me direz-vous, entre tout ceci et la récréation?" Rien de bien frappant, je l'avoue, une apparence, plutôt que la réalité. Le cas que je citais en ouvrant le présent chapitre et qui représente ceux qui ne croient pas que le délassement ou un repos récréatif soit nécessaire, et celui dont je viens de parler, sont au fond semblables. Ces hommes gagnent-ils à s'absorber ainsi leur vie durant à la poursuite d'un seul objet à l'exclusion de tout relâchement ou récréation? Leurs facultés mentales

peuvent-elles sans dommage supporter, sans en être affaiblies, l'uniforme et continuelle tension qui leur est imposée? Leur santé physique même peut-elle se maintenir aussi vigoureuse et aussi résistante qu'elle le serait, s'ils avaient l'habitude de prendre de l'exercice et de jouir de leurs congés ou de leurs heures de loisir? "Non", répond l'expérience à chacune de ces questions. L'action et le repos, le travail et le délassement, doivent tour à tour se succéder, si vous voulez faire un bon usage de la vie, la rendre agréable et lui permettre de produire tout son effort. Peu contestent, je crois, cette vérité, en théorie; mais peu aussi savent prendre, dans la mesure voulue, d'honnêtes et réconfortants divertissements. On ne peut pas toujours travailler, toujours se dévouer. La faiblesse de notre nature et les exigences légitimes de la société, demandent que l'on donne aux réjouissances le temps nécessaire.

Les paresseux, dans leur coupable insouciance, feraient de leur vie un congé perpétuel, si cela leur était possible. Ils ne s'intéressent nullement à leur travail. Pour eux, la tâche quotidienne est un joug qui les blesse, une nécessité désagréable à laquelle ils ne peuvent se réconcilier. Ils vont à leurs affaires, le matin, comme à un lieu de supplice. Ils s'amusent le plus qu'ils peuvent avant de se mettre à l'ouvrage; si, dans la journée, le patron s'absente, ils flânent et empêchent les autres de travailler. Ils semblent se ranimer vers la fin du jour, à l'approche de l'heure de la fermeture, et quand sonne au cadran l'instant

si désiré, ils laissent là plume, rabot ou marteau, et décampent. Alors seulement, leur journée semble réellement commencer. Les soupers, la bière, les théâtres, le jeu, les occupent tard dans la nuit, et lorsque enfin ils se couchent, ce n'est pas pour se reposer de la fatigue du jour, mais de celle résultant de cette épuisante soirée de plaisir.

Il arrive un temps, cependant, où un tel genre de vie n'offre plus aucun attrait, même dans les amusements que l'on goûtait le plus. On sent que ces amusements ne répondent pas à la peine que l'on se donne pour se les procurer, qu'ils fatiguent l'esprit, le rendent inquiet, alourdissent l'âme au lieu de la rafraîchir et de la réconforter; qu'ils entraînent la négligence ou la violation des devoirs de la famille ou d'obligations sociales nécessaires, sinon de lois d'un ordre plus élevé. Une réaction inévitable ne tarde pas à s'ensuivre, mettant en présence, d'un côté, la force de l'habitude, la crainte du ridicule, le respect humain, et, de l'autre, le sens du devoir. Malheureusement, c'est ce dernier qui est souvent, sinon généralement sacrifié, et le tout finit par un plongeon encore plus profond dans les voies tortueuses et mauvaises.

Les amusements ne devraient donc pas être le principal objet de notre vie. On ne doit pas se permettre d'y penser durant les heures de travail, et encore moins y donner la plus grande partie de son temps. Négliger ses affaires pour le plaisir serait un acte coupable. Je le répète, pour jouir réellement de

ses moments récréatifs, il faut avoir conscience qu'ils sont justifiables, et qu'on a mérité de se divertir. Dans de telles conditions, le délassement repose du travail le plus ardu, rafraîchit l'être tout entier, retrempe les énergies, ravive le cerveau épuisé, redonne de la force au bras affaibli; c'est l'existence même qui en subit la fortifiante et saine influence et l'empêche de devenir une occupation servile, une pénible et monotone corvée.

Il ne faut pas croire non plus que le délassement comporte nécessairement la cessation du travail ou de l'emploi du temps sans profit. Il n'est nullement contraire à toute occupation utile, pourvu qu'on n'y apporte pas les mêmes facultés et énergies en exercice dans notre travail habituel. Ainsi, quelques heures de culture mentale, le soir, seraient un véritable délassement pour celui dont la journée a été remplie par un ouvrage manuel. D'un autre côté, le médecin, l'avocat, le commis, de fait, toute personne occupée à un travail intellectuel ou de bureau, devrait se délasser en prenant de l'exercice au grand air, ou, ce qui serait encore mieux, s'occuper de la culture des fleurs, de jardinage, ou de toute autre besogne extérieure également utile. La règle à suivre est celle-ci: reposer l'esprit par une occupation manuelle, et le corps par une occupation mentale.

J'ai connu des hommes vigoureux, durs travailleurs, succomber à la fatigue pour avoir négligé cette règle. Après une journée de forte tension d'esprit, ils s'attablent deux ou trois heures après souper pour une

partie d'échecs ou de whist. Ces jeux, auxquels ils prennent part par un motif de récréation, ne font en réalité que prolonger l'exercice des mêmes facultés mentales déjà excédées jusqu'à épuisement par le surmenage du jour. Au point de vue du repos, ils auraient tout aussi bien fait de rester à leurs affaires toute la soirée. Mais la nature se venge toujours de l'abus de ses prérogatives. Ces mêmes hommes ont dû enfin s'interdire tout travail intellectuel, tandis que s'ils avaient ménagé leurs énergies par un délassement judicieux, ils n'auraient pas été condamnés à une retraite forcée.

Dans un des chapitres qui précèdent, j'ai dit que le goût de la lecture indiquait une saine mentalité d'esprit; je pourrais aussi bien ici compléter ma pensée en ajoutant que la lecture nous fournit le moyen de nous récréer d'une manière agréable et profitable. Ne serait-il pas, en effet, charmant d'avoir pour voisins des gens intelligents, instruits, obligeants, qui viendraient passer avec vous une partie de la soirée dans une sympathique et reposante causerie. L'un vous entretiendrait des nouvelles du jour, accidents de chemins de fer, cours du marché, commérages sur les faits et méfaits du monde politique et social, etc. Un autre, brillant conteur, vous transporterait dans un monde fictif, qu'il peuplerait d'êtres intéressants dans des situations invraisemblables, mais délicieuses. Un autre vous dirait ce que certains hommes, grands d'esprit, de cœur et de volonté, ont accompli dans le passé, et ce que vous êtes vous-même capable de

faire, si vous tenez à les imiter. Un quatrième visiteur, d'un aspect plus solennel que les premiers, mais par le fait même plus digne de votre attention, vous parlerait de votre origine, de votre destinée, de votre responsabilité envers une Puissance invisible de tous les actes et de tous les instants de votre vie. Vous pouvez même assigner à chacun de vos amis, qui ne demandent qu'à vous faire plaisir, un jour particulier, suivant votre convenance ou vos dispositions du moment.

Vous avez sans doute compris, cher lecteur, que ces quatre voisins personnifient ici tout simplement les principales matières de lectures que les gens ont généralement à leur disposition lorsqu'ils rentrent chez eux, après leur journée d'ouvrage, et qui sont le journal, le roman, l'histoire ou la biographie et le livre religieux. Le journal, qui vous met au courant des nouvelles du jour, peut être lu avec profit pendant dix ou quinze minutes, — pas plus. Le roman serait bienvenu quand, d'abord, il aurait quelque chose de réellement bon à raconter, ou que vous éprouviez quelque malaise, tel que la migraine, alors que vous seriez peu disposé à goûter une lecture sérieuse. L'histoire et la biographie devraient se partager la plus grande partie de votre soirée; et le livre religieux, vu l'extrême importance des sujets qu'il traite, pourrait retenir votre attention pendant au moins cinq minutes, chaque soir, avant de vous mettre au lit et fournir la matière de vos dernières réflexions. Le matin, après votre lever, un autre entretien de cinq minutes avec

le même visiteur vous mettrait dans les meilleures dispositions pour tout le reste du jour, car ce précieux ami dispose d'une lumière et d'une force vraiment étonnantes.

Je sais que plusieurs hésiteront à préférer au roman la lecture de l'histoire et de la biographie. Le roman, pour eux, leur est devenu aussi nécessaire que leur dîner, que la pipe ou le cigare pour les fumeur d'habitude. Ils n'y voient pas de mal. Il leur fait oublier la terne réalité du milieu où ils vivent, les nécessités assujettissantes de la vie, les introduit dans une société de personnes aux sentiments délicats et raffinés, leur fait voir comment ces personnes s'habillent, parlent et agissent; il décrit des scènes merveilleuses, des paysages de toute beauté, des événements extraordinaires, comme s'ils se passaient réellement sous leurs yeux et où l'on voit que le crime est puni, la vertu récompensée, etc., etc. Non, ils ne veulent ni ne peuvent se passer du roman. A ce plaidoyer des tenants d'une telle littérature, je dirai: "Gardez votre roman, pourvu que cela ne nuise pas à vos occupations et ne compromette pas vos intérêts spirituels. Si vous préférez lire un roman durant vos heures de loisir au lieu d'un livre d'une utilité plus grande, comme un moyen de délasser votre esprit après une journée laborieuse, vous avez le droit de le faire; mais rappelez-vous bien ceci: Il y a des romans qui, tout en n'offrant pas un iota d'intérêt de plus que les autres, vous rendront impropres à tout travail, seront cause que vous deviendrez mé-

contents de votre emploi, que vous prendrez des airs étranges ; et, ce qui est plus grave, ils rempliront votre imagination de sottes et vaines images de la vie. Evitez la lecture de pareils livres, si vous voulez réussir dans votre carrière.

"Des livres qui trompent sur la vie et qui enfantent des chimères, il s'en publie tous les jours, dit un observateur. Il y en a que l'on appelle des bons livres. Ils le seraient, en effet, lus à petite dose ; mais on en fait sa lecture unique, sous prétexte que ce sont de bons livres, et cela même les rend mauvais. L'intelligence s'y accoutume, perd le goût des lectures sérieuses, et devient bientôt, comme eux, vide et faible. Dussions-nous sembler prêcheur, il faut pourtant que nous le disions : on n'a pas rempli, devant Dieu, tout devoir envers soi-même quand on a gardé sa volonté droite et son cœur pur. Il faut encore garder son intelligence de la niaiserie, de l'illusion et de l'erreur. Ne laissons pas ce divin instrument se couvrir de rouille. Exerçons notre esprit ; dilatons-le dans la lumière ; n'endormons pas sa soif de savoir, puisqu'il est fait pour la vérité.

"Lire des livres sérieux, c'est une habitude comme une autre : elle se prend et se perd de la même façon. Essayons donc de la prendre, si nous ne l'avons pas déjà. Cela nous coûtera quelque peine, peut-être ; mais les joies profondes de l'intelligence que, seule, la lecture sérieuse procure, nous en récompenseront au centuple et nous nous étonnerons bientôt d'avoir pu nous plaire aux livres que nous aurons délaissés."

Je ne parle pas ici des romans qui visent à l'immoralité. La fin certaine et inévitable de semblables productions est la ruine sociale de leurs lecteurs. "Par la lecture des mauvais livres, dit le grand évêque d'Hippone, saint Augustin, on apprend à voir le mal sans horreur, à en parler sans pudeur, à le commettre sans retenue." C'est ce que prouve l'expérience de tous les jours.

---



GEORGE STEPHENSON,

inventeur de la locomotive et des chemin de fer,
né en 1781, à Wylan, près de Newcastle-sur-Tyne,
mort en 1848.



On ne peut lire la vie de ce travailleur illustre sans se sentir pénétré d'admiration et d'enthousiasme. Sorti des rangs les plus humbles de la société, n'ayant à compter que sur lui-même, il est devenu par son application, par l'emploi scrupuleux du temps, par son énergie indomptable, un des hommes les plus éminents du 19e siècle, tant par ses grandes inventions que par la noblesse de son caractère. Ouvrier-mécanicien au début de sa carrière, à vingt ans il apprit à lire, puis étudia l'arithmétique et la géométrie pendant les instants de repos que lui laissait son service de nuit; et les quelques heures de loisir qu'il passait à la maison, il les employait à étudier la mécanique. Stephenson est pour chacun de nous un exemple vivant de ce que peut faire un homme soutenu par une volonté énergique. Les difficultés qu'il eut à surmonter durant sa jeunesse pour arriver à la haute position qu'il a occupée, est quelque chose de prodigieux. Il ne se reconnaissait d'autre génie que celui de faire des efforts, et il lui semblait tout naturel de croire que tout autre homme aussi laborieux et aussi persévérant que lui-même aurait pu accomplir les mêmes choses. Aussi, plus tard, durant sa carrière d'ingénieur, pouvait-il répéter aux jeunes gens qu'il formait: "Ah! mes garçons, nul de vous ne sait réellement ce que c'est que la peine", ou bien encore, lorsqu'il voulait leur inspirer une noble émulation: "Faites comme j'ai fait; travaillez et persévérez." Stephenson parvint à acquérir de grande richesses et à exercer une influence considérable sur la scène du monde; mais il fut toujours aussi grand et généreux dans la prospérité qu'il avait été patient et courageux dans les premiers temps de sa vie. De toutes façons, cet homme illustre peut être proposé comme modèle à la jeunesse qui apprend, à son exemple, que ce n'est pas tant les hommes de génie qui gouvernent le monde que ceux qui à une forte résolution joignent une ardeur infatigable.

## CHAPITRE IX.

---

### Maîtrise de soi.

> J.-C.—"Mon fils, celui qui se tient tellement assujetti que les sens obéissent à la raison et que la raison m'obéisse en tout, est véritablement vainqueur de lui-même et maître du monde."
>
> *L'Imitation,*

> Plus je vis, et plus j'acquiers la certitude que la grande différence entre les hommes, faibles ou puissants, petits ou grands, c'est l'énergie...... c'est-à-dire une résolution bien arrêtée, une détermination invincible, et puis ............ la mort ou la victoire!
>
> *F. Buxton.*

Si vous regardez au mot Passion dans un dictionnaire quelconque, vous le trouverez défini: "Ce qui est souffert; toute forte émotion." Peut-être n'avez-vous qu'une idée confuse de ce que signifie le mot émotion; vous en cherchez aussi le sens, et vous apprenez que c'est une "agitation que l'âme éprouve." Ces définitions du mot Passion vous laissent à peu près au point où vous en étiez avant votre recours

au vocabulaire. Voyons si nous ne pouvons nous en former une notion plus exacte au moyen de nos propres réflexions.

Il y a dans l'homme deux natures, la nature spirituelle, que nous appelons l'âme, et la nature matérielle, qui est le corps. La première non seulement anime et développe le corps, mais ressent ses besoins comme s'ils étaient les siens propres et y pourvoient. L'âme a donc deux fonctions à remplir: elle doit s'occuper de son propre bien-être et de sa conservation, et du bien-être et de la conservation du corps. Il ne s'agit ici que de cette dernière fonction.

Par le moyen des sens, l'âme perçoit un bien ou un objet nécessaire, utile ou agréable au corps. Sa vue excite la passion que nous appelons amour. La possession de cet objet produit la joie ou le plaisir; sa privation le désir, l'attente ou le désespoir. D'autre part, la vue d'un objet nuisible, désagréable, cause de la haine ou du dégoût; sa possession fait naître la tristesse, et son apparition même lointaine engendre la crainte.

Quelquefois la possession d'un objet désiré est d'un accès difficile ou de longue attente, et nous ne pouvons l'obtenir que par un travail patient et prolongé. Dans l'une ou l'autre de ces alternatives, l'âme est mue par l'ambition de faire des efforts incessants et pénibles pour la possession de tel objet. Si, enfin, le corps est affecté ou lésé par une cause extérieure quelconque, l'âme entre en colère et se met en garde.

Tous ces mouvements de l'âme en faveur du corps

pour son bien-être, sa satisfaction ou sa défense, sont appelés passions. Ainsi, vous voyez que les passions ne sont nullement les choses mauvaises que quelques-uns voudraient y voir. Au contraire, si elles n'existaient pas et sans une autre loi d'ordre supérieur pour les remplacer, ç'en serait bientôt fait de la vie humaine. Figurez-vous un homme n'aimant rien, n'évitant rien, ne désirant rien, indifférent par conséquent à tout, au froid, à la faim, à la soif, etc. Dépourvu d'ambition, toute œuvre belle ou d'une exécution difficile le laisserait indifférent. Etranger à la colère, il est malmené, lancé de main à main, comme une balle dans un champ de jeu. Inutile d'ajouter que la vie pour un tel homme serait impossible, et que si le monde était tout composé d'êtres semblables, il finirait dans une seule génération.

Les passions tendent donc, par une sage et bienfaisante disposition de notre Créateur, à perfectionner la vie humaine et à empêcher la race de s'éteindre. Si l'âme les gardait dans de justes limites, le monde en serait bientôt meilleur et nous reverrions encore les jours heureux du paradis primitif. Malheureusement, l'âme oublie ou sacrifie ses véritables et plus chers intérêts pour le plaisir passager qu'elle reçoit de l'abus des passions. Pour comprendre ceci, il faut se rappeler que chaque passion est accompagnée d'un certain plaisir sensible. L'âme, dont l'aptitude et les aspirations au bonheur ne connaissent pas de bornes, prend le plaisir qu'elle trouve dans la satisfaction des passions en guise de ce bonheur, et, dans sa soif

insatiable, en use jusqu'à épuisement. Il arrive alors que les passions deviennent comme des coursiers sans frein, indomptés, qui emportent leurs cavaliers là où ils veulent, — le plus souvent. L'amour-propre, non réprimé, conduit à l'orgueil et au mépris des autres; l'amour du plaisir, à l'incontinence avec toutes les dépravations et turpitudes qui lui sont propres; l'amour des nécessités et des aises de la vie engendre la jalousie ou la convoitise à l'égard du prochain si, sous ce rapport, il est plus favorisé que nous, et si on se laisse aller à des désirs immodérés de posséder ces biens, on arrive à une telle avidité que l'on finit par tomber dans tous les excès. Le sens de l'équité contre toute injustice, se transforme en un sentiment de colère et en un violent désir de vengeance, tandis que notre tendance naturelle au repos dégénère en une paresseuse et coupable négligence de nos devoirs. Ce qu'il faut donc redouter, ce n'est pas tant les passions que leur mauvais usage ou leur excès.

Il est rare cependant que quelqu'un soit porté à satisfaire toutes ses passions jusqu'à l'excès. Il n'y en a généralement qu'une qui nous sollicite particulièrement, et elle est appelée la passion dominante. Domptez votre passion dominante, et les autres ne vous causeront guère de trouble.

Il me semble ici voir le lecteur s'arrêter à ce passage, et se demander: "Quelle est ma passion dominante? Est-ce l'orgueil? Non; je ne suis pas du tout orgueilleux. L'avarice ou l'envie? Mais je souhaite à chacun et à tous sans exception d'être aussi

riches et heureux qu'ils le désirent. Ma passion dominante n'est certainement pas l'une ou l'autre de ces faiblesses. La sensualité sous une forme quelconque? Je n'y pense guère. Il est vrai que j'aime un bon dîner; j'y bois avec modération, bien rarement à l'excès. Non, la sensualité ne peut être ma passion dominante. La colère? Peut-être. Voyons un peu. Je sais que je suis d'un tempérament prompt et facilement irritable; mais je reprends bientôt mon sang-froid, et n'ai d'aise tant que je ne me suis réconcilié avec la personne qui m'avait contrarié. Tout bien considéré, je ne crois pas que ma passion dominante soit la colère. Serait-elle la paresse, par hazard? Je ne puis me dissimuler que je me sens lourd et indolent le matin lorsqu'il s'agit de me lever; mais je ne flâne pas à l'ouvrage, du moins d'une manière appréciable. En vérité, je ne puis dire que je suis particulièrement porté à la paresse. Mais peut-être que je n'ai pas de passion dominante! Je vais consulter ma femme; elle devrait en savoir quelque chose, elle qui me voit si souvent dans mon naturel."

"Dites-moi donc, Marie, votre opinion sur ce passage que je suis à lire touchant la passion dominante. Vous savez sans doute ce que l'on entend par passion dominante?"

— "Je crois le savoir, mon cher mari."

— "Je n'en ai aucun doute. Eh bien, l'auteur dit ceci: "Domptez votre passion dominante, et les autres ne vous causeront guère de trouble." Mainte-

nant, je serais curieux de savoir, si vous pouvez me le dire, quelle est ma passion dominante? J'ai beau réfléchir là-dessus, je ne puis découvrir si j'ai réellement une telle passion. D'abord, je ne suis pas un orgueilleux."

— "Ah! mon cher ami."

— "Comment? Ah!" Voulez-vous dire que je suis un orgueilleux?

— "Puisque vous désirez savoir mon avis, je ne puis m'empêcher de vous dire que vous êtes, non seulement un orgueilleux, mais un vaniteux, par-dessus le marché. Vous ne pensez et parlez qu'articles de toilette, dont vos tiroirs sont encombrés. Rappelez-vous dans quel état d'esprit vous étiez tant que vous n'avez pas eu la montre et la chaîne d'or que vous portez maintenant, quoique vous n'en ayez pas encore entièrement acquitté la note. Pas plus tard que la semaine dernière, vous avez fait une scène, parce que les B.... nous avaient invités à leur soirée, les qualifiant d'impudents parvenus, parce que M. B...., de pauvre garçon commissionnaire s'était élevé à l'honnête position de marchand."

— "Je confesse que je suis un orgueilleux; peut-être suis-je aussi un ivrogne?"

— "Pas tout à fait; mais j'espère que vous ne prendrez pas ma remarque en mauvaise part si je vous dis que vous prenez beaucoup trop de vin et de bière. Vous admettrez que ceci apparaît surtout lorsque, votre journée de travail terminée, vous ne revenez pas directement à votre maison, que vous y

rentrez le soir dans un état de demi-ivresse, d'une humeur intraitable et disant force sottises."

— "Très bien, Marie, je suis un ivrogne; c'est entendu! Maintenant, passons à la colère. Suis-je un homme d'un caractère bourru, brutal, vous malmenant, vous et les domestiques, faisant de ma maison une sorte d'enfer chaque fois que j'y entre. Ne craignez point de me blesser; dites toute votre pensée. Je suis résigné à tout entendre.

— "Tout de même, mon cher mari, je vois que vous vous fâchez. Je ferais peut-être mieux de ne rien dire de plus."

— "Pas du tout; vous m'aidez à faire mon examen de conscience, et je conviens que je dois vous en être très reconnaissant. Qu'avez-vous à dire touchant la colère?"

—"Voyez-vous, Jean, la pointe de cette aiguille? Eh bien! vous n'avez pas même autant de patience que cette pointe pourrait en contenir. La moindre des choses vous irrite. Pas plus tard qu'aujourd'hui, au dîner, vous vous êtes mis en colère, me disant de renvoyer la cuisinière parce que le rôti n'était pas tout à fait au point. La semaine dernière, c'était le tire-bottes que vous avez lancé au pauvre garçon du haut de l'escalier, parce qu'il n'avait pas ciré vos chaussures à votre goût. Depuis deux ans, vous tempêtez et menacez de prendre des procédures contre votre voisin, qui apprend à jouer de la clarinette sans avoir de l'oreille pour la musique. Non! mon cher mari, quelque opinion que vous puissiez avoir

de vous-même, ne vous figurez pas que vous êtes un ange de douceur."

— "C'est assez! Vous m'avez signalé trois passions dominantes, moi qui pensais n'en avoir aucune. Trois passions dominantes! Cela suffit pour le moment; je vous remercie. Si je désire en découvrir d'autres, je vous en reparlerai."

Cette conversation imaginaire fait voir combien plus facilement que nous-mêmes les autres s'aperçoivent de nos défauts les plus saillants. De là vient la difficulté bien souvent de savoir quelle peut être notre passion dominante. Pendant des années elle a pu demeurer comme assoupie en nous, morte en apparence, parce que l'occasion nous a manqué de la satisfaire. Bien plus, il peut arriver que notre passion dominante soit le trait le plus marquant de notre caractère, celui dont nous aimions le plus à nous glorifier, trompés, sans doute, par les éclatantes couleurs dont elle aime à s'envelopper.

Considérons maintenant les effets d'une passion dominante sur la vie d'un homme d'affaires ou de profession. Que vous soyez à l'emploi du public ou d'un particulier, il vous faut, comme première condition pour satisfaire ou réussir, donner toute votre attention à l'accomplissement de vos devoirs. Vous ne pouvez faire autrement, quel que soit votre emploi ou l'état que vous ayez embrassé, avocat, médecin, commis. Maintenant, une passion dominante, par sa nature, vous tient plus à cœur, a plus de part dans votre pensée, exerce une plus grande influence sur

vous que n'importe quelle profession ou genre d'affaires. Vous vous figurez peut-être qu'en rentrant dans votre bureau le matin, vous pouvez la congédier ou la laisser au coin de la rue à vous attendre dans l'après-midi. Ah! mon cher ami, si vous pensez ainsi, vous vous abusez étrangement. Elle revient souvent dans la journée avec une persistance obsédante, soit pour s'assurer de sa victime, soit pour montrer son pouvoir tyrannique. Votre pensée s'en occupe, d'une manière consciente ou inconsciente, beaucoup plus que vous ne croyez.

Et en partageant ainsi son temps entre deux maîtres, la passion dominante et celui qui a loué et payé nos services, nous perdons de jour en jour du terrain jusqu'au moment fatal où toutes nos espérances d'avenir s'écroulent et sombrent dans une ruine lamentable.

Quant à l'estime, vous seul savez jusqu'à quel point vous la perdez. En entrant dans la vie active, vous vous étiez proposé un noble but, un idéal élevé, que vous vouliez atteindre par un travail honnête, la fidélité à tous vos devoirs, l'habileté dans vos affaires. Vous avez alors résolu de ne vous permettre aucune fredaine, aucune déviation capable de vous détourner de la voie que vous vous étiez tracée. Comment avez-vous gardé vos résolutions? Qu'est-il advenu de votre idéal? Comment votre vie, enfin, promet-elle de finir?

Cette dernière perspective est la plus importante et la plus utile que quelqu'un, sous l'empire d'une passion

dominante, puisse envisager. "Comment finira la vie que je mène actuellement? Pourrai-je toujours sauvegarder les apparences, tenir un juste milieu?" Si vous êtes un jeune homme, il est probable que, vous appuyant sur le sentiment que vous avez de votre force morale et physique, vous répondrez hardiment dans l'affirmative. Mais voyez ce que votre expérience de la vie vous a déjà permis d'observer, et dites-nous si vous pouvez, par exemple, citer le cas d'un seul intempérant qui a atteint l'âge de cinquante ans sans que son commerce et son caractère comme homme d'affaires n'en aient souffert. Pouvez-vous nommer un joueur de profession qui n'a pas été cause de la ruine et peut-être du déshonneur de sa famille avant même d'être arrivé à cet âge? Le jeune homme qui, à vingt ans, — qu'il soit employé dans une banque, dans un magasin, dans un atelier, cela importe peu, — commence à se rendre coupable de légers détournements envers l'institution ou son patron, comptera, à quarante ans, parmi les repris du pénitencier, ou, tout au moins se dérobera à la justice dans les bouges de quelque ville étrangère. Ne vous abusez pas en croyant qu'une passion satisfaite va toujours aller de pair avec vous dans la vie d'un petit trot facile et régulier. Son train d'aller est celui de la descente, et sa vitesse devient de plus en plus rapide à mesure qu'elle avance. Elle finit par vous étreindre et vous réduire à l'impuissance [1].

---

[1] Voyez cet homme! Dans le vaste monde, ou plutôt dans le petit monde qui l'entoure, un objet a sollicité ses sens

Si vous découvrez qu'une passion quelconque commence à vous dominer et à s'interposer entre vous et vos devoirs journaliers, rompez immédiatement, et d'une volonté forte et résolue. Il vous en coûtera probablement un effort pénible et douloureux; mais

---

ou son cœur. — "Ah! c'est là, dit-il, c'est là que je trouverai le bonheur!" et déjà il se précipite pour l'étreindre. Sa conscience l'avertit: "Tu te trompes, et tu vas faire mal." Il n'entend pas, il ne veut pas entendre. Cette source de bonheur qu'il a entrevue, il y veut boire; il en approche; tout son être frémit de désirs; il s'y plonge à corps perdu .... Il sent, à présent, que la voix de sa conscience disait vrai; son rêve ne lui a pas tenu parole: au lieu du bonheur, il ne lui a donné qu'une rapide secousse dans le sentiment amer du néant. N'importe! Poussé par je ne sais quelle soif de l'infini qu'il espère toujours trouver dans ce qu'il adore, il y revient, il s'y plonge de nouveau et s'y replonge! Désormais, il n'y aura plus de paix pour lui: l'habitude est prise; la passion est maîtresse de son âme, elle le domine. En vain il proteste en lui-même, humilié d'être esclave; en vain il crie à cette passion qui le tyrannise par ses suggestions incessantes: "Tais-toi, bourreau!" La passion réclame ses droits: "Non, va; marche!" — "Laisse-moi: tous les ressorts de mon être sont brisés; je n'en puis plus!" — "Non, va; marche!" — "Plus tard, je t'en supplie!" — "Non, tout de suite, marche!" Et il va, l'infortuné, il va où la passion le mène et jusqu'où elle veut qu'il aille, flagellé sans cesse par ses incessants désirs comme un cheval épuisé qu'un cavalier sans pitié harcèle inexorablement de la cravache et de l'éperon! Il n'a pas voulu aimer le Bien, cet homme; le voilà dans le mal, si profondément enfoncé qu'il est devenu incapable d'en vouloir sortir, et qu'il en perd même la pensée. Tant qu'il respirera, il s'y enfoncera davantage, semblable au malheureux qui s'est aventuré sur les sables mouvants et qui s'enlise. Si Dieu n'a pitié de lui, et si lui-même n'a pitié de lui-même, il y laissera sa dignité d'homme et jusqu'à sa vie, — car la Passion est insatiable: plus on lui accorde, plus elle exige, et elle n'est satisfaite que lorsque de sa victime elle a fait une brute ou un mort! .... (Paul Barbier, *Les Passions contre les Croyances*).

n'hésitez pas à faire un généreux sacrifice; vous en recevrez bientôt la récompense par la paix, la joie intérieure que vous ne tarderez pas à éprouver. Enfin, évitez les lieux où vous serez exposé à la tentation, et les compagnons qui vous y entraîneraient.

---

## CHAPITRE X.

---

### **La Tempérance.**

> Chaque fois que j'apprends qu'une famille est tombée dans la misère et que j'en cherche la cause, je trouve LA BOISSON. Quand je visite les prisons et que je demande aux malheureux qui s'y trouvent pourquoi ils y sont, ils me répondent presque invariablement: "A cause de la boisson."
>
> *Monseigneur Ireland.*

> Un vieux lord Ecossais, souffrant de la goutte, disait a son médecin: "Pourquoi, au lieu de tourmenter mon pied, n'attaquez-vous pas le mal à sa source?" Le docteur se leva, et avec un bâton, il se mit à briser les flacons de vin fin et de liqueurs qui se trouvaient sur l'étagère. "Que faites-vous là?" s'écrie le vieillard plein de colère. Et le docteur avec calme: "Je détruis la source du mal."

Aujourd'hui, par le mot Tempérance, on entend généralement l'usage modéré des liqueurs enivrantes. C'est dans ce sens que j'en parle dans le présent chapitre.

Il y a des gens qui prétendent que toute liqueur enivrante équivaut à du poison, et que l'on ne devrait en user que comme on le ferait d'un médicament, en cas de maladie ou sur la recommandation du médecin. D'autres vont plus loin et semblent même la considérer comme une chose mauvaise en elle-même, ni plus ni moins qu'une pure invention du diable. Cette dernière opinion est si sotte et si extravagante qu'il est inutile d'en démontrer l'absurdité, pour ne pas dire l'impiété. A écouter ceux qui la défendent, il faudrait bannir de notre table et, de fait, du domaine public, tout vin, bière et liqueur spiritueuse, en défendre la production, déraciner l'idée même de boire de chez les gens. Il leur semble que l'usage modéré de la boisson est inutile, une satisfaction blâmable, une habitude qui n'a pas sa raison d'être et qui finit toujours par amener l'excès.

Cette manière de voir n'est partagée ni par l'opinion publique ni par le sens commun. Elle est contraire aux plus grands exemples de beauté morale que mentionne l'histoire ; elle implique un blâme direct envers un grand nombre de contemporains de vie vertueuse et sans reproche, et porte atteinte à la liberté personnelle de notre voisin.

Je n'ignore pas que des hommes très recommandables, désintéressés, donnent dans ce sentiment, et s'efforcent de le répandre. Mais, si je comprends bien, ils visent à une réforme locale, non universelle. Leur champ d'action se limite aux grandes villes et aux classes pauvres, que l'occasion, à chaque tournant de rue,

invite à boire, et qui sont entraînées à l'intempérance par l'indigence, par un vice héréditaire ou par une longue habitude, — souvent par ces trois causes réunies. Pour ces hommes, sans aucun doute, le parti le plus prudent et le plus sûr est l'abstinence totale. En dehors de ce cas exceptionnel, les mesures draconiennes font peut-être plus de tort que de bien à la cause de la tempérance, et nuisent à ceux qui se dévouent par des méthodes plus douces et plus persuasives pour enrayer le mal de l'ivrognerie [1].

C'est à l'abus de la chose et non à son usage qu'il faut s'attaquer. Classez les gens d'après leurs habitudes, les circonstances dans lesquelles ils se trouvent ou leurs penchants naturels. Dites, aux uns: "Les remarques que je vais faire ne sont pas pour vous." A d'autres: "Vous êtes encore sains et saufs; mais vous vous tenez sur un terrain dangereux et glissant; soyez très prudents." A la troisième catégorie de ces personnes, vous dites: "Je n'ai qu'un avis à vous donner: abstenez-vous de boire absolument." La modération et la sagesse d'un tel procédé aideraient beaucoup, je crois, à convaincre et à ramener à la raison ceux qui ne savent faire mieux que de railler les buveurs d'eau.

Si l'expérience vous démontre que le goût des liqueurs enivrantes développe en vous un désir de

---

[1] L'auteur, qui a publié son livre en 1891, exprime ici les idées courantes de son temps; mais il n'en est pas moins vrai que l'on ne pense plus aujourd'hui comme autrefois sur la question de la boisson. (Note du traducteur.)

boire au point de troubler votre raison et votre volonté et de vous entraîner tête baissée aux pires excès, alors ne touchez jamais à la boisson. L'abstinence totale est votre seule chance de salut. Le moyen est dur, mais il est absolument nécessaire; et si vous n'y recourez, les conséquences qui s'ensuivront seront certainement fatales. Chacune de vos orgies vous trouvera plus faible que la précédente pour résister aux tentations, rendra plus difficile et plus lent le recouvrement de votre santé. Et c'est ainsi que l'habitude de boire deviendra d'autant plus impérieuse et plus despotique que votre force physique diminuera. Enfin, et beaucoup plus tôt que vous ne l'auriez cru, le fil trop tendu de la vie se cassera, et un jour, dont le matin était encore plein de promesses, sera suivi d'un triste et funeste dénouement.

"Hélas!" dit un des assistants à son voisin, pendant la lugubre cérémonie du cimetière, alors que le fossoyeur ramenait la lourde terre sur le cercueil de l'ivrogne, "Hélas! qui aurait cru, il y a quelques années, que ce pauvre Jacques aurait une fin aussi lamentable; brave homme d'ailleurs, qui n'a jamais eu d'autre ennemi que lui-même."

— "Ennemi qu'il a faiblement combattu et qui lui a fait bien du mal. On dit qu'il était encore jeune?"

— "Il n'avait que quarante-deux ans, et, la merveille, c'est qu'il ait même atteint cet âge. Les avertissements ne lui ont pas manqué, s'il avait seulement eu le bon sens de les suivre. Il n'y a pas plus d'un an qu'un excès de boisson l'avait amené aux

portes de la mort; on m'a rapporté dans le temps que le médecin lui avait dit que la prochaine rechute serait la dernière. Il en fut véritablement effrayé. Il répétait à quelques-uns d'entre nous il y a à peine un mois, dans sa propre maison, que jamais on ne le reverrait toucher à la boisson. Une semaine ne s'était pas écoulée qu'il retombait, et maintenant, c'est fini!

— "Savez-vous si sa femme et ses enfants ont assez pour vivre?"

— "Il les a laissés dans le dénûment le plus complet; ils n'ont absolument rien. On m'informe que les créanciers n'auront pas plus de dix pour cent de leur argent quand tout aura été vendu. Je ne sais, en vérité, ce que vont devenir sa pauvre femme et ses quatre enfants."

— "C'est bien triste."

— "Triste! on ne saurait le dire assez. C'est à faire craindre même à un homme sobre, rangé, de porter un verre de bière à ses lèvres. Quand le malheureux que nous enterrons aujourd'hui commença sa carrière, il évita d'abord de boire avec autant de soin que n'importe qui; ce n'est que par la suite et graduellement qu'il contracta la maudite habitude."

— "Je suppose que l'habitude de boire devient une maladie, — je veux dire un mal physique, — après un certain temps?"

— "Je dirais plutôt qu'elle dégénère tout simplement en une rage, une fureur de s'enivrer. Mais rage, fureur, ou maladie, cela revient au même.

L'homme que la passion sollicite sait très bien ou elle l'entraîne et l'espèce de lit qu'il se prépare. S'il ne se ressaisit à temps, il n'aura qu'à se blâmer lui-même pour les conséquences qui s'ensuivront."

Il arrive assez souvent que des jeunes gens se trouvent placés dans des circonstances où il leur faut apporter une détermination héroïque et une grande force de volonté pour résister à la tentation de boire.

Voici un jeune homme, qui, après son cours d'études, est placé dans une maison d'affaires au sein d'une grande ville. Il est maître de disposer du temps qui précède et qui suit ses heures de bureau, d'aller où cela lui plaît, de faire ce qui lui est agréable, de choisir les compagnons que bon lui semble. Ses heures de loisir lui pèsent et il ne sait qu'en faire. Au bout de quelques soirées employées à s'ennuyer et à bayer aux corneilles, il est bien aise d'accepter les avances d'un camarade, employé, comme lui, de la même maison, qui semble connaître tout le monde et pour qui la ville n'a aucun secret. Son nouvel ami l'amène, le présente à quelques-uns de ses compagnons préférés, le plaisante sur sa naïveté au point de le faire rougir. Quelques soirées de plus se passent, et notre jeune homme, dans son inexpérience de la vie, se prend d'admiration pour son compagnon, qu'il considère comme le type de l'homme élégant et accompli. Il s'efforce d'imiter ce qui lui paraît être les manières faciles, dégagées, d'autres diraient fanfaronnes, de son nouvel ami, adopte ses goûts, s'habille comme lui, achète un chapeau de même forme, singe ses mani-

éres, tant et si bien qu'il est en passe de devenir une caricature réussie de celui qu'il prend pour un modèle de distinction, tandis que ce dernier se demande s'il doit se flatter ou se dégoûter de l'imitation dont il est l'objet.

Mais voici que survient un moment critique dans la vie de notre jeune homme. Un soir il est admis membre d'un cercle que son ami considère comme l'idéal aristocratique du genre. Cette réception l'oblige à donner un dîner au champagne, et il le donne : c'est l'usage. Il boit copieusement, comme tous ceux qui assistent à la fête ; mais ces derniers, habitués du club, ne perdent pas tout à fait la tête ; lui, non seulement perd la sienne, mais ses pieds ne le peuvent plus soutenir. Il essaie de se lever avec l'intention de prononcer un discours ; mais la chambre tourne en rond et il tourne avec elle, renversant verres et carafes à sa portée. Ses amis ne lui ménagent pas l'eau froide, et lorsqu'ils voient qu'il est un peu revenu à ses sens, ils le montent dans une voiture et le renvoient chez lui.

Les jours suivants se passent à se repentir et à se remettre d'un violent mal de tête. L'introducteur de notre jeune homme, trop avisé pour faire de nouvelles avances, se tient à l'écart. Il est même plus froid et plus réservé dans ses manières, fait que son admirateur, dans son inexpérience, est porté à attribuer à la conduite disgracieuse qu'il a tenue au club. Désirant opérer une réconciliation, il tente des démarches qui sont spontanément acceptées, et une nou-

velle et bruyante réunion en est la conséquence. Plusieurs autres soirées se succèdent rapidement. Notre aspirant à la vie élégante se débarrasse de sa candeur beaucoup plus tôt qu'on aurait pu s'y attendre, et avant que plusieurs mois se soient écoulés, il a déjà devancé en libertinage et intempérance son modèle en aristocratie et ses compagnons bon vivants.

Il peut arriver qu'après quelques mois d'une vie de désordre, les bons sentiments qui peuvent encore survivre chez notre nouvel émancipé, ravivés par la forte et persistante influence de l'éducation première et par celle du collège, se révoltent et lui fassent apercevoir l'infamie de son existence actuelle de clubiste. Il se rappelle, non sans remords, qu'il vint à la ville dans un but plus noble que celui de se fourvoyer, de s'abrutir, au milieu d'une réunion de jeunes écervelés, adonnés au plaisir et à la boisson. Comment faire, maintenant, pour sortir de ce bourbier, pour rompre avec le club? Comment va-t-il parvenir à se soustraire à la néfaste influence de son compagnon si fashionable? Quelle contenance va-t-il garder en face des moqueries de ses associés du club, dont quelques-uns sont ses camarades de bureau, lorsqu'ils apprendront son changement de conduite et ses habitudes nouvelles. Ils le traiteront de puritain! D'autre part, par quels amusements ou récréations va-t-il remplacer les soirées passées jusqu'ici dans la dissipation et les plaisirs qui, même aujourd'hui, n'ont pas encore perdu pour lui toute leur fascination?

Voici donc le moment où la force de caractère de

notre jeune homme est mise à une sévère épreuve, où tout ce qu'il y a en lui de lâcheté ou de force morale va se manifester. Ce moment est le point-tournant de sa vie. Je ne dis pas qu'il est tenu de courir à l'église la plus proche et faire vœu d'abstinence totale. Mais il *est* assurément obligé à cesser tout rapport avec ses copains du club, et à prendre pour modèle quelqu'un de plus digne que son méprisable introducteur. De plus, il devra chercher à employer utilement ses moments de loisir par quelque occupation saine, légère et attrayante. Les occasions ne manquent pas, surtout dans les grandes villes, pour trouver de semblables occupations, et tout membre du clergé ou citoyen notable et de bon conseil se feront un plaisir de les lui indiquer s'il a seulement le bon esprit de les consulter à ce propos. Qu'il me soit permis de remarquer ici que les parents des jeunes gens, ou ceux à qui ils sont confiés, ne sont pas aussi prévoyants qu'ils le devraient quant à leur protection morale, lorsqu'ils les envoient au loin sans les recommander au curé ou à un membre du clergé de l'endroit.

Les personnes susceptibles d'être facilement impressionnées et influencées ne devraient jamais boire du tout ou se faire une règle fixe, inflexible, de ne prendre qu'une quantité modérée de boisson. Le seul moyen qu'elles aient de se protéger contre les dangers de l'intempérance est de s'en tenir strictement à l'une ou à l'autre de ces règles. De fait, pour de telles personnes, la méthode, l'ordre en toute chose, sont

absolument nécessaires pour suppléer à leur faiblesse naturelle de volonté.

Voici, par exemple, qu'on assiste à un dîner où règne la vulgaire habitude de presser les invités à boire. L'homme de peu de volonté, qui est également timide et modeste, tremble à l'idée de se faire remarquer. Il préférerait tout sacrifice plutôt que de se faire interpeller et d'attirer les regards de tous en refusant de "se servir et de passer la carafe." Que fera-t-il? Il se "servira" assurément aussi souvent qu'il en est prié, s'il ne s'est pas posé de règle fixe pour se guider. Il boira plus qu'il ne faut, non seulement à ce dîner en particulier, mais à tous les autres, et il deviendra un véritable ivrogne beaucoup plus tôt que plusieurs de ceux qui l'entourent, s'il ne prend immédiatement son aplomb et ne se dit: "Jusque-là, mais pas plus."

Vous pourrez peut-être vous demander: "Comment un homme d'une faible volonté peut-il être capable d'une aussi forte détermination?" Voici: une résolution sérieuse, bien définie, devient souvent d'un plus grand secours et d'une protection plus efficace à un tel homme que l'habitude la plus attentive à se surveiller le serait à un autre. Nous sommes enclins à priser trop haut et à trop compter sur la force que nous savons posséder; tandis que, connaissant les points faibles de notre caractère, nous nous en défions, nous tenant fermement retranchés derrière nos résolutions.

A en juger par l'expérience que j'ai été à même

d'acquérir de la vie de famille, je ne puis citer un seul exemple d'un homme adonné à la boisson et ayant un foyer agréable, bien réglé. Un tel lieu est trop réjouissant, le ton qui y règne trop pur pour lui. Des efforts contraires pourront se combattre pendant quelque temps ; il pourra tenter de détruire le foyer ; le foyer, entreprendre de le réformer ; mais tôt ou tard l'un ou l'autre l'emportera.

Il s'ensuit qu'une femme, une mère intelligente, aimante, prudente et résolue est une bénédiction pour une maison. On ne l'entendra pas se répandre en d'amers reproches ; on ne la verra pas user sa vie dans les pleurs et, de découragement, laisser tout aller à l'abandon. Elle affirmera tout simplement son autorité et la maintiendra. Elle règne en souveraine dans sa maison, et celle-ci doit être réglée selon sa volonté. Si elle croit que la boisson peut être tolérée régulièrement à certains repas de la journée ou seulement aux jours de fêtes de l'année ou de réjouissances familiales, elle est trop prudente pour la défendre ou en restreindre l'usage raisonnable dans ces circonstances. Mais, pas de libertés clandestines ou irrégulières ; de rentrées à la maison le soir à moitié ivre, de nécessité de recourir à l'eau de Seltz le matin.

Vous allez peut-être penser que j'exagère ici l'influence que la femme peut exercer sur les siens. Vous vous rappellerez peut-être telle ou telle famille de vos connaissances, où la maîtresse de maison fait de son mieux pour empêcher son mari de boire et qui cependant ne réussit pas. Je connais, moi aussi, nombre

de familles semblables; mais je n'en connais aucune dont la maîtresse ne soit pas à blâmer. Ou elle n'a pas su maintenir son autorité dans les premiers temps de sa vie matrimoniale, ou elle rend son intérieur détestable, tantôt par ses emportements, tantôt par ses pleurs inconsidérés, hors de mesure; ou, enfin, ses efforts dans la répression des abus ne sont pas accompagnés de cette véritable tendresse propre à en assurer le succès [1].

---

[1] (Note du traducteur). — Qu'il me soit permis d'ajouter à ce chapitre le trait suivant pris, malheureusement, dans la vie réelle, et que rapportait il y a quelques années un journal du temps. Ceci se passait dans une des grandes villes de notre pays.

"C'était un samedi, vers quatre ou cinq heures du soir. Contournant une rue, je me trouvai tout à coup, dit un des témoins, parmi un rassemblement gouailleur. Tous parlaient fort, ricanaient, se haussaient sur le bout des pieds pour apercevoir quelque chose qui "grouillait" là, au fond. Je m'arrêtai. De temps en temps, des grognements articulés semblaient sortir de terre et provoquaient de grands éclats de rire. Je me faufilai jusqu'à l'objet d'une telle curiosité. Horreur! Un homme d'une quarantaine d'années se vautrait, ivre, à côté du trottoir, l'œil rouge et visqueux, la bouche écumante et la barbe immonde, secoué de hoquets qui lui contractaient les lèvres et les narines et gonflaient ses paupières de sang.

"Des gamins l'accablaient de sarcasmes et le poussaient du bout de leurs bottes; lui, se vengeait et bavant l'incohérence et le blasphème. Alors, on pouffait de rire, et l'on renchérissait de plaisanteries plus grossières, que je n'ose écrire. Tout à coup: La police! cria-t-on. La foule s'éparpille et quelqu'un chuchote: On va le mener en prison.

"Seul, un petit garçon d'une dizaine d'années reste là, figé, la bouche ouverte comme dans l'épouvante, fixant l'être titubant traîné au poste.

— Que fais-tu là, petit? lui dis-je.

— "C'est papa!" murmura-t-il. "Les sanglots l'étouffèrent........"

# CHAPITRE XI.

---

## Le jeu.

> Ne vous abusez ni sur le temps ni sur les choses. Gardez-vous de rêver l'impossible, ce qui ne peut être, ce qui ne sera jamais. Loin de remédier aux maux qui surabondent en ce monde, vous ne feriez que les rendre et plus nombreux et plus pesants.
>
> *Lamennais.*
>
> Ceux-là sont les sages et les forts qui ont compris que, pour s'enrichir, il faut à la force du travail ajouter l'énergie d'économiser, grâce à quoi la richesse s'amasse peu à peu.
>
> ......................

Le joueur vise à un court chemin pour arriver à la richesse. Le sentier battu, indirect, d'ascension difficile, lui paraît long et ennuyeux ; aussi pique-t-il à travers le fourré, espérant pouvoir bientôt émerger sur une éminence bien au-dessus des compagnons qu'il a laissés en arrière. En d'autres termes, il place son avoir dans une entreprise, dans une spéculation hasardeuse, avec possibilité, il est vrai, de gagner une fortune, mais aussi avec une plus grande possibilité

de perdre sa mise de fonds. Aussi longtemps que le résultat est indécis, il vit dans un état d'excitation malsaine. Aujourd'hui, il bâtit de magnifiques châteaux en Espagne, demain le verra penché sur le bord de l'abîme entr'ouvert du désespoir, plongeant des regards effarés dans ses profondeurs ténébreuses et sans issues. Il néglige ses affaires ordinaires, devient indifférent aux douces influences du foyer et de l'amitié, et s'en va, sombre et soucieux, l'esprit tout préoccupé de ses spéculations fiévreuses. Enfin, il apprend le résultat de l'affaire dans laquelle il avait risqué son argent, et il a ........ perdu. Le coup l'atteint directement et lourdement. Mais il faut faire bonne contenance et sauver les apparences. Il doit maintenant se retrancher, épargner, emprunter. Il songe à recouvrer le capital perdu par une nouvelle aventure. "La fortune sourit aux audacieux." "Lorsque les choses sont au pire elles s'amendent." "Les affaires humaines ont un flux", etc. C'est ainsi qu'il s'encourage et se prépare à un nouveau plongeon, encore plus désastreux, pas besoin d'ajouter, que le premier.

Inutile de suivre ici le joueur dans toutes les phases de sa carrière. Quelques heureux coups de hasard pourront l'aider pendant quelque temps à détourner le moment de sa ruine; mais le jour fatal arrive, inévitablement, tôt ou tard. Il perd son emploi; plus de paix, plus de bonheur pour sa famille; sa femme et ses enfants tombent à la charge de la charité de ses amis; lui-même, s'il échappe à la prison, perd

l'estime de tous les gens sensés et il est obligé de s'éloigner et de recommencer la vie, sans enthousiasme, sans énergie, sans un seul rayon d'espérance en face du triste avenir qui l'attend. La boisson, souvent, le suicide même, parfois, marque la fin d'une telle carrière.

Il y a bien peu de jeunes gens en affaires à qui l'idée du vol ne ferait horreur, et encore plus la tentation d'y succomber, s'ils n'avaient pas, durant leurs années scolaires, contracté l'habitude de jouer ou de boire. Souvent, dans un endroit isolé du terrain de récréation,dans une visite à la dérobée à la buvette, le bon effet des leçons en classe et de la prière dans la chapelle voisine est détruit par le jeu de cartes et le flacon d'eau-de-vie. Les risques sont minimes sans doute, et le plaisir paraît tout à fait innocent; mais la fièvre de l'incertitude, l'amour du gain immérité, le triomphe du succès, tous ces sentiments naissent, se nourrissent de sous aussi bien que de piastres, et ils vont se fortifiant dans une jeune âme jusqu'à ce qu'ils flétrissent et étouffent sa belle culture morale. Dans tout jeu de hasard personne ne peut gagner sans que d'autres perdent, triompher dans son propre succès sans triompher de leur déconfiture.

Une occasion superbe se présente de gagner une somme fabuleuse d'argent moyennant un risque de quelques piastres seulement. Vous avez sans cesse devant les yeux l'annonce d'une "offre sans précédents", que vous avez lue et qui couvrait des pages entières des journaux du matin. Bien que vous soyez

un homme intelligent, ferme, perspicace même en affaires, vous pouvez être fortement tenté de "courir votre chance", parce que tous ceux qui vous entourent tentent la leur, que la mise n'est qu'une simple bagatelle et que, dans un affolement populaire, les gens qui ont du bon sens perdent souvent la tête[1]. Si vous avez l'argent nécessaire et si vous ne causez du tort à aucun de ceux qui dépendent de vous en le perdant, je ne puis dire que votre placement dans une loterie ainsi lancée pour attirer la cupidité publique, soit moralement mauvais, quoique, en toute probabilité, il

[1] "Il est remarquable, disait dernièrement un financier, que ceux qui font en général preuve d'un jugement que rien ne fausse, perdent parfois tout esprit de discernement lorsque, pour eux, il s'agit du placement de leurs économies. Un mirobolant prospectus suffira souvent pour qu'ils aillent les yeux fermés, jeter leurs économies au gouffre d'où elles ne remonteront pas. Ce fait, qui, au premier abord, apparaît incompréhensible, s'explique cependant à la réflexion. C'est que les prospectus affectent en général l'apparence de documents inattaquables et que les chiffres dont ils sont farcis sont en apparence sérieusement établis. Les gens à qui on les adresse étant honnêtes et droits de nature, sont enclins à apprécier le prochain à leur aune, à juger à leur image le voisin. Aussi, ne leur viendra-t-il rarement à la pensée de discuter ce qu'on leur dit, de mettre en doute les chiffres qu'on leur donne. Ce n'est que plus tard, quand il ne sera déjà plus temps, qu'ils en arriveront à disséquer, à étudier de près les beaux chiffres et les paroles magnifiques. La liste serait longue, s'il nous fallait la citer entière, des valeurs ainsi lancées sur le marché et dont la brève carrière s'est terminée dans l'effondrement prévu.

"Il est en médecine un vieux dicton, dont la sagesse ne s'est jamais démentie, c'est qu'il vaut mieux prévenir que guérir. A notre titre de médecin du portefeuille, c'est dans cet esprit que nous avons formulé les considérations qui précèdent en manière d'appel à la prudence."

soit peu sage et imprudent. Mais beaucoup de jeunes gens n'ont pas cet argent nécessaire, et cependant ils sont dévorés du même souci que ceux qui le possèdent. Ils sont à l'emploi d'autrui, et durant toute la semaine manient l'argent qui rentre dans la caisse, dont ils ont le contrôle. Surveillons un de ces jeunes gens, et voyons comment il va s'y prendre pour acheter un billet.

Récemment sorti du collège, où il était déjà connu pour ses penchants au jeu, il remplit maintenant un emploi de confiance, avec contrôle complet de la caisse. Un jour, il remarque l'annonce de la loterie; tout le monde en parle; il lâche la bride à son imagination, s'imagine qu'il va gagner le gros lot et bâtit des châteaux dans le pays des rêves. Il ne faut pas qu'il laisse une pareille chance lui échapper. Mais il n'a pas d'argent en propre; il n'en aura pas avant la fin de la semaine. Quel malheur! Seulement, ne peut-il pas prendre à même la caisse, les quelques piastres requises pour la fin en vue? Personne n'en souffrira; il les remettra le jour du règlement. Il n'y a là rien de malhonnête pense-t-il, non! rien de répréhensible! Et .... c'est fait; il peut maintenant acheter un billet.

Pour une première fois, la chose passe inaperçue. Il remet la somme *empruntée,* et croit que tout est bien. Une autre circonstance semblable se présente; il s'approprie une somme plus forte avec peu ou point de scrupule de conscience. Avec le temps, il contracte l'habitude de se pourvoir, chaque soir, de

menue monnaie à même la caisse du bureau. Un bon jour, le patron entend dire que son commis passe ses soirées dans un tripot et dépense plus qu'on pourrait s'attendre d'un employé de sa position. Le lendemain, vérification de la caisse, suivie du renvoi sommaire du jeune homme, dont le caractère porte une tache que le temps, que de fidèles services, que même des pleurs de repentir, ne pourront jamais effacer aux yeux des hommes. Je sais bien que l'on considère comme peu grave la faute de ce commis comparée aux méfaits de beaucoup de jeunes gens infidèles qui s'enfuient et réussissent à se soustraire aux recherches de leurs patrons et de la justice, laissant derrière eux un méprisable souvenir de leur malhonnêteté. Mais même ce cas démontre l'effet malheureux que l'habitude du jeu, contractée à la maison paternelle ou au collège, peut avoir sur la carrière de quelqu'un capable, d'ailleurs, de réussir en affaires.

Vous serez peut-être porté à conclure que le jeu, sous quelque forme qu'il se manifeste, est immoral, parce qu'il conduit trop souvent à l'excès et à l'injustice. Il n'en est pas ainsi. Le jeu, en soi, ne peut être condamné comme illicite, à moins qu'un ou plusieurs de ceux qui y prennent part profitent de l'ignorance des autres pour en tirer un avantage qui ne serait pas légitime, qu'on ne pourrait justifier. De nos jours, une grande partie des capitaux dans tous les pays est placée dans des entreprises dont le succès dépend du hasard autant qu'on peut l'attendre d'un jeu de cartes ou d'un coup de dés. C'est ainsi que

des fortunes se réalisent ou se perdent, et que les demeures se transforment en palais ou en chaumières, avec une soudaineté inconnue à nos pères. Je ne prétends pas que ces spéculations soient mauvaises; mais je doute fort qu'elles soient de nature à augmenter votre bonheur. L'insatiable soif de richesse qu'elles entretiennent use la vie des individus par son intensité; et la famille, qui compte sur ce train de vie pour se maintenir, est souvent réduite à la pauvreté, aux inconvénients de laquelle elle n'est nullement préparée. De plus, une accession soudaine à la richesse par un heureux coup de hasard est peu souvent productif d'un effet permanent. Il est rare que les enfants des spéculateurs chanceux ne tombent pas dans des habitudes de prodigalité, d'étalages vulgaires et de goûts extravagants, qui les ramènent au niveau social d'où ils étaient sortis par accident. La courte durée de leur élévation ne leur apporte pas non plus de bonheur réel. Ils achètent ou louent une splendide habitation, qu'ils meublent à grands frais, et dont ils approvisionnent la cave de vins les plus recherchés. Couverts de vêtements coûteux et de dernière mode, ils s'installent dans leur luxueux salon, attendant des visiteurs; mais personne ne vient. Ils sortent en voiture, mais personne ne les remarque. Ils s'assoient à table pour dîner, mais ils ne peuvent se dissimuler que les domestiques critiquent impitoyablement leur ignorance des bonnes manières, leur maintien gauche, la nullité de leur conversation, leurs mains calleuses. Une semaine d'une

telle vie les rend absolument misérables ; un mois ne s'est pas écoulé qu'ils sentent le désespoir les gagner. D'ailleurs, se faire recevoir dans la société et s'y faire estimer, sont deux choses absolument différentes. Les parvenus manquent généralement de bonnes manières ; mais ils sont surtout dépourvus des qualités de l'esprit et du cœur ; ils passent pour des gens riches, mais rien de plus.

N'allez pas croire, toutefois, qu'en vous prémunissant contre les dangers de la spéculation, je veuille désapprouver les entreprises sérieuses. N'hésitez pas à placer votre argent dans toute affaire, toute industrie, qui paie le plus fort dividende ; mais que ce paiement soit garanti par une administration prudente, par la sûreté d'un service public, ou l'exigence d'un besoin général, et ne dépende pas des fluctuations des valeurs de bourse ou du marché monétaire, ou des perspectives de la récolte du blé six mois avant la moisson. L'argent qu'on réalise par une conduite prudente et une sage prévoyance apporte une satisfaction plus grande que celle qui provient d'une hausse subite ou inattendue des actions ou des fonds publics, ou d'un tour de roue accidentel amenant certaine couleur ou certain numéro.

Si vous avez réellement à cœur de réussir honorablement et heureusement dans la vie, évitez non seulement le jeu sous toutes ses formes, mais encore toutes transactions et moyens de faire de l'argent d'un caractère douteux. Quelques exemples feront voir plus clairement ce que j'entends.

Lorenzo, après avoir été sans emploi pendant plusieurs mois et réduit à une très grande gêne, a dernièrement obtenu une situation par l'influence de quelques amis. Il considère, cependant, qu'il n'est pas assez payé pour les services qu'il rend, et il profite de toutes les occasions qui se présentent pour se refaire. Son revenu se trouve ainsi de beaucoup augmenté, et il est en état d'entretenir sa famille non seulement confortablement, mais de mettre de côté chaque mois une assez forte somme qu'il dépose dans une caisse d'épargne. J'incline à croire cependant que Lorenzo n'est pas heureux. Une voix, qu'il ne peut réussir à apaiser, lui dit qu'il fait mal et qu'il est tenu à restituer le montant entier de ses détournements, bien qu'il ne soit pas exposé à être découvert. Il sait qu'il ne peut y avoir de bonheur, de salut, d'espoir de félicité dans le ciel, sans cette restitution. Que va-t-il arriver? Il temporise, cherche à se payer de raisons pour se justifier et, pendant ce temps, il tombe peu à peu dans un état de léthargie touchant les grandes vérités de la religion et d'indifférence pour les devoirs qu'elle impose. Personne ne peut vivre en guerre avec sa conscience, et Lorenzo trouve que la sienne devient d'autant moins importune, gênante, qu'il se libère des liens de la religion.

Mais la voix intérieure de l'âme, étouffée durant la vie, éprouve un terrible réveil à l'approche de la mort. Elle se dresse comme un serpent en face du jugement qui approche, faisant entendre à son oreille épouvantée le mot fatidique de "restitution". Mais

par quel moyen restituer? Va-t-il mettre ses enfants sur le chemin? Va-t-il imprimer à sa mémoire le stigmate d'une vie malhonnête? Lui est-il possible même de dévoiler sa culpabilité à son plus proche parent? Et, cependant, peut-il se présenter devant son Juge l'âme souillée d'injustices non réparées, de fautes non pardonnées[1]?

Il vaut bien mieux et il est infiniment plus prudent de mener une vie intègre, de toute probité, même dans la pauvreté, plutôt que de s'exposer à terminer ses derniers moments dans les tourments d'une agonie de désespoir.

Prenons un autre exemple. Dorante est propriétaire d'un magasin où il vend des marchandises d'une qualité inférieure pour des articles de première valeur, chaque fois qu'il croit pouvoir tromper le client. D'autre part, les effets livrés n'ont pas le poids ou la mesure. Il accorde volontiers un crédit illimité, mais il charge un gros intérêt sur tout compte courant

[1] La somme n'y fait rien. Petite ou grande, volée à un pauvre ou à un riche, en nature ou en argent, si elle n'est remise, le péché qu'elle constitue ne saurait être pardonné. Minime, elle constitue un péché véniel qu'il faudra expier jusqu'au dernier reste dans le purgatoire. Si elle suffit à la matière d'un péché mortel, et si le débiteur a pu la restituer et ne l'a pas fait, sciemment, l'eût-il confessé cent fois, eût-il reçu cent fois l'absolution du prêtre abusé, on ne peut dire qu'il a été sincèrement pénitent, et il devra, s'il meurt ainsi, l'expier par la damnation avec les éternels voleurs. Ce qui fait le voleur, en effet, c'est la violation du droit d'autrui, et il continue d'être voleur tant que, sciemment et volontairement, il prolonge cette violation. ("Le vol et le doute", dans CAUSONS, du R. P. Louis Lalande, S.J. — chapitre important).

à compter du jour même de son entrée. Il ne se contente pas de profits ordinaires ; un sou acquis par un moyen détourné lui donne plus de plaisir qu'un dollar gagné dans le cours régulier et légitime des affaires. Ce qui le fascine n'est pas précisément l'amour de l'argent, mais "l'habileté", au sens entendu par lui. Il ne pense qu'à tromper les gens, et plus la ruse lui réussit, plus il jouit et s'applaudit. Il s'efforce d'inculquer ses propres principes à ses enfants. Il saisit toute occasion qui se présente pour les induire à tromper quiconque les approche, les avertissant même de ne pas se laisser prendre. Il traite de faiblesse ridicule toute impulsion généreuse, tout sentiment de confiance ou de croyance dans les hommes.

Si la société était telle que Dorante la représente, la vie serait un joug absolument détestable, intolérable. La main de tout homme serait une arme secrète ou déclarée contre son prochain ; l'amitié, qu'un mot pour signifier l'hypocrisie ; la vérité, le manteau du mensonge ; la justice et l'honnêteté, l'appât employé par les voleurs et les fripons pour surprendre la bonne foi des gens sans soupçon.

Ce qu'il y a de remarquable, cependant, c'est que, Dorante, malgré toute son astuce, ne "réussit" jamais. Ses pratiques l'abandonnent les unes après les autres ; ses créanciers le saisissent et le font vendre. Le public est surpris d'apprendre qu'un si habile homme d'affaires tombe en déconfiture ; mais ceux qui lui ressemblent ne doutent pas qu'il a fait un bon coup

de filet, et qu'il ne s'est transporté dans une ville voisine que pour faire d'autres victimes.

Je pourrais citer, si cela était nécessaire, bien d'autres exemples de transactions d'affaires d'un caractère louche, douteux, au moyen desquelles certains hommes cherchent ainsi à devancer leurs semblables dans la concurrence pour la richesse. Ce qui soutient cette concurrence et lui inspire cette intensité désordonnée, est la maxime fausse et si propre à induire en erreur que "la richesse fait le bonheur". Je ne nie pas le pouvoir, presque illimité, pour le bien ou pour le mal, que la richesse procure à celui qui la possède. Je ne conteste pas la louable ambition de ceux qui veulent se mettre en état, par leur courageuse et persévérante activité, de donner à leurs enfants les bienfaits d'une haute éducation, et de s'assurer un foyer attrayant et confortable dans leurs années de vieillesse. Mais l'homme de mauvaise foi, qui s'enrichit par des moyens inavouables, est incapable par la conformation même de son esprit et de son caractère, de jouir de la perspective d'un tel foyer. L'idée de se retirer des affaires lui est insupportable, sachant que sa retraite sera hantée par les fantômes de ceux qu'il a ruinés. Ses richesses mal acquises seront impuissantes à lui procurer le repos et la tranquillité dont, autrement, il aurait joui. Tel qu'un voyageur malade n'éprouve aucun plaisir de la vue des beaux paysages qu'il traverse, ainsi l'homme dont la conscience est mal à l'aise à la pensée des injustices commises, peut bien habiter un

palais, vivre entouré de tout le luxe que l'argent peut acheter, mais ce faste lui est indifférent; il ne lui apporte aucun bonheur; il est impuissant à étouffer le remords qui le ronge, vivante Némésis d'une vie telle que la sienne.

Donc, cher lecteur, ne songeant qu'à vos plus chers intérêts, je conclus tout ce que je viens de dire par la recommandation suivante: Evitez le jeu et la spéculation comme moyen de faire de l'argent. Evitez également les sentiers tortueux et obscurs dans la poursuite de la richesse. Soyez droit et honorable dans toutes vos transactions.

"L'honnêteté est encore la souveraine habileté. Le moyen le plus sûr d'arriver aux honneurs ou de s'y maintenir est encore de ne rien faire contre l'honneur."

# CHAPITRE XII.

---

## Le culte du veau d'or.

> L'argent seul n'est pas le symbole du succès de l'homme en ce monde. *Carlyle.*

> La richesse émousse d'ordinaire la sympathie, incline aux convoitises sensuelles par la facilité dangereuse de les satisfaire. Mais d'une convoitise satisfaite naît à l'instant une autre convoitise, et de celle-ci une autre encore, et ainsi toujours, sans qu'aucune des jouissances qu'elles poursuivent remplisse jamais le vide que l'on cherche à combler.
> *Lamennais.*

Dans cette lutte à outrance pour l'acquisition des richesses qui caractérise notre époque, personne ne peut prétendre s'assurer une honnête aisance pour lui-même et sa famille s'il ne se jette, de toute la force de son intelligence et de ses nerfs, au plus fort de la mêlée. Sans une part raisonnable des biens de ce monde, la vie vous apparaîtra malheureuse et pénible, et ceux qui vous entourent, quel que soit leur état ou leur profession, vous témoigneront peu ou point de sympathie, comme si votre pauvreté était un

crime social. Le communiste même met une grande différence entre un mendiant et un millionnaire. Il peut bien médire de la richesse et la dénoncer ; mais si vous regardez derrière le rideau, vous le verrez appliqué à calculer ce que pourraient bien, à l'occasion, lui rapporter en argent ses mépris et ses dénonciations. Si vous l'abordez et lui demandez un dollar, il vous regardera de travers et continuera son chemin.

Maintenant, je le répète, il vous est parfaitement permis de faire tout l'argent que vous pouvez légitimement réaliser par votre travail, votre métier ou votre profession. Il vous est également loisible de vous assurer une rente pour vos vieux jours et pour ceux qui dépendent de vous, de chercher à rendre votre intérieur aussi confortable, aussi élégant et attrayant que votre traitement ou vos gages peuvent vous le permettre. Vous réussirez à vous créer ce bien-être en vous donnant à vos affaires ou à votre travail aussi absolument, entièrement que l'avare, qui fait de l'acquisition de la richesse, le but de sa vie. Ce qui doit établir entre vous et lui une immense différence, ce n'est pas l'énergie que chacun apportera à l'accomplissement de son travail, mais la fin qu'il se propose. Pour vous, le succès n'est qu'un moyen d'arriver à un but plus élevé ; pour l'avare, le succès n'est que le but qu'il poursuit et dans lequel il place tout son bonheur.

L'intelligence saisit facilement cette distinction, mais on la perd de vue souvent dans la vie de tous les jours. Un marchand, qui s'est mis aux affaires à seule fin de donner à ses enfants une éducation con-

venable et une bonne partance dans la vie, se laisse aller à l'amour de l'argent qui devient une véritable passion et lui fait oublier l'objet qu'il voulait d'abord atteindre. Il amasse des richesses pour le plaisir de s'enrichir, et non pour le bien qu'elles lui permettent de faire, ou pour le bonheur qu'elles peuvent lui procurer. Il se prive même, lui et sa famille, de plaisirs innocents et récréatifs, parce que, d'une part, il n'en a pas le goût et n'en voit pas l'intérêt, et, quant à ses enfants, il se croit tenu de les former à ses habitudes d'épargnes mesquines. Mais, quoi qu'il puisse penser du contraire, ses enfants ne se laisseront pas bénévolement influencer par ses exemples. Ils finissent par perdre le respect et l'amour qu'ils lui doivent, le raillent en son absence, bien que devant lui ils sauvent les apparences, et ils iront même dans le secret de leur cœur jusqu'à désirer sa mort, afin de pouvoir jouir de ses grandes richesses.

Ah! père infortuné, abusé! si, quelques années plus tard, vous pouviez sortir du tombeau et renaître à la vie, de quelle angoisse seriez-vous saisi en voyant l'allure impétueuse, vertigineuse, avec laquelle vos enfants s'acheminent vers la misère! angoisse d'autant plus aiguë que c'est cet argent si péniblement amassé par vous qui est la cause de leur ruine.

Naturellement, tous les parents désirent laisser leurs enfants bien établis; mais plusieurs d'entre eux se trompent sur la manière d'assurer cette fin. Ils croient que l'argent seul y parviendra, oubliant que l'argent donné à un jeune homme d'un caractère

faible ou vicieux, l'est généralement pour son malheur. N'étant point obligé de gagner sa vie, il la passe dans l'oisiveté. Ayant de fortes passions et les moyens de les satisfaire, il se livre à toute espèce d'excès. Sa jeunesse est flétrie, ses talents gaspillés, son nom méprisé par toute personne qui se respecte. S'il avait été dans la nécessité de travailler pour s'assurer le pain quotidien, ce même jeune homme aurait pu occuper une place utile et honorable dans la société. Il se serait fait une réputation sans tache et aurait fondé une famille où des mains dévouées auraient pourvu à son bien-être et des cœurs aimants l'auraient réjoui et encouragé par leur gaieté et leur bonheur. Au lieu de cet enviable résultat, nous voici, après quelques années de vie déréglée, en face d'un jeune homme dont la santé est ruinée, dont la fortune est dissipée jusqu'au dernier sou, et abandonné de ses compagnons de débauches. Il a perdu sa réputation, son crédit, en même temps que son argent, ne sachant plus où il pourra prendre son prochain repas. S'il vous était possible en ce moment de pénétrer dans son âme où il fait la revue de ses folies passées, vous le verriez exécrer cet argent, qui a été la cause de sa paresse et de ses dissipations. Le malheureux ira peut-être jusqu'à maudire l'imprévoyance de celui qui lui a laissé ces richesses. Quel triste récompense de ses années de privations, de peine et de travail employées à amasser cette fortune! Quel désenchantement, quel contraste comparé à la brillante perspective, seul rayon de ces années sans soleil,

de voir le nom de la famille élevée en éminence, sa richesse développée en une puissance nationale, d'enfants et petits enfants bénissant le nom et la mémoire du fondateur de leur grandeur.

N'épargnez aucun argent du moment qu'il s'agit de l'éducation morale et intellectuelle de vos enfants. Entourez-les de tout ce qui peut contribuer à ennoblir leur existence. Inspirez-leur de l'aversion, du dégoût contre toute tentation basse et méprisable qui les entraînerait dans la crapule. Rendez-les propres à remplir les positions ou professions les plus hautes et les plus honorables auxquelles ils sont appelés; enseignez-leur la confiance en soi, l'énergie, le dévouement, l'amour du travail. Lorsque vous aurez fait tout cela pour chacun de vos enfants, vous pourrez vous rendre le témoignage que vous avez bien et noblement rempli votre devoir envers eux; vous pouvez alors tendre une main secourable à l'église, à l'école, à l'orphelinat et à l'hôpital, où des hommes et des femmes, trop souvent aidés maigrement et comme à regret, se sacrifient pour lutter courageusement contre le crime, l'ignorance, la misère et la maladie, et c'est alors aussi que vous éprouverez l'indicible satisfaction, le grand et réel bonheur que procure tout acte de bonté, de miséricorde, exercé envers le prochain. Quelles bénédictions des cœurs reconnaissants appelleront sur vous durant votre vie! Quel motif de consolation et d'espérance adoucira vos derniers moments, à la pensée d'avoir entièrement et joyeusement fait votre devoir envers tous ceux

qui se sont trouvés dans le cercle de votre existence ici-bas !

Un des effets le plus repoussant du culte du veau d'or est le tempérament étroit, égoïste, qu'il engendre. Si la société est quelque chose de plus qu'un mot, elle devrait unir les hommes en un corps compact, organisé et vivant, dont les membres doivent être en communauté de sentiment et de sympathie les uns envers les autres. Le fort doit aider le faible ; celui qui se porte bien, le malade ; ceux qui réussissent et sont heureux, les affligés et les découragés. N'allez pas croire qu'il s'agit ici d'un plan dont la réalisation est du domaine de l'utopie ; ce plan n'est que l'idée même de l'ordre moral que le Christianisme aspire à établir, idée qui a commencé à fermenter dans les âmes des hommes depuis sa première révélation en Judée, et qui va embrassant le monde entier. La destruction du despotisme politique, l'abolition de l'esclavage, l'amélioration des conditions du travail, le suffrage populaire, tous ces progrès qui nous promettent des réformes encore plus parfaites, démontrent la tendance de l'esprit humain à réaliser le règne de cette fraternité universelle proclamée et ratifiée sur le Calvaire il y a plus de 1900 ans[1].

L'homme qui fait de l'or son idole ne vit que pour

---

[1] On ne calcule pas tout ce que le christianisme entretient encore de raison, d'humanité, de douceur envers le prochain, de vertus particulières et publiques, même en ceux qui l'ont le plus criminellement abjuré.

Louis Veuillot.

lui-même sans égard aux droits qu'a la société de compter sur son assistance. Il ne se reconnaît aucun lien avec ceux qui souffrent, qui tombent, ou qui sont malheureux dans la vie. Si tous les hommes lui ressemblaient, s'il n'existait plus de charité ou de tendresse dans le monde, si la richesse devait opprimer la pauvreté, le capital, le travail, sans le palliatif d'aucune influence religieuse ou humanitaire, c'en serait fait de tout commerce entre les hommes, tout gouvernement serait impossible, l'anarchie serait la loi suprême.

Je crains, cependant, que ces considérations générales sur les conséquences du culte du veau d'or n'auront pas un effet appréciable sur celui qui est déjà la proie de la passion de l'avarice. En vérité, je ne connais pas de motif humain assez puissant pour guérir la victime de cette passion, qui agit sur l'âme comme une sorte de maladie, dont le symptôme ordinaire et le plus funeste est une soif insatiable de faire de l'argent. Toutefois, il sera peut-être utile à ceux qui, jusqu'ici, ont su s'en préserver, de signaler un certain nombre de ses effets odieux.

L'avare est si renfermé en lui-même qu'il ne se fait jamais un ami, et jamais non plus, dans son existence sordide et ombrageuse, il n'a joui d'une heure d'épanchement agréable. Même avec sa femme et ses enfants, il reste froid et peu communicatif. Il soupçonne tout le monde; il attribue à chacun des motifs intéressés et vils, se tient constamment sur ses gardes et par tout moyen imaginable. Cette

vie isolée, privée de récréation, l'esprit toujours tendu à la poursuite d'un seul objet, aboutit généralement à la folie ou à la monomanie. De toute nécessité, l'esprit doit se délasser de temps à autre, si on veut lui conserver toute sa force et son activité. Il faut qu'il entre en relation avec d'autres esprits, compare des idées et discute des principes avec eux, sans cela il se rongera en lui-même comme la rouille, et se détruira comme un ballot toujours fermé au soleil.

Un homme sans amis, esclave de l'avarice, est nécessairement malheureux. Il aperçoit des gens gais, des figures réjouies, autour de lui, et il entend des voix agréables engagées en de joyeuses conversations, tandis que lui-même reste là, solitaire et taciturne, chaque trait de sa figure empreint d'une froide et morne mélancolie. La joie des autres lui est amère, et leurs éclats de rire le blessent, comme pourrait le faire la réouverture d'une plaie à demi-fermée. Il peut arriver qu'une de ses connaissances d'un bon naturel lui frappe amicalement sur l'épaule et s'efforce de le tirer de sa coquille ; mais la tentative est l'objet d'une telle rebuffade, qu'elle ne sera pas répétée. Et, néanmoins, l'avare ne peut s'empêcher d'envier la belle humeur qu'il prétend mépriser. Il donnerait tout au monde — l'argent excepté — pour pouvoir se détendre l'esprit pendant une heure, se donner le plaisir d'une causerie intime, toute d'abondance, ne serait-ce qu'en compagnie de sa femme et de ses enfants.

Quelques-uns pourront peut-être penser que l'avarice

tend à promouvoir les intérêts de la société par l'agglomération des richesses, et qu'il est par conséquent peu patriotique d'en dire du mal. Mais le capital acquis par les moyens usuraires est un fléau au lieu d'une bénédiction. Il prive le travail de sa légitime récompense, empêche l'ouvrier d'améliorer sa condition, et concentre dans les mains d'un individu ou d'une corporation l'argent et le pouvoir politique, lesquels seraient bien plus sûrement et sagement employés s'ils étaient répartis parmi le peuple. Ce qui fait la prospérité d'une nation, ce n'est pas la valeur totale de sa richesse, mais sa diffusion publique. L'avarice tend donc à créer une oligarchie de fortune, qui étouffera dans sa main de fer l'agriculture et le commerce, paralysera l'industrie et l'esprit d'entreprise, et aspirera à dominer le pouvoir politique. Le peuple de ce pays (les Etats-Unis) ne saurait surveiller avec trop de vigilance ses propres intérêts, s'il ne veut pas un bon matin se voir à la merci des rois des chemins de fer et des capitalistes, qui feront adopter des lois pour servir leurs fins personnelles[1].

Pourtant, j'entends quelqu'un s'écrier: "Mais vos remarques n'ont pas leur raison d'être. Il n'y a point d'avares, d'adorateurs du veau d'or dans ce pays; on n'y voit point de victimes de l'avarice. Nous amassons de l'argent par un travail honnête, mais nous le dépensons largement pour nous-mêmes et pour

[1] La même chose peut être dite du Canada. (Note du traducteur).

nos familles. Il y a bien quelques millionnaires parmi nous, mais les dire avares constitue plutôt un abus du langage."

Je ne conteste pas que le type classique de l'avare est excessivement rare parmi nous, si, toutefois, il existe. Personne, de nos jours, ne se laisse mourrir de faim en ne mangeant que des croûtes de pain rassis et ne se couvre de haillons, tandis qu'il cache des rouleaux de dollars dans les fentes secrètes de murailles ou dans des pots de cuisine hors d'usage. Ce genre d'avarice n'est plus de mode, — peut-être parce qu'on s'est aperçu que "ça ne payait pas." Mais ne se trouvent-ils pas d'enfants parmi nous à qui on a enseigné, dès les années de leur berceau que "la grande affaire" de la création est le dollar, que l'homme heureux est le capitaliste, la seule occupation rationnelle, de faire fortune? Et quand ces jeunes gens ont été aux études, leur a-t-on jamais parlé avec faveur de l'enseignement classique; ne leur a-t-on pas plutôt fait comprendre que les seules matières auxquelles ils doivent donner toute leur attention, sont l'écriture, l'arithmétique, la tenue des livres, tout le reste n'étant que peu ou d'aucune conséquence[1]?

Suivons ces mêmes jeunes gens dans les affaires, et voyons les principes qui les guident. Quant à la religion, elle leur est absolument indifférente; cela n'a

[1] L'auteur est Américain, et décrit ici un état de choses propre à son pays. (Note du traducteur).

aucune valeur commerciale; c'est comme un zéro devant un nombre entier; il ne veut rien dire et n'est pas à sa place. La politique, à leurs yeux, se résume en une tactique de parti, à la vente de leur influence le jour des élections, à la chasse aux emplois, à s'approprier les fonds publics. Dans la vie sociale, ils se font gloire de leurs habitudes grossières, vulgaires; méprisent les manières des gens bien élevés, et, en fait de livres, de musique, de littérature ou d'art, ils n'en connaissent absolument rien. Et cependant ils se croient la crême de la plus haute civilisation moderne, puisqu'ils sont habiles en affaires et sont tenus en grande estime par leurs banquiers.

Les hommes de cette trempe, j'ose le penser, ne sont pas rares parmi nous, et ils présentent tous les caractères des avares classiques. L'argent est leur seul dieu. Les principes, l'honneur, la vérité, la justice, ne sont que des considérations secondaires, du moment qu'il est question d'argent. La vie, à leurs yeux, n'a qu'un but: faire de l'argent, — honnêtement, si possible, — mais, à défaut, par n'importe quel moyen.

# CHAPITRE XIII.

---

## L'orgueil et l'ambition.

> L'orgueil est odieux à Dieu et aux hommes.
>
> (*Eccl.*, X. 7.)

> Rien ne me paraît plus important que de discerner les choses auxquelles nous pouvons nous appliquer avec succès de celles où nous ne pouvons qu'échouer.
>
> (*Condillac.*)

Si nous nous connaissions bien nous-mêmes, il ne nous viendrait guère à l'idée de nous considérer au-dessus de notre prochain, et de prendre des airs à son égard. Notre supériorité d'esprit ou de personne, de même que tout don naturel ou surnaturel, provient de Dieu, et peut nous être enlevé à chaque instant, par maladie ou par un simple accident. Notre position dans la vie, quelque élevée qu'elle puisse être, n'est qu'une circonstance extérieure, accidentelle, qui n'ajoute rien à ce que nous sommes en réalité. Les classes supérieures de la société fournissent plus d'idiots et de déments que les classes inférieures; cependant, personne, si ce n'est qu'un adulateur, s'aviserait de les placer au niveau des hommes de bon sens et d'un

mérite reconnu, quelque humble que soit leur position. Notre bien, pareillement, que nous l'ayons reçu par héritage ou acquis par notre industrie, ne nous donne aucun droit de mépriser nos frères pauvres ou d'exiger des marques de déférence pour l'assistance que nous leur accordons. Nous ne leur sommes point du tout supérieurs, parce que nous possédons de beaux châteaux, de splendides équipages et retirons des revenus princiers. Il n'y a que dans ce qui compose la véritable nature humaine, — l'honneur, la fidélité, la vérité, le courage, la pureté, — que les pauvres et les riches sont sur un pied d'égalité. Personne ne peut attribuer à une vie indigne et méprisable le défaut de coupe des habits ou du revenu d'un quelqu'un. S'ensuit-il que nous devons aller par les rues, les chemins écartés, les carrefours de nos villes, et en ramener tous les loqueteux que nous pouvons rencontrer et les faire asseoir à notre table? Sommes-nous tenus à nous mettre sur le même pied que les gens grossiers et sans éducation, d'adopter leurs manières, et de vivre avec eux dans des rapports familiers? Une telle idée est sans doute trop étrange pour être sérieusement enoncée. La disposition de l'ordre social, qui veut qu'il y ait des degrés et des distinctions accessibles cependant à l'homme ou à la femme la plus pauvre, est assurément très sage et fondée sur la nature humaine. C'est ainsi que l'énergie et le mérite reçoivent leur récompense, en servant de marchepied pour arriver aux honneurs et aux positions les plus élevées de la

vie, et que disparaît toute cause légitime de jalousie et de haine entre les classes inférieures et les classes supérieures.

Le malheur est que dès qu'un homme fait montre d'habileté et de détermination à s'élever en éminence et franchit le premier degré qui y conduit, l'orgueil se révèle sous deux vilains aspects pour empêcher cette ascension. Ceux qui sont au-dessus de lui font tout leur possible pour le refouler, tandis que ceux qui sont au-dessous s'évertuent pour le retenir. Cette conduite, peu généreuse n'est pas seulement le fait des aspirants politiques ; elle trouve encore à s'exercer chez les particuliers dans les cercles les plus restreints de nos villes et de nos bourgs. Un marchand a débuté comme garçon commissionnaire. Lorsqu'il obtint de l'avancement dans le magasin de son patron, ses jeunes compagnons en prirent occasion pour le tourner en ridicule. Au bout de quelques années, son activité et sa fidélité lui méritèrent la place de contremaître. Nouvel assaut de railleries et d'épithètes désobligeantes de la part de ceux qu'il laisse derrière lui. Quelques années de travail persévérant se passent, et il se voit en état de prendre commerce à son compte. A peine avait-il mis ce projet à exécution, que ses nouveaux confrères, les autres marchands, lui suscitent de l'opposition, jasent sur son compte, font courir des bruits sur l'obscurité de son origine, mettent en doute sa solvabilité autant que cela peut se faire sans encourir le risque d'une action en diffamation. Enfin, il songe à acquérir une résidence dans

la banlieue de la ville pour sa famille, et il n'ignore pas la nouvelle avalanche de moqueries et d'insinuations malveillantes dont il sera l'objet de la part de ses voisins aristocrates.

On peut objecter que cette concurrence déloyale peut être plutôt attribuée à l'envie qu'à l'orgueil; mais l'orgueil et l'envie sont deux branches d'une même racine: une estime et un amour excessifs de sa propre excellence.

Maintenant, supposons que ce même marchand s'attribue tout le crédit de ses succès dans la vie. Il ne se croit pas comptable à aucune cause extérieure, soit divine, soit humaine, de ses talents en affaires et au moyen desquels il s'est enrichi. Il se glorifie de s'être fait lui-même ce qu'il est et de se suffire. Il considère que la même relation existe entre lui et la position qu'il a atteinte qu'entre toute cause naturelle et son effet. Dieu est étranger à sa vie et à ses pensées, et quoique sans Dieu il ne puisse se rendre compte de son existence, de ses talents, de ses succès, de tout ce qui est en lui, il raisonne et agit, cependant, comme s'il était l'auteur de sa propre vie et le régulateur suprême de sa destinée. Et des années se passent sous l'empire de cette erreur inconcevable. Il faut qu'il subisse des revers imprévus de fortune ou qu'il soit frappé d'une grave maladie, qui l'obligent à rentrer en lui-même et lui fassent apercevoir l'inconséquence et la folie d'un semblable raisonnement. Force lui est alors d'avouer que les revers ne peuvent s'expliquer par sa théorie de la vie. Il

doit y avoir un agent suprême et invisible, dirigeant tous les événements du monde par une loi qui lui est propre, réduisant quelquefois à néant quand il le veut, les calculs les plus exacts et les mieux combinés.

Mais ce qui lui apparaît encore plus inexplicable, c'est son abattement physique. Si sa santé était sa chose propre, relevant de lui-même et ne devant rien à aucune cause du dehors, pourquoi ne dépendrait-elle pas de sa volonté? Qui a le droit ou le pouvoir de la détruire à son gré? Celui, assurément, qui l'a donnée, qui est l'auteur de la vie, des dons naturels, du succès, le Créateur et le Maître de l'univers: Dieu.

Une pareille conviction, quel que soit l'effet qui la produit, ne reste pas stérile chez un homme dont l'esprit est actif, énergique. Au contraire, elle l'amène à regarder les bienfaits de la vie, la vie elle-même, comme une administration dont il devra rendre un compte sévère. Le succès ou la faillite, la pauvreté et la richesse, la popularité ou le mépris, sont choses de peu d'importance aperçues à la nouvelle lumière projetée sur son chemin. Accomplir son devoir fidèlement et entièrement, accepter chaque revers avec une résignation patiente, considérer son prochain comme un frère et un membre de la famille du Père commun de tous les hommes, qu'il aide et qu'il soulage selon ses besoins, voilà les résultats pratiques que fait voir la raison seule de quiconque n'est pas aveuglé par l'orgueil de son peu d'importance dans le plan divin de la création.

Les hommes "self-made" du type de notre mar-

chand, sont portés à traiter durement, comme s'ils avaient à commander à des esclaves, ceux qui sont à leur emploi. L'orgueil est la source de cette odieuse tyrannie; car personne non aveuglé par cette passion ne pourrait fouler aux pieds avec indifférence les droits d'un semblable, ou croire qu'il a acheté, à tant la semaine, le pouvoir de se conduire ainsi. L'employé lui-même est aussi parfois à blâmer pour se laisser trop facilement asservir. L'Eglise enseignerait bien à l'employeur et à l'employé la dignité du travail et le respect qui est dû à l'humanité; elle établirait par sa bienfaisante influence des relations cordiales entre l'un et l'autre. Mais l'Eglise est dédaignée et mise de côté; on lui préfère le savant et l'économiste politique ou social, qui conduisent la multitude à leur guise, pour servir aux fins de leurs intérêts.

Prêtons maintenant notre attention à d'autres formes d'orgueil, dont nous sommes tous les jours témoins dans notre vie sociale.

Voici une dame, Madame X...., qui va nous en fournir quelques exemples. Madame X.... est la femme fashionable de la ville où elle réside. Elle s'habille à la dernière mode, conduit la plus magnifique paire de chevaux, habite la plus aristocratique résidence, et donne les plus splendides réceptions. Cette forme d'orgueil est si commune parmi les femmes qui se considèrent au-dessus des affaires du ménage, qui font élever leurs enfants par procuration, qu'il ne vaudrait guère la peine d'en parler, si

elle n'entraînait des conséquences louches et plutôt fâcheuses. Une de ces conséquences est que Madame X.... se plonge dans les dettes pour sauver ce qu'on appelle les apparences. Son mari, qui est une nullité sociale, bien qu'il tienne de l'Etat une charge grassement rétribuée, est trop faible pour opposer une résistance effective contre une extravagance aussi ruineuse. Il prévoit l'effondrement inévitable qui devient de jour en jour plus menaçant pour sa famille, mais il croit qu'il est maintenant trop tard pour songer à diminuer les dépenses. Pendant ce temps, les enfants grandissent à toutes leurs fantaisies, incapables de remplir aucune position ou emploi quelconque ; leur éducation, si ce n'est dans les choses vaines et les lectures légères, est totalement négligée, et quant à leur formation morale, ils en ignorent même les principes les plus élémentaires.

Les femmes du genre de Madame X.... se rencontrent à tous les degrés de l'échelle sociale. Tel modeste commerçant ne peut comprendre pourquoi ses profits à la fin de l'année sont si minces. Il ne soupçonne pas que sa femme pourrait lui en dire la raison, si elle le voulait ; que les factures de sa femme ou de ses filles chez les modistes sont en réalité plusieurs fois plus élevées que celles qu'on lui montre.

Une autre forme d'orgueil dans la société du grand monde consiste dans l'assistance sentimentale des pauvres. Des dames absolument étrangères à toute notion de charité chrétienne, se prennent d'un beau zèle pour visiter les bouges des grandes villes. Une

sorte de distinction romanesque, de beauté esthétique, semble rendre cette occupation extrêmement attrayante, — en théorie. Aussi, se dirigent-elles, après le lunch, accompagnées de leurs servantes, vers quelque impasse de réputation particulièrement douteuse. En voici une qui a l'air très imposante dans son riche équipage. Suivons-la dans la demeure d'un ouvrier pauvre, et voyons comment elle réussit :

Elle trouve cet homme assis en manches de chemise, près du feu. Il est évident qu'il a pris un coup de trop, car il trébuche et perd pied en voulant se lever à l'arrivée de l'étrangère. Sa femme est à nourrir un bébé de quelques mois, et trois autres enfants, dont l'aîné n'a pas encore sept ans, sont étendus sur le plancher. La circonstance ne peut être plus favorable, et Madame en profite pour exercer son zèle. Elle commence par faire à cet homme une remontrance sur la tempérance, lui lit des extraits d'une brochure traitant de ce sujet, se répand en un discours énergique sur les vices des basses classes en général, et termine, en évoquant le tableau lamentable qui le représente dans un tombeau, et sa femme et ses enfants réduits à la mendicité.

Se tournant ensuite vers la femme, elle critique sans pitié son apparence négligée, aussi bien que l'état malpropre de la chambre et des enfants.

Le mari, dans une demi-ivresse, a écouté, avec un regard débonnaire et timide, la part de l'admonition qui lui était adressée ; mais lorsqu'il voit sa femme prise à partie, il devient impatient et sent la mauvaise

humeur le gagner. Il continue cependant à faire bonne contenance, et lorsque celle-ci a fini de parler, il lui demande:

"Puis-je, Madame, vous poser une question ou deux?"

"Mais, certainement, répond-elle, autant qu'il vous plaira."

"J'aimerais savoir, Madame, s'il y a dans votre monde des gens qui boivent plus que de raison? En connaissez-vous?"

"Oui, j'en connais quelques-uns; mais pourquoi me demandez-vous cela?"

"Eh bien! Madame, je vous le demande, parce que si vous voulez venir nous voir et nous sermonner, il faudrait d'abord n'avoir rien à vous reprocher. Donnez-nous le bon exemple, Madame, avant de nous prêcher. Or, aussi longtemps que vous aurez dans votre société des gens adonnés à la boisson, allez et essayez de les convertir, parce qu'ils vous touchent de plus près, avant que de venir nous faire la leçon."

"Maintenant, Madame, avec votre permission, une autre question: Lequel vaut-il mieux pour une femme d'avoir: un cœur pur, honnête et fidèle, ou une robe de soie et des bracelets en or?"

"Un cœur pur, évidemment."

"Très bien! Madame. Allez donc et recherchez toutes celles de votre classe dont les noms sont publiés dans les journaux tous les jours. Et lorsque vous les aurez amenées à s'amender, vous pourrez alors venir causer avec nos femmes sur la manière

de faire leur toilette et de laver leurs enfants. Je vous souhaite le bonjour, Madame, et comme vous ne vous attendez pas à ce que moi-même ou ma femme nous vous rendions votre visite, j'espère que vous jugerez bon de ne plus revenir nous voir."

Madame remonte dans sa voiture et retourne chez elle, dégoûtée de sa visite et convaincue que les classes inférieures ne peuvent être réformées.

Néanmoins, le mal ne serait pas grand, si l'orgueil ne se manifestait jamais sous une forme pire que celle de patronner et de visiter ainsi les pauvres. Si je me suis permis d'en parler, c'est surtout dans le but de faire voir l'irritation que ces sortes de visites causent parmi ceux qui en sont l'objet. Les classes inférieures ont un orgueil qui leur est propre, et que ne doivent pas oublier les personnes qui voudraient les assister. Elles ont aussi leurs vertus aussi bien que leurs défauts, et il est aussi injuste que maladroit de ne leur parler que de leur perversité. A vrai dire, l'œuvre de missionnaire appartient exclusivement aux sociétés religieuses, et si nous en désirons sincèrement le succès, répondons généreusement aux appels qui nous sont adressés, sans empiéter sur un domaine qui n'est pas le nôtre.

L'ambition est cette forme d'orgueil qui consiste dans un désir excessif de célébrité ou de puissance. Cette passion est propre aux jeunes gens et aux esprits ardents, mais comme elle a pour effet de réprimer les passions inférieures et de faire naître chez les hommes de nobles desseins et de les exciter à un travail actif,

efficace, il faut plutôt chercher à la régler qu'à l'enrayer ou s'en défaire.

Certains jeunes gens, toutefois, nuisent à leur avancement dans la vie en visant un but trop élevé, ou en ne se rendant pas bien compte de leur capacité à remplir telle position à laquelle ils aspirent. S'ils sont prudents, ils prendront le conseil d'un ami sûr, sincère, touchant la carrière où ils veulent entrer. Je sais que les avis ne sont pas d'un grand effet sur ceux que l'expérience n'a pas encore instruits. Il faut que les enfants se brûlent les doigts avant d'apprendre à se tenir à distance du feu. Mais sur le point important du choix d'une carrière pour un jeune homme, le conseil est indispensable. Personne ne peut juger sainement de ses talents et de ses capacités ; car les yeux de l'âme, comme ceux du corps, semblent plutôt faits pour regarder extérieurement qu'intérieurement.

## CHAPITRE XIV.

---

### La paresse.

> Mes chers amis et bons voisins, il est certain que les *impôts* sont très lourds; cependant, si nous n'avions à payer que ceux du gouvernement, nous pourrions espérer d'y faire face plus aisément.
>
> Mais nous en avons une quantité d'autres bien plus onéreux: par exemple, l'impôt de notre "Paresse" nous coûte le double de la taxe; — notre "Orgueil", le triple, — et notre folie le quadruple.
>
> "La Science du Bonhomme Richard",
> (*B. Franklin*).

Il y a des gens qui fuient le devoir toutes les fois qu'ils le peuvent. D'autres s'en acquittent avec mollesse, nonchalance, sans goût, comme s'ils avalaient une médecine. Les uns et les autres sont à bon droit rangés parmi les paresseux, et forment la masse de ceux qui se plaignent des temps durs, des mauvaises lois, de la tyrannie du capital, etc., etc.

Il y a encore une autre classe de paresseux: ce sont ceux qui n'ont rien à faire, surtout parce qu'ils sont

trop fainéants pour chercher de l'emploi, ou pour le conserver quand ils en trouvent. Quelques-uns de ces derniers, cependant, possesseurs de grands revenus, ne sont pas dans la nécessité de travailler. S'ils sont jeunes et pleins de santé, leur oisiveté les entraîne généralement au mal, d'une façon ou d'une autre.

Pour les jeunes filles, l'habitude de la paresse engendre souvent la passion de la lecture des romans. Alors, toutes leurs facultés, à l'exception de l'imagination, tombent dans un état de léthargie. Le corps souffre dans tous ses membres à la simple pensée d'avoir à travailler. Il leur est même pénible d'avoir à écrire une lettre, d'aller à l'église ou de préparer le dîner. Je ne sais pas de vie plus nulle que celle d'une lectrice habituelle de romans. Il s'ensuit non seulement une perte de temps considérable, mais toutes les facultés deviennent émoussées, affaiblies faute d'exercice ; on dédaigne la fin sérieuse de la vie ; la tête se monte et se prend d'une admiration folle, romanesque, pour des héros et des héroïnes impossibles. Une pareille occupation n'inspire que du dégoût et du mépris pour tout ce qui nous entoure.

Je ne veux pas cependant vous laisser sous l'impression que je considère la lecture des romans en général comme une lecture malsaine et qui ne sert à rien. Comme délassement après une honnête journée de travail, ou une occupation agréable pour l'esprit dans un temps de maladie ou de convalescence, la lecture d'un roman choisi avec soin peut être d'un grand bien. Mais il devrait être *bien choisi*. Je ne

veux pas dire qu'il devrait toujours avoir pour auteur quelqu'un de notre foi, ou avoir été écrit *expressément* pour en tirer une leçon morale; mais ce sur quoi j'insiste est que la réputation de l'écrivain offre une garantie suffisante quant au bon goût, aux sentiments élevés et à l'influence bienfaisante de l'ouvrage.

La paresse peut provenir parfois de causes physiques. Lorsque le corps est fatigué, il cherche naturellement à se récupérer par le repos; le contraindre au travail lorsqu'il s'en sent incapable, serait peu sage. Un jour passé à la campagne, ou mieux encore une vacance de quelques semaines au bord de la mer durant l'été apporte souvent plus de profit réel que l'application constante aux affaires au milieu de maux de tête, d'appétit perdu ou de nuits sans sommeil.

Mais la paresse dont je veux parler ici est celle qui résulte de causes morales seules. La plus commune de ces causes est l'absence d'un motif même du travail, motif puissant, clairement défini et satisfaisant. Si ce motif est toujours présent à votre esprit, je puis répondre sans crainte que vous ne tomberez jamais dans des habitudes de paresse. Ainsi, par exemple, vous avez acquis une propriété foncière importante et vous avez amené votre jeune femme pour y vivre. Cette propriété n'est pas clôturée et est couverte de broussailles qui doivent être coupées et enlevées. La tâche qui se présente devant vous le premier matin que vous sortez pour travailler vous apparaît difficile, presque surhumaine. Que de coups de hâche il faudra pour abattre cette forêt! Que d'années d'un tra-

vail ardu s'écouleront avant que vous puissiez vous voir en possession d'une maison confortable, entourée d'enclos, de pâturages et de vastes champs de blé. Si vous ne songez qu'au travail à faire, vous vous croiserez les bras et perdrez courage; mais si vous vous remplissez l'esprit d'une vive image de la fin que vous avez en vue, alors, au lieu de vous croiser les bras et de vous désespérer, vous vous mettrez à l'œuvre avec énergie et détermination; vous arrêterez vos plans avec délibération et prévoyance, et vous les exécuterez avec méthode.

Je considère ce sujet, le motif pour lequel nous travaillons, d'une telle importance, que j'y insiste ici au-delà de ce qu'il semblerait nécessaire. On peut contraindre, sous la terreur de la cravache, un esclave à éplucher du coton; mais n'ayant pas d'autre raison ou motif de travailler, s'il est laissé à lui seul n'ayant rien à craindre, il cesse de peiner et il s'assied. Si, au contraire, vous lui avez promis un habillement neuf ou un congé s'il accomplit sa tâche d'une manière satisfaisante, il hésitera probablement avant de perdre son temps en votre absence. Il comparera la chaleur du jour, la fatigue de sa corvée et le plaisir de ne rien faire, avec la délicieuse perspective d'un jour de congé ou d'un habillement neuf, et il se décidera au travail ou au repos suivant son penchant. Mais, si vous lui dites: "Maintenant, Sam, épluchez ce coton soigneusement. Ne perdez pas un moment, et lorsque vous aurez fini, je vous accorderai votre liberté." Ce nouvel encouragement deviendrait un motif si puissant

que, tout en agissant encore ici librement, il aura bientôt pris son parti de retourner à l'ouvrage, avec la ferme volonté de le terminer. La chaleur du jour ne lui paraîtra plus désagréable, et il sacrifiera gaiement l'amour du repos sous un ombrage frais pour l'amour plus fort de la liberté durant le reste de ses jours.

Voici encore un autre motif qui pourrait porter notre Sam à s'acquitter de sa besogne aussi honnêtement et complètement que l'assurance de sa liberté; ce motif, c'est celui de la reconnaissance et de l'affection. Si vous vous l'étiez attaché en le traitant avec bonté et humanité; si vous ne l'aviez jamais fait enchaîner ou fouetter; si vous l'aviez bien logé, nourri et vêtu, et accueilli plutôt comme votre enfant que comme votre esclave, il vous serait devenu dévoué et l'expression d'un de vos souhaits ou l'espoir d'un sourire et d'un mot d'approbation auraient été en toute vraisemblance un motif suffisant pour l'engager à faire son ouvrage avec soin et fidélité.

Nous avons donc ici trois motifs principaux: la crainte, l'intérêt personnel et l'amour, dont chacun nous porte plus ou moins fortement au travail. Si ces trois motifs agissent simultanément sur la volonté, la paresse sera tout simplement impossible, un travail excessif étant alors plutôt à craindre que l'apathie, qui a besoin d'être aiguillonnée pour être mise en action. Si nous nous donnons la peine de réfléchir, nous nous apercevrons que dans la profession que nous exerçons ou les affaires dont nous nous occupons, nous

subissons l'influence d'une ou de deux de ces causes déterminantes dans la proportion exacte du prix que nous attachons à notre emploi et la manière dont nous en remplissons les devoirs. Prenez, comme exemple, un médecin. Il a une excellence clientèle et sa réputation grandit de jour en jour. Supposons qu'il se laisse aller à la passion de boire ou du jeu, quelle en sera la conséquence? Il perdra la confiance de ses clients, qui le délaisseront les uns après les autres. Son revenu sera réduit au point de ne pouvoir donner le nécessaire à sa famille. Il s'enfoncera de plus en plus dans les dettes jusqu'à ce qu'il soit vendu. Ruiné de santé, ivrogne consommé, le déshonneur de sa profession, il finira, soit par s'ôter la vie, soit par terminer ses jours dans une maison d'aliénés, ou par mourir de quelque mort lamentable.

La crainte de pareilles conséquences a une influence considérable sur les hommes de profession et les hommes d'affaires. Plusieurs d'entre eux, en vérité, se soucieraient peu de leur propre intérêt, et peut-être encore moins du motif de l'amour de leur famille; mais, lorsqu'ils en viennent à penser à la dégradation — la perte de leur réputation, le mépris des gens de leur classe — à laquelle la paresse et la négligence du devoir les mèneraient inévitablement, le respect d'eux-mêmes intervient et ils se décident à sauver à tout prix leur réputation.

Il serait facile de démontrer par d'autres exemples la puissance de notre propre intérêt à nous soutenir dans les entreprises les plus pénibles, et à réprimer

l'amour des aises et du repos auxquels nous sommes tous naturellement portés. Quant au motif de l'amour, il comprend celui de notre famille, qui compte sur nous pour sa subsistance ; l'amour de notre patron ou protecteur, qui nous a comblé de bienfaits ; l'amour de notre emploi même, auquel nous nous donnons avec enthousiasme. On ne peut trop estimer ce triple amour, qui nous sauve de la paresse, et qui nous porte à un travail constant et infatigable.

Je vous conseillerais donc, premièrement, d'avoir toujours présentes à l'esprit les conséquences inévitables qui accompagnent la négligence du devoir : c'est le motif de la crainte. Deuxièmement ; votre intérêt personnel. Représentez-vous l'honneur et l'avantage que vous retirerez de votre application attentive et invariable à tout ce qui touche votre profession ou vos affaires. Troisièmement, aimer votre état pour lui-même ; aimer ceux pour qui vous travaillez, autant que cela est possible, et, par-dessus tout, votre famille, et soyez résolu de lui laisser, lorsque vous mourrez, sinon la richesse, quelque chose d'infiniment plus précieux : la mémoire d'un homme probe, d'une grande noblesse de caractère et d'un nom sans tache. Que ces trois motifs réunis soient sans cesse devant vous, comme l'avare conserve la vision de ses trésors. Rappelez-les à votre esprit et pensez-y longuement lorsque vous trouverez pesant le poids du jour, et que vous serez tenté de vous écarter du sentier du devoir. Ils seront pour vous comme une fontaine où vous puiserez une vigueur nouvelle et un nouveau courage.

Ils allégeront votre fardeau lorsqu'il vous paraîtra trop pesant, éclaireront et ensoleilleront votre chemin au moment où il est le plus couvert de ténèbres et d'obscurité.

On pourra peut-être se demander pourquoi je n'inclus pas ici la notion du *devoir* parmi les motifs principaux de travailler. C'est que le sens du devoir n'a que peu d'influence sur la volonté, hormis qu'on y joigne la crainte des conséquences, l'intérêt ou l'amour. Peu de personnes ont atteint un tel degré de vie spirituelle qu'elles puissent aimer l'obéissance à l'autorité à cause d'elle-même. Donc, si vous voulez insister sur la nécessité du devoir, il faut faire voir les motifs qui le recommandent, lesquels ne sont autres que ceux dont je viens de parler.

J'entends ici quelqu'un me dire: "Vos conseils peuvent être utiles à celui dont le commerce ou la profession est honorable et plein de promesses pour l'avenir. Quant à moi, je suis écrasé de dettes; j'occupe un emploi où je ne vois aucune chance d'avancement; ma famille s'est détournée de moi, et je n'ai pas raison de m'en occuper. Mon patron est un maître dur, que personne ne peut aimer. Je ne vois pas pourquoi je devrais aimer le travail plutôt que le repos, si ne n'est qu'il me met en état de vivoter."

A ces objections, je répondrai que l'imprudence et la folie des hommes sont souvent causes de leur malheur. Il leur faut alors en supporter les conséquences en autant qu'ils ne peuvent y apporter remède. Il est toujours possible, heureusement, d'atténuer ces con-

séquences, si l'on veut bien y mettre de la bonne volonté. Ainsi, cet homme qui est criblé de dettes, a-t-il l'ambition de les payer et songe-t-il à prendre les moyens qui pourraient l'aider à ce faire? Vit-il suivant son revenu? Se prive-t-il de quelque chose afin de pouvoir le plus tôt possible satisfaire ses créanciers? Je crains beaucoup qu'il ne prenne aucun de ces moyens; car, autrement il y aurait plus de contentement et d'espoir dans ses paroles. La volonté de payer ses dettes serait pour lui un noble but qui lui ferait envisager la vie sous un tout autre aspect que celui du découragement.

Il croit encore qu'il n'y a aucun avenir dans l'emploi qu'il exerce. Je pense, au contraire, qu'il peut y entrevoir des éléments de succès, s'il le veut. Cet emploi peut l'aider à s'acquitter de ses dettes; il peut lui permettre ensuite de mettre quelque chose de côté pour ses vieux jours; actuellement il le sauve de la mendicité et de la misère. Qui lui dit, enfin, qu'il n'obtiendra pas un jour une meilleure position, ou un travail plus rémunératif que celui qui le fait gémir maintenant? Voilà autant de motifs qui deviendront plus forts et plus encourageants à mesure qu'ils seront mieux compris. Qu'il y réfléchisse et il verra!

Quant à sa famille et à sa vie domestique, il peut arriver qu'il ne puisse y ramener le parfait bonheur; mais, par des efforts patients, par une conduite prudente, du dévouement, il peut provoquer d'heureuses transformations, qu'il n'oserait espérer aujourd'hui et qui lui semblent impossibles.

Je n'ajouterai que peu de mots touchant l'habitude de la paresse chez les tout jeunes. Le blâme en revient principalement aux parents et aux instituteurs ou institutrices qui les laissent ignorants des motifs propres à stimuler leur zèle. Ils leur donnent quelque chose à faire, et leur disent qu'ils *doivent* le faire. Ils travaillent comme de petits esclaves, par crainte, aussi longtemps qu'ils sont sous les yeux de leurs parents ou de leurs maîtres. Mais lorsque ces pauvres enfants sont laissés à eux-mêmes, ils se détournent naturellement, je devrais dire instinctivement, de leurs tâches odieuses, faites sans motifs, et s'abandonnent à leurs propres penchants. Démontrez donc à l'enfant *pourquoi* il doit travailler, et neuf fois sur dix vous n'aurez qu'à vous féliciter du résultat.

## CHAPITRE XV.

### Autres vices.

> Moins nous sommes égoïstes, moins le moi entre dans notre vie, plus l'existence nous est bonne. Bien au contraire, plus nous nous occupons de nous-mêmes, plus nous pouvons être certains de ne jamais rencontrer le bonheur sur la terre.
>
> *Le Cardinal O'Connell.*

> La vérité est que, si la plupart du temps, on ne voit pas ses défauts, il est aussi vrai et plus triste encore d'ajouter *qu'on ne veut presque jamais les voir.*
>
> *Mgr Dupanloup.*

Les jeunes gens qui ont à cœur de réussir dans la vie doivent éviter avec le plus grand soin les compagnons dépravés, les endroits d'un caractère douteux et les lectures dangereuses. Je sais combien il est difficile d'observer ces précautions ; je les mentionne pourtant ici expressément, car elles *doivent* être gardées, si l'on tient à se faire et à conserver une réputation irréprochable, se garantir des complications, des méprises et des embûches qui, très probablement, ruineraient nos chances de succès.

Un jeune homme se dira peut-être: "Je suis tout à fait en état de veiller sur moi. Je puis bien aller jusqu'à un certain point, lire certains livres, fréquenter certains compagnons, et me préserver néanmoins de tout excès." Il est assurément sincère en parlant ainsi, parce qu'il a une confiance illimitée dans sa force, qui n'a pas encore été mise à l'épreuve. Il manque de prudence, toutefois, en rejetant l'expérience commune de ses devanciers, et se précipitant au devant des dangers contre lesquels ils veulent le prémunir.

Il y court, néanmoins, et quelle en est la conséquence? Il devient bientôt indifférent à son travail et à la bonne opinion de son patron. Il regarde toutes les nobles aspirations de sa jeunesse comme autant de chimères. Il devient indifférent et inattentif, sans énergie, sans enthousiasme, ne conservant plus la moindre parcelle de cette saine mentalité, de cette activité d'esprit, qui le distinguaient d'abord.

Le monde perd d'année en année une grande partie de ses plus nobles éléments de vitalité par les excès dans lesquels l'impureté entraîne ses victimes. Bien peu de cet élan qui caractérise l'âme de la jeunesse se dépense aujourd'hui au service de l'humanité. Durant le cours de nos études de collège et d'université, nous nous plaisons à penser aux œuvres généreuses et bienfaisantes que nous nous proposons d'accomplir dans nos différentes sphères de vie, et que nous pouvons accomplir si nous savons persévérer dans nos belles résolutions. Malheureusement,

peu sont fidèles aux promesses de leur jeunesse; peu échappent aux influences des mauvaises associations; peu ne donnent plus que les déchets de leur âge mûr aux œuvres auxquelles ils devaient se dévouer jusqu'à leur débordante plénitude.

Des moyens déjà recommandés pour préserver la jeunesse du libertinage, je n'en sais pas de plus puissant, dans l'ordre naturel, que celui d'aimer sa profession et son état au point de faire de cet amour la passion dominante de sa vie. Donc, quelle que soit la nature de votre travail, livrez-vous-y avec toute l'énergie de votre âme; qu'il n'ait aucun secret pour vous; ne souffrez pas de supérieur dans la connaissance de tout ce qui s'y rapporte; cherchez à découvrir tous les éléments de beauté et les qualités attrayantes qu'il renferme, de façon que votre imagination en soit remplie jusqu'à exclure tout désir d'aucune autre occupation. En agissant ainsi, il n'y aura pas de place pour une autre passion dominante, et les tentations qui assaillent généralement la jeunesse seront facilement repoussées.

Ici, cependant, se présente une difficulté quant à l'emploi du temps libre. Beaucoup de jeunes gens dans les grandes villes commencent la vie bien résolus d'éviter les compagnies dangereuses; mais ils y sont graduellement entraînés, parce qu'ils n'ont pas d'autres compagnons, et qu'il faut bien aller quelque part. Quoique j'aie déjà traité ce sujet dans les pages qui précèdent, son importance est telle que je crois devoir y revenir.

Si un jeune homme pouvait passer quelques heures chaque soir dans une famille de sa condition, il aurait bien employé son temps et n'aurait guère besoin de plus de récréation. Malheureusement, il arrive dans une ville où, souvent, il a peu de connaissances. Si ses relations se bornent à une seule famille, une visite par semaine est le plus qu'il puisse se permettre. Comment donc va-t-il passer le reste de ses soirées? Dans la plupart de nos grandes villes, il y a toujours une ou plusieurs associations de jeunes gens, avec salles de lecture et salles de jeu à l'usage de ses membres. Il peut facilement s'adjoindre à une de ces associations, où il trouvera à s'amuser et à se distraire honnêtement. Quelques-uns de ses compagnons ne seront peut-être pas tout à fait de son goût; mais il ne doit pas non plus faire trop le délicat. Il doit tirer le meilleur parti de son entourage, se rappelant qu'il est infiniment mieux dans un tel endroit que de battre le pavé des rues, le soir, à la lumière du gaz. S'il n'existait pas d'associations semblables, on devrait alors consulter le curé de la localité, qui sera enchanté d'aider à établir des rapports amicaux parmi les jeunes gens bien disposés de sa congrégation, de leur faire une visite de temps à autre et de leur témoigner l'intérêt qu'il prend à leurs amusements.

Je ne connais guère de plus aimables traits de caractère que l'habitude d'une douce indulgence pour les défauts et les fautes d'autrui. Cette habitude n'est que la croissance naturelle de la charité chré-

tienne. Elle console et encourage, par exemple, la victime de la médisance; elle l'aide à sortir d'une situation embarrassante et s'assure son amitié et sa profonde reconnaissance.

Mais c'est surtout dans les conversations ordinaires, entre les connaissances et les amis, que l'on manque le plus souvent de charité. Les hommes sont sans pitié pour un frère déchu; ils le traitent avec rigueur et n'admettent aucune atténuation de sa faute. L'accusation que l'on porte contre lui peut être fausse ou grandement exagérée; elle peut avoir pour cause la malice de quelque vil calomniateur ou la basse envie d'un lâche. Mais cela importe peu, en tant qu'il s'agit du jugement des hommes. Il est condamné aussitôt qu'il est accusé, et doit en subir la peine, qu'il soit innocent ou coupable.

On ne saurait condamner le vice en termes trop sévères, mais il faut ménager le pécheur. Il n'est jamais aussi mauvais que le monde voudrait le croire, et, au pis aller, il est notre frère. Il n'a peut-être pas eu les mêmes avantages que nous pour se maintenir dans le sentier de la vertu; nous pouvons avoir été préservé des tentations qui l'ont fait tomber. Néanmoins, aussi longtemps que le ciel lui accorde le temps de se repentir, nous ne devons pas prendre sur nous de le rejeter du sein de la miséricorde.

Nous devrions nous rappeler, avant de juger le prochain ou d'en médire, la tendre pitié avec laquelle Notre Sauveur a traité la femme adultère. Il était assis, de bonne heure le matin, dans le temple ensei-

gnant le peuple, quand les Scribes et les Pharisiens l'amenèrent devant lui et lui dirent: "Maître, cette femme vient d'être surprise en adultère, et Moïse nous a fait un commandement de lapider pareille personne. Vous donc, qu'en dites-vous?" Jésus leur répondit: "Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette, le premier, une pierre." En entendant ce discours, ils se retirèrent l'un après l'autre, en commençant par les plus vieux. Jésus demeure seul avec la femme au milieu de l'enceinte. Il lui dit: "Femme, où sont donc ceux qui vous accusaient? Personne ne vous a-t-il condamnée?" "Personne, Seigneur!" Et Jésus lui dit: "Ni moi, non plus, je ne vous condamnerai pas. Allez, et ne pêchez plus."

Bien peu d'entre nous se feraient les rapporteurs de propos injurieux et calomniateurs sur le prochain si, en retour, notre vie privée devait être dévoilée aux regards du public! Nos propres faiblesses devraient nous inspirer une grande mansuétude pour les fautes de nos semblables. Il n'y a souvent entre l'idole de la bonne société et le sujet du dernier scandale du grand monde, que l'accident d'une lettre égarée ou le bavardage d'une servante. Il y a là de quoi donner à penser avant de publier ou de répéter ce que nous avons pu entendre de répréhensible sur la conduite d'une personne, tout convaincu que nous puissions être de la vérité du fait.

Cette dernière observation m'amène à vous parler d'un devoir que nous devons au prochain, et que nous

perdons souvent de vue. Quoique nous ayons une connaissance certaine et même personnelle d'un incident qui porte atteinte à son caractère, nous sommes strictement obligés de le garder en nous-même aussi longtemps que la chose n'a pas été autrement divulguée. De fait, le péché de la médisance consiste à mettre au jour quelque vérité fâcheuse mais secrète sur le compte du prochain, qui est de nature à nuire à sa réputation. Cependant, il y a des gens qui semblent croire qu'ils font tort aux autres seulement que s'ils colportent des faussetés qui leur font perdre leur bon nom. Ce péché est celui de la calomnie, bien plus grave que le péché de la médisance; mais l'un et l'autre violent la justice, et ne peuvent être pardonnés qu'à condition d'être réparés.

L'envie est le trait caractéristique d'une nature basse, méprisable, qui ne peut, ou ne veut, produire une belle action ou mener une noble vie, et qui se consume de chagrin et de rage impuissante à la vue des succès des autres. L'envieux n'est jamais heureux, excepté peut-être si son voisin prospère est victime d'une catastrophe qui le laisse sans le sou. Un tel bonheur est simplement diabolique. En vérité, la malice qui excite l'homme envieux dans ses pensées et ses discours, et quelquefois dans sa conduite, ne peut être expliquée par une faiblesse ou imperfection quelconque de notre nature. Les autres passions nous invitent au bonheur par des sentiers défendus; mais l'envie nous met en face du bonheur des autres, et cette vue ne sert qu'à nous attrister et à nous tourmenter.

Vous rencontrerez souvent dans la vie des hommes qui n'ont jamais un bon mot à dire de leur prochain. Ils semblent examiner son caractère au microscope, n'y trouvant que des taches et des défauts, quelque beau et parfait qu'il puisse paraître aux autres. Je vous recommande fortement d'éviter la compagnie de pareilles gens ; leur maladie est contagieuse, et si vous ne vous en tenez éloigné, vous courez le risque d'en être infecté. Le monde est assez vaste pour nous tous et pour le peu d'années que nous avons à y passer ; le mieux et le plus sage est d'y vivre en harmonie et en bonne intelligence avec notre voisin. De plus, nous sommes tous membres d'une même famille, qui a Dieu pour Père. Notre devoir est de nous réjouir des succès de notre frère et de prendre part à ses malheurs. Son bonheur devrait contribuer à notre propre bonheur, et dans ses afflictions et ses infortunes notre devoir est de lui tendre une main secourable jusqu'au retour de jours meilleurs. Croyez-moi, cette conduite franche et généreuse ne vous causera jamais un moment de regret. Elle vous comblera de contentement par la pensée de la joie que vous faites aux autres ; elle vous vaudra beaucoup d'amis sûrs et dévoués, et, finalement, c'est vous qui serez doublement récompensé du fruit de vos sacrifices.

Le mensonge est une habitude contre laquelle il ne doit pas être nécessaire de prévenir ceux entre les mains de qui ce livre peut tomber. Notre Créateur, à l'image duquel nous sommes faits, est la Vérité

même, et chacune des paroles et actions de notre vie doit être l'expression de la plus stricte véracité. Dans tout édifice, l'on pose de grands blocs de pierre pour y asseoir les fondations; ces pierres, quoique cachées à la vue et ne contribuant en rien à la beauté de la construction, sont cependant essentielles à sa force et à sa conservation, et constituent le premier élément que l'on considère lorsqu'il s'agit d'en estimer la valeur. De même, dans l'édification de notre caractère, la véracité doit faire partie de l'une de ces pierres si elle n'est pas la pierre principale ou la pierre angulaire. Une disposition généreuse, des manières engageantes, une conversation aimable, ces qualités et autres agréments qui contribuent à faire ce que le monde appelle un "homme comme il faut", sont incomplètes et presque sans valeur si elles n'ont pas pour fondement une franchise et une honnêteté indiscutables. Un homme sur qui l'on ne peut compter peut être doué de talents brillants et entouré d'admirateurs enthousiastes, mais il ne finit jamais une œuvre durable, et n'acquiert jamais qu'une renommée passagère. Son caractère personnel ne commande aucun respect. Les hommes sérieux, d'un esprit élevé, le méprisent. Les irréfléchis même, éblouis d'abord par son éclat, ne tardent guère à découvrir la nullité que dissimule cette surface.

Dans les affaires et dans la vie professionnelle la véracité est d'une nécessité absolue. Sans elle, aucun succès n'est possible. Un prêteur hésitera à confier son argent à un homme peu sûr. Les prati-

ques cesseront de faire affaires avec quelqu'un dont les comptes excitent toujours leur méfiance. L'avocat, le médecin, dont la réputation n'inspire plus de confiance, peut aussi s'attendre à une diminution du patronage public. Quand on paie de bonne foi, on a droit à un conseil honnête ou à une valeur équivalente en retour. Les hommes de profession sont généralement bien rétribués pour leurs services, et ils doivent en conscience faire en sorte que ces services servent le plus avantageusement à leurs clients.

Enfin, je dois vous déclarer aussi clairement et fortement que possible que vous ne réussirez jamais à éviter les vices dont je viens de parler et ceux dont il est question dans les chapitres qui précèdent, sans le secours de motifs surnaturels et de la grâce divine. Une vie de bonté purement naturelle n'est qu'une chimère, un piège, une impossibilité. Pour surmonter les tentations auxquelles vous serez exposé dans le monde, pour vous conserver pur, tempérant, sincère, honnête, il faut recourir au Ciel ; être fidèle à vos obligations religieuses, et, par-dessus tout, croire d'une foi forte, vivante et pratique tout ce que l'Eglise nous enseigne touchant la vie, la mort, le jugement et l'éternité.

## CHAPITRE XVI.

### Indépendance de caractère.

> Où manque le caractère, l'action doit échouer.
>
> *Guy de Charnacé.*
>
> Pour qu'un caractère ait la moindre valeur, il faut qu'il soit capable de se maintenir solide et ferme dans ce monde de travail incessant, de tentations et d'épreuves, et qu'il puisse supporter l'usure de la vie journalière.
>
> ........................

Un homme d'un caractère faible, mou, n'est jamais respecté. Il peut bien, à la vérité, traverser la vie sans bruit, sans se faire d'ennemis, sans se voir jamais vilipendé ou dénigré; mais on le considère comme un homme nul. Il n'a pas d'opinions ou de principes arrêtés; il ne se lève jamais pour défendre la religion, la vérité ou son pays quand l'un ou l'autre sont attaqués; il est trop craintif pour exprimer un sentiment contraire à l'opinion d'autres personnes, tout opposée qu'elle puisse être à celle qu'il entretient.

Les hommes de cette trempe composent les suivants des partis politiques. Aux jours de votation, ils sont menés comme des troupeaux de moutons aux urnes

électorales. Ils votent pour des gouvernants et des législateurs dont ils goûtent peu les programmes et les principes. Si vous leur demandez avec indignation pourquoi ils votent ainsi, ils vous regardent d'un air suppliant, haussent les épaules, en disant: "Une vie tranquille avant tout."

Si vous vous arrêtez à écouter la conversation de quatre ou cinq individus sur quelque événement du jour, vous trouverez au moins un spécimen de ces caractères flexibles, spongieux, dont je parle. Il sourit, branle la tête, se range au sentiment commun, répondant par "Oui", "Sans doute", "Pas du tout", en union parfaite avec l'orateur du groupe. Il a pourtant conscience qu'il ne joue pas un rôle courageux en taisant ses opinions personnelles; mais il se sent comme interdit, hypnotisé, sous l'influence du meneur de l'opinion, et il se laisse conduire et diriger comme s'il n'avait pas de volonté propre.

Si, dans une telle réunion, le sujet de la conversation roule sur la vie privée d'un voisin, et si on l'accuse de crimes et de délits qui l'abaissent dans l'estime publique, celui qui sait pertinemment que ces accusations sont fausses et qui les entend porter, est strictement tenu de protester sous peine de se voir appliquer l'épithète infamante de lâche.

Il est entendu, toutefois, que les plus bruyants parleurs décident souvent des questions politiques. Les intimidateurs l'emportent toujours sur les estrades publiques, parce que l'honorabilité semble être confondue avec la faiblesse de caractère. Cependant, tout

citoyen est tenu de contribuer pour sa part à la prospérité et au bon gouvernement de son pays. C'est un devoir de dénoncer, chaque fois que l'occasion se présente, toute manigance et malversation dans les affaires publiques, et de contribuer de tout son pouvoir, tant dans sa vie publique que privée, à la formation d'un noble esprit de patriotisme parmi le peuple.

Mais, me direz-vous: "Comment un homme qui se respecte peut-il se mêler à un tas d'intrigants, d'affamés chercheurs de places, qui sont incapables d'apprécier de saines idées politiques?" Je vous répondrai: "Il peut arriver que vous n'ayez pas les nerfs nécessaires pour vous permettre de prononcer un discours sur les *hustings*. Tout le monde n'est pas orateur, de naissance ou d'éducation. Néanmoins, si vous le voulez, vous ne manquerez pas d'occasions de faire autant de bien en votre particulier que si vous adressiez la parole à un nombreux auditoire. A l'atelier comme au bureau, dans la rue comme au restaurant, vous pouvez exprimer sans crainte et d'une manière indépendante votre franche opinion sur la question du jour. D'autres hommes, qui partagent vos idées, se joindront à vous; plus vous serez sincère, plus vous aurez d'adhérents et exercerez d'influence. Il n'est nullement nécessaire d'entrer dans la vie publique ou de remplir de hautes fonctions officielles pour agir ainsi. Il ne manque pas d'honnêtes gens capables d'avancer en public des opinions comme les vôtres; mais ce dont ils ont besoin, c'est l'appui des hommes déterminés,

indépendants, sur lesquels ils peuvent compter le jour de la votation.

Il est de mode de rejeter la faute de toute mauvaise gestion politique ou administrative sur les minorités turbulentes, actives, qui s'emparent du pouvoir par leur énergie et leur organisation ; mais la vérité est que la majorité qui leur permet d'arriver au pouvoir par sa négligence apathique n'est pas moins à blâmer.

Si la masse d'une nation se laisse gouverner par une clique, cette nation mérite de voir son progrès arrêté et ses libertés menacées par suite de son manque d'esprit public, de vrai patriotisme et d'une bonne organisation. Un homme d'un caractère indépendant devrait donc, non seulement aider à former une opinion éclairée sur les questions d'intérêt général de son pays, mais il doit s'efforcer de maintenir hardiment cette opinion jusqu'à ce qu'il ait raison de la changer ou de la modifier. Il ne doit pas se laisser mener ou guider par l'influence personnelle de qui que ce soit, et encore moins troquer sa dignité de citoyen contre toute considération matérielle ou financière quelconque.

Les controverses religieuses demandent encore plus d'indépendance de caractère que les discussions politiques, parce que la religion, du moment qu'on la reconnaît, doit être considérée comme le premier devoir de la vie. L'athéisme et l'agnosticisme sont aujourd'hui si répandus parmi les jeunes gens, qu'il faut du courage pour défendre la vérité révélée contre ces erreurs. Il est aussi nécessaire de fonder ses convictions religieuses sur des connaissances solides.

et assez étendues pour pouvoir les présenter avec toute la force voulue en réponse aux objections modernes. Nos adversaires pourront se moquer de notre foi comme trop primitive et passée de date ; ils citeront les apôtres de leur nouvelle religion, comme si le poids de leur nom devait nous écraser. Luther et Calvin furent pareillement cités de leur temps, comme le furent également plus tard Voltaire et Rousseau, comme si chacun d'eux avait dit le dernier mot et donné le coup mortel à la vieille foi. La vieille foi leur a survécu, tandis qu'eux-mêmes ont été remplacés par d'autres apôtres de plus fraîche date. La vérité ne change jamais ; elle est la même dans tous les temps. L'erreur seule varie et se modifie sans cesse à chaque nouveauté qui frappe l'esprit humain laissé à lui-même. Celui qui a de fortes convictions religieuses doit s'appliquer à lire les derniers ouvrages parus pour la défense de la foi chrétienne. Mais, outre la lecture de ces ouvrages, il lui faut, comme je viens de le dire, connaître parfaitement les raisons et les motifs de sa foi et être capable de les exprimer clairement et avec force quand l'occasion le demande. Ce n'est pas, assurément, le devoir d'un laïque d'ouvrir ces controverses religieuses ; mais lorsqu'elles sont soulevées par d'autres, quand l'Eglise est attaquée, ou quand quelqu'un étranger à ses croyances lui témoigne loyalement le désir d'être renseigné ou instruit, il doit être en état de donner les motifs de sa foi et

de témoigner que ses convictions sont sincères et appuyées sur de bonnes raisons.

Il peut paraître, à première vue, que l'indépendance de caractère est inconciliable avec la soumission que nous devons à l'autorité. Au contraire, personne ne respecte et n'obéit plus pleinement et plus consciencieusement à l'autorité que l'homme vraiment indépendant. Il reconnaît l'autorité divine parlant dans la Révélation, et se soumet à ses commandements. Il reconnaît la même autorité dans son représentant spirituel, l'Eglise, dans son représentant civil, l'Etat, et dans son représentant domestique, le chef de la famille. Il respecte, aime, chacun de ses représentants, et lui obéit dans tout ce qui est de ses attributions bien définies, non comme une simple institution humaine, mais comme l'expression ou la manifestation terrestre de l'autorité suprême du Créateur.

Mais en quoi donc consiste l'indépendance du caractère? Elle consiste, avant tout, à ne permettre à nul homme de s'arroger un pouvoir inné sur nous. Le pouvoir qu'il détient lui a été purement délégué, délégué par le seul principe d'autorité absolue que nous reconnaissons — l'Etre qui nous a donné l'existence, qui nous la conserve, et auquel seul nous devons un hommage et une obéissance illimités.

En second lieu, un homme de caractère indépendant résiste à tout empiètement d'un pouvoir délégué sur un autre. Il les relègue chacun dans ses propres limites, qui sont aussi celles de son obéissance, à moins que la résistance ne soit de nature à

troubler sérieusement l'ordre public. Par exemple, si l'Etat empiète sur les droits de la famille, il regarde cette immixtion comme une usurpation, une tendance au despotisme, et il emploie tous les moyens légitimes pour la combattre. De même, si le pouvoir civil intervient sur le pouvoir spirituel ou le spirituel sur le civil, il ne souffre pas qu'un respect servile pour l'un ou l'autre de ces pouvoirs l'empêche d'élever la voix et d'user de son influence pour que la partie hostile se tienne en sa place légitime. Toute autorité humaine incline vers l'absolutisme, conduisant à une confusion et à des conflits dont on ne voit jamais la fin, à moins qu'elle ne soit réprimée par sa propre prudence ou par la courageuse et indépendante opposition du sujet.

Un troisième signe d'un caractère indépendant est qu'il ne permet pas à aucune personne ni à aucun corps public sans mandat de lui dicter des ordres auxquels il serait tenu d'obéir. J'ai déjà traité ce point, mais il y a une chose qu'il renferme et dont je n'ai rien dit; c'est le journal.

Le journal, s'il n'a pas de pouvoir formel, n'en est pas moins devenu une puissance réelle dans notre société moderne. Il dirige l'opinion publique, influe sur la législation, crée ou défait des cabinets; il traite de tout, depuis l'art de la cuisine jusqu'à la philosophie transcendante; il punit le crime plus sévèrement que le juge le plus rigide; il est le plus puissant défenseur des causes justes, l'adversaire le plus décidé de l'oppression et des abus. Maintenant, quelque

salutaire et important que soit le journal, il ne faut pas qu'il fasse l'office de penser pour nous. Nous ne devons pas accepter ses théories philosophiques ou politiques; de fait, aucune de ses opinions ou aucun de ses dires, sans les avoir examinés librement et en avoir pesé les mérites. Agir autrement serait indigne d'un homme, et tendrait, de plus, à établir un despotisme dégradant parmi nous. Le journal n'est pas au-dessus d'influences vénales et condamnables, tout en espérant qu'il n'y succombe point ou bien rarement. Il nous importe donc de former nos propres jugements sur les questions discutées dans la presse, les jugeant sur leurs mérites réels, et non sous la simple autorité de l'écrivain.

Il convient de remarquer ici que la faiblesse ou le manque de sincérité des principes religieux ou politiques se manifestent en ne soutenant point les journaux qui défendent ces principes. Nous sommes portés à ne point apprécier ce qui est à nous, surtout si ce n'est pas de mode, et quoique nous en prenions la défense devant les étrangers, cependant en notre particulier et entre nous, nous le traitons avec mépris. Ainsi, nous verrons quelquefois des familles catholiques recevoir des publications protestantes ou d'un caractère neutre au lieu du journal catholique. On peut, comme excuses, alléguer diverses raisons; mais qu'elles aient quelque importance ou soient de nulle valeur, elles ne peuvent jamais nous justifier de ne pas accorder notre patronage à l'organe de notre Eglise et au défenseur de nos croyances religieuses.

En effet, il est difficile d'admettre la sincérité des croyances d'un homme, quelles qu'elles soient, s'il ne profite pas de toutes les occasions favorables qui lui sont données de les défendre, non seulement en paroles, mais de sa bourse et en faisant tout autre sacrifice raisonnable.

L'indépendance de caractère est encore exposée à un autre danger, provenant de quelques-unes de ces organisations politiques, sociales et ouvrières, dans lesquelles la plupart des hommes de vie active sont enrôlés. Il est entendu que les membres de ces sociétés s'engagent à faire des sacrifices pour une fin commune. L'union fait la force ; et il ne peut y avoir d'union réelle, possible, parmi les hommes si chacun n'y met un peu de sa volonté et de son jugement, et ne contribue matériellement au soutien de la cause commune. Mais il arrive quelquefois, si ces sociétés ne sont pas grossièrement calomniées, qu'elles interviennent dans les droits légitimes et les libertés de ceux qui n'en font pas partie, et qu'elles obligent leurs membres, individuellement ou collectivement, d'adopter une ligne de conduite qui blesse la justice et qui est par conséquent blâmable, quel que soit le bien qui doit en résulter. Comment, donc, un homme peut-il conserver le respect qu'il se doit et son indépendance, s'il est forcé par la corporation à laquelle il appartient, de faire à son prochain ce qu'il ne voudrait pas qu'il lui fût fait à lui-même ? Et, cependant, comment peut-il violer les règlements qu'il s'est engagé d'observer ?

De plus, l'on rapporte que les membres de ces organisations s'exposent aux conséquences les plus sérieuses s'ils cessent d'en faire partie. Si cela est vrai, un homme devrait y penser longtemps et sérieusement avant de commettre sa liberté d'action au grave danger d'être ainsi entravée ou restreinte.

Il ne me reste, pour terminer ce chapitre, qu'à faire deux autres recommandations sur le sujet qui nous occupe. Les voici, en peu de mots: La première est de mener une vie irréprochable et de conserver une réputation sans tache, si vous appréciez votre indépendance. Il n'existe pas de servitude plus accablante que celle de savoir que nous avons perdu, par notre faute, l'estime et le respect de nos amis. Peu, dans ces circonstances, ont la hardiesse, je pourrais peut-être plutôt dire le mauvais goût, de prendre une part marquante dans les affaires ou dans les réformes sociales du pays ou de la localité que vous habitez.

Ma deuxième recommandation est celle-ci: Ne faites pas de dettes. Chaque créancier est en quelque sorte un maître, gênant votre liberté d'action dans plusieurs questions importantes où ses vues et ses intérêts viennent en conflit avec les vôtres. De plus, les dettes déshonorent, excepté celles encourues dans le cours ordinaire des transactions commerciales. Un homme qui vit au-delà de ses moyens trompe le public, et cherche à lui faire croire qu'il vaut plus et a plus de crédit qu'on ne lui en accorderait si on le connaissait tel qu'il est. Une semblable vie est fausse, vide, et aura une fin fâcheuse.

# CHAPITRE XVII.

## La bonté.

> Ce n'est ni le génie, ni la gloire, ni l'amour, qui mesurent l'élévation de l'âme, c'est la bonté.
>
> *Lacordaire.*
>
> Un célèbre médecin disait: "Depuis que l'homme existe et qu'il souffre, le langage de la pitié a été l'une des meilleures assistances; souvent il obtient plus d'adoucissement à ses maux, par un coup d'œil, par une pression de main, par une phrase, par une interjection charitable, que par tous les ingrédients que nous faisons bouillir, filtrer, concasser et moudre."

La bonté est la disposition la plus sage et la plus heureuse pour réussir dans la vie. Elle ne fait presque jamais d'ennemis, et nous suscite, au contraire, que des amis, dont le nombre augmente avec les années. Il est vrai que nous ferons peut-être bien de ne pas trop compter sur leur dévouement à certaines heures critiques de notre existence; mais il nous est tout de même agréable de les avoir, et leur bonne volonté est d'un précieux secours dans bien des occasions.

Des paroles douces, des façons débordantes d'épanchement, des promesses qui manquent de sincérité, passent souvent pour de la vraie bonté. Leur fausseté et leur hypocrisie sont tôt ou tard démasquées, et elles engendrent le dégoût, non seulement de la part de ceux qui en sont dupes, mais de tous les hommes vraiment droits. Je crois qu'il existe peu d'individus d'une laideur morale plus repoussante qu'un homme égoïste, dissimulé, rayonnant de sourires et qui fait profession d'une philanthropie universelle. Que ses amis, s'il en a, se défient d'un tel homme, car il les trahira s'ils ont l'imprudence de se confier à lui.

La vraie bonté doit avoir sa source dans l'entière conviction des droits que nos semblables ont à notre affection, à notre sympathie et à notre assistance. Nous sommes membres d'une même famille, dont Dieu est le Père et le Chef. Il ne veut pas que nous vivions, dans cette famille, repliés sur nous-mêmes, comme si nous étions l'objet le plus important dans l'univers. Il veut que nous soyons secourables aux autres, et que nous partagions leurs fardeaux, comme un frère et une sœur s'entr'aident sous le toit domestique. Naturellement, nous ne sommes pas obligés de mettre nos biens en commun avec notre prochain, ou de nous gêner afin de pouvoir subvenir à ses besoins, hormis qu'ils soient exceptionnellement pressants. Mais, entre une avarice sordide et les dépenses excessives, il existe un vaste champ où l'on peu exercer la bienfaisance. Il y a ceux qui sont à

notre emploi, ou avec qui nous vivons, que nous pouvons encourager et aider par de bonnes paroles et par nos actes. Il y a le pauvre, la veuve, l'orphelin, le vieillard, l'infirme, l'abandonné, dont l'existence nous est confiée et dont nous pouvons alléger la pénible condition sans qu'il en coûte un grand sacrifice. Il y a ceux qui sont dans l'affliction ou dans le malheur, et dont nous pouvons nous assurer la reconnaissante affection par une visite ou une lettre de sympathie. Il y a encore ceux qui gémissent sous le poids de la honte ou de la défaveur, méritée ou imméritée, à la vue desquels tous les visages se détournent et toutes les portes se ferment. Ne pouvons-nous pas apporter un peu de consolation à ces frères méprisés en leur témoignant de la compassion, en disposant favorablement l'esprit du public à leur égard, en leur tendant une main secourable et en leur souhaitant de tout cœur bonne chance dans le sentier désolé de leur vie.

Bien des personnes inclinent à la bonté en théorie; dans la pratique, elles tirent une ligne au-delà de laquelle elles se permettent nombre de duretés cruelles. Elles font mauvaise mine à l'homme bien portant qui demande l'aumône, tout comme s'il n'était pas possible de croire qu'un homme en bonne santé pût avoir faim ou pût avoir une femme ou des enfants affamés. Elles n'ont aucune pitié d'un pauvre misérable mourant de faim, réduit à la mendicité par la boisson, comme si ses habitudes vicieuses l'avaient retranché de tout droit à l'aumône. Elles sont prodigues de secours envers la pauvreté élégante, de cette pauvreté

qui a "connu de meilleurs jours", et qui porte encore de la soie défraîchie et des gants de chevreau. Mais la pauvreté de tous les jours, avec des mains souillées et des chaussures éculées ou pieds nus et des habits en lambeaux, n'a rien d'attrayant ou de pittoresque qui puisse les intéresser. Elles la considèrent avec dégoût, la trouvent indigne d'un regard ou d'un mot de bienveillance. Un abîme infranchissable semble la séparer de l'ordre social plus élevé auquel elles appartiennent.

"Mais que voulez-vous que nous fassions", demandera une de ces personnes non sans un mouvement d'impatience. "Voulez-vous dire que nous devrions serrer la main à tous les gueux et vagabonds que nous rencontrons; que nous mettions à prime par une charité aveugle la paresse, l'extravagance et l'ivrognerie; que nous devrions traiter avec la même bonté le mendiant de profession, maussade et ingrat, et l'homme qui se laissera mourir plutôt que de tendre la main, et qui cherche à cacher sa pauvreté des yeux du public en gardant une apparence respectable."

Je ne veux pas dire, assurément, qu'il ne devrait pas y avoir de distinction entre les pauvres, ou que nous devrions secourir et traiter avec une égale bonté tous les nécessiteux; mais je prétends que personne ne mérite d'entendre le langage blessant dont on se sert souvent envers les passants qui viennent parfois frapper à nos portes. Aucun reproche, aucun sermon, quelles que soient nos bonnes intentions, ne convertira un ivrogne. Un mot de bienveillance, d'encourage-

ment ou un bon repas feront beaucoup plus pour le remettre sur ses pieds, que d'écraser son esprit ébloui par tous les raisonnements en usage dans les réunions de tempérance. Soyons tolérants envers les erreurs et les fautes de la vie. Nous en commettons nous-mêmes un grand nombre, et nous en commettrions encore plus si nous étions autant que d'autres exposés au danger de la tentation. Le vice même a un aspect qui devrait exciter la pitié humaine ; quoi qu'il arrive, il ne nous appartient pas de juger et de condamner ceux qui ont succombé.

Sans doute, les personnes bienveillantes sont exposées à être trompées par des histoires de détresse qui ne sont que d'impudentes inventions. Dans les grandes villes, des filous réussissent à vivre fort agréablement pendant des années aux dépens des âmes charitables. Ces escroqueries ne sont pas non plus exercées sans causer de grands dommages aux bons pauvres. Personne ne désire être le jouet de rusés coquins ; aussi, une fois que quelqu'un a été trompé, il n'accueille pas facilement de nouvelles demandes de secours. Non seulement il s'enquiert de leurs mérites, ce qu'il a le droit de faire, mais il prend des renseignements sur le passé du solliciteur, et s'il découvre un point noir quelque part dans sa vie, il l'écarte tout de suite du sein de sa bienveillance. Toutefois, cette manière de procéder est à peine sensée ou humaine. Si un homme, qui est notre frère, tombe dans une misère véritable, il faut le secourir, quelque indigne qu'il soit ou inconsidérée qu'ait été sa vie.

Un mot indulgent ou un acte charitable est quelquefois le point d'arrêt d'une existence en décadence. Le malheureux, du moins, en conserve un bon souvenir et y trouve matière à de douces et agréables réflexions dans la suite de sa vie.

Les existences les plus heureuses et les plus enviables qu'il m'a été donné de connaître sont celles d'hommes qui ne se sont jamais laissés endurcir par les tromperies et les fraudes. Leur nature généreuse et ouverte s'est épanchée en paroles affables et en actes de bienfaisance dont on a abusé et qu'on a tournés à des fins ingrates, sans pour cela cesser de déborder, telle qu'une fontaine qu'aucune perte ou dépense ne saurait épuiser. Le monde se rit quelquefois de ces hommes, prédit leur insuccès en affaires et leur mécompte social. Mais, chose curieuse, ils surnagent toujours et semblent prospérer par leur désintéressement. Le résultat justifie leur inébranlable optimisme dans la bonté humaine, et en reposant de la confiance dans les hommes, ils les en rendent dignes; ils éveillent le meilleur de leur nature, et ils augmentent leur propre bonheur par le bonheur qu'ils répandent constamment autour d'eux.

Le monde, malgré son sourire bénévole en voyant agir ces hommes, les tient en haute estime et les aime. Leur influence purifie et élève les aspects de la vie; si elle ne détruit pas ses idoles et ses fétiches, elle lui fait comprendre qu'ils ne sont pas les divinités qu'il avait cru, et qu'il y a un ordre de choses plus

parfait, plus heureux, plus noble que tous ceux qu'il peut imaginer.

Il n'y a pas seulement que les impostures, les fraudes et les duperies qui éprouvent la bonté ; elle l'est encore par les faux rapports et les offenses. Voici, par exemple, un homme d'une nature joyeuse, expansive, qui ne semble connaître que le côté aimable de la vie, et qui a un sourire et un mot agréable pour tous ceux qu'il rencontre. Eh bien ! sa popularité excitera l'envie de quelques-uns de ses voisins à l'humeur chagrine et intraitable, qui prennent un plaisir malicieux à attribuer à sa conduite des motifs dont il est incapable. Il aspire, murmurent-ils, à quelque charge ou fonction publique ; il cherche à s'attirer des clients ; rempli de vanité, il désire s'entourer de flatteurs. Ces faux rapports peuvent causer de l'ennui à un homme impressionnable ; cependant, s'il est sage, il les méprisera, vu qu'ils n'atteignent que ceux qui les font circuler. Toute personne d'un esprit droit dont l'opinion vaut quelque chose ne peut s'empêcher d'admirer un acte de bonté, de générosité. Cela doit suffire à celui qui l'accomplit, et, avec cette admiration, il peut traiter avec un sourire de pitié les attaques impuissantes de l'envieux et du malveillant.

Un des traits principaux de la bonté est donc d'avoir beaucoup d'indulgence pour les oublis, les fautes de ceux que nous servons, et même pour la malice de ceux qui médiraient de nos motifs. Un autre trait également important c'est l'égalité d'humeur !

On remarque que les personnes naturellement bien-

veillantes sont souvent d'une humeur inconstante et indécise. Elles ont des jours de joie et des jours de tristesse; des moments d'enchantement et des moments de dépression; leurs engouements et leurs aversions; leurs états de sérénité et leurs angoisses. Bien que ce ne soit qu'un léger défaut de caractère, cette humeur changeante amoindrit considérablement tout le bien que la bonté pourrait autrement réaliser. Il gâte la beauté et l'équilibre d'une vie qui, sans cela, serait aimable et parfaite autant qu'une existence humaine peut l'être.

Afin d'éviter le défaut d'égalité d'humeur dans notre manière d'agir envers les autres, nous devons apprendre à régler notre conduite par des motifs de raison et non par impulsion. Je ne veux pas dire qu'une noble et généreuse impulsion ne devrait pas être suivie; mais elle devrait être accompagnée et guidée par des principes de raison ou de religion, qui la remplaceraient lorsqu'elle se serait éteinte ou serait devenue trop faible pour continuer à nous influencer.

Parlons maintenant de la bonté comme d'un élément essentiel au bonheur domestique.

J'ai déjà traité de la nécessité de rendre nos foyers aussi gais et attrayants que possible, et j'ajoute maintenant que le principal moyen d'y arriver est la pratique de la bonté. Les parents et les enfants ont généralement entre eux des sentiments de bienveillance; mais, pour une raison ou pour une autre, ils les dissimulent sous un air sévère, désagréable. Ils paraissent honteux de la plus légère manifestation

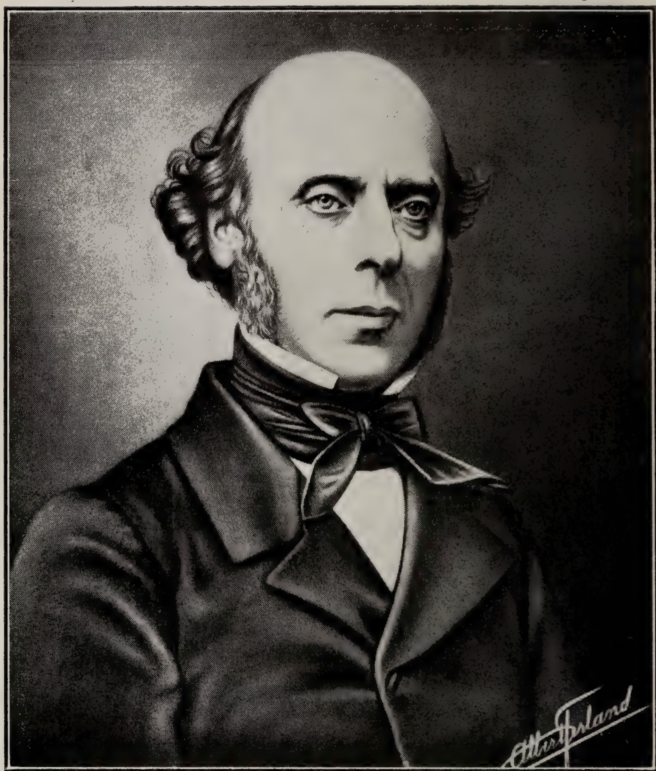
de tendresse ou de cordialité, et lorsqu'ils s'adressent aux étrangers, vous ne les entendrez jamais dire un mot aimable de leur chez-soi ou de leur famille. On peut objecter que cette conduite déplaisante provient d'une discrétion, d'une modestie naturelle; mais j'ai peine à croire que la modestie ou la réserve ait quelque chose à faire en la circonstance. Je serais porté à l'attribuer, au moins dans ses commencements, à l'imprudence des parents qui se querellent entre eux en présence de leurs enfants. Ceux-ci prennent bientôt l'habitude de la dispute sans avoir à craindre l'autorité des parents, qu'ils méprisent. Le toit familial devient alors un lieu de discorde, sans charme ou attraction pour aucun de ses membres. Il importe donc aux parents d'éviter toute contestation, toute parole grossière, devant leurs enfants. La fidélité à observer cette règle est le secret du bonheur domestique. Lorsque le père et la mère sont unis dans l'administration de leur maison, et lorsqu'ils se traitent entre eux avec politesse et respect, leurs enfants imiteront naturellement cet exemple, et il n'y aura ni désaccords, ni attitudes arrogantes, ni contestations, ni mécontentements.

Le soin de se conformer aux règles de la bonne société contribue beaucoup à l'union et au bonheur des familles. Ce point, malheureusement, est souvent négligé, excepté, lorsque l'on se trouve en présence de visiteurs. Il s'ensuit que les parents, aussi bien que les enfants, en viennent imperceptiblement à prendre un air indifférent, froid, les uns envers les

autres. La moindre contradiction dégénère facilement en une véritable mésintelligence, jusqu'à ce que l'unité de la famille soit détruite, et que ses membres vivent ensemble comme des pensionnaires dans un hôtel.

Quelques parents, des pères surtout, qui ne manquent pourtant pas d'affection pour leurs enfants, se montrent froids et impassibles à leur égard. On dirait qu'ils sont incapables de se détendre devant eux et de leur témoigner la plus légère marque de tendresse. Les pauvres petits grandissent atrophiés moralement par une telle manière d'agir, tout comme les plantes qui sont privées de soleil. Les enfants ne prennent vraiment leurs ébats que pendant son absence. Son retour glace leur gaieté. Leur joie, leur babil innocent, leur plaisir bruyant, sans contrainte, sont étouffés, et les voilà figés, n'osant à peine remuer, jusqu'à ce que les affaires ou un heureux hasard le rappelle au dehors. Lorsque ces enfants seront devenus grands, quels agréables souvenirs de la maison et de leur jeunesse pourront-ils évoquer et chérir, et qui seraient capables de les soutenir et de les diriger au milieu des traverses et des soucis de la vie? Et quel bonheur un tel père peut-il avoir dans ses enfants? Il les aime, et n'a qu'un but purement terrestre: pourvoir à leur bien-être. Que peut-il raisonnablement attendre d'eux en retour? Lorsqu'ils auront eux-mêmes fondé des familles, qu'il aura passé l'âge de la vie active, seront-ils empressés de le recevoir à leurs foyers; lui porteront-ils des attentions

affectueuses ; s'efforceront-ils de rendre sa fin paisible, belle et radieuse, comme un coucher de soleil d'automne ? On peut à peine se promettre tant de témoignages de piété filiale. A tout événement, le meilleur moyen de se les attirer est de s'assurer la tendresse de ses enfants dès leur bas âge ; de faire en sorte que cette tendresse s'accroisse avec les années, de l'entourer d'une triple protection d'estime, de respect et d'obéissance. En général, traiter ses enfants avec bonté est la conduite la plus sûre et la plus sage que les parents puissent tenir en vue de la consolation et du bonheur de leur vieillesse.



François-Xavier Garneau,

notre historien national, né à Saint-Augustin en 1809, mort à Québec en 1866.



Notre grand historien s'est montré patriote ardent et homme de courage et d'énergie. Les débuts de sa carrière furent particulièrement difficiles, et, plus tard, pour mener à bien son œuvre, il lui a fallu, pendant des années, dérober au sommeil, chaque soir, plusieurs heures qui lui auraient été pourtant bien nécessaires pour réparer ses forces épuisées après une journée d'un dur travail employée à gagner le pain de sa famille. Il est un modèle dont peut s'énorgueillir et s'inspirer notre jeunesse. C'est en 1840 qu'il commence à écrire son Histoire du Canada, qui fait autant d'honneur à son nom qu'à nous-mêmes. Le premier volume parut en 1845, le deuxième en 1846, et le troisième en 1848. Sa réputation comme écrivain ne tarda pas à se répandre, tant en France qu'aux Etats-Unis. Henri Martin, dans sa grande *Histoire de France,* écrit: "Sous le titre d'*Histoire du Canada,* l'œuvre de M. Garneau embrasse, en réalité, l'histoire de toutes les colonies françaises en Amérique. Son plan est vaste, mais il est bien exécuté." Le style est à la hauteur de la pensée, dit à son tour l'abbé H.-R. Casgrain, et révèle un écrivain d'élite. Il a de l'ampleur, de la précision et de l'éclat; il est remarquable par la verve et l'énergie. Mais le style de l'historien se distingue surtout par une qualité qui fait son véritable mérite et qu'explique l'inspiration sous laquelle l'auteur a écrit. C'est dans un élan d'enthousiasme patriotique, de fierté nationale blessée, qu'il a conçu la pensée de son livre, que sa vocation d'historien lui est apparue. Ce sentiment, qui s'exaltait à mesure qu'il écrivait, a empreint son style d'une beauté mâle, d'une ardeur de conviction, d'une chaleur et d'une vivacité d'expression qui entraînent et passionnent, surtout le lecteur canadien: on sent partout que le frisson du patriotisme a passé sur ces pages.

Grâce au patriotisme et à la générosité éclairée de l'un de nos concitoyens, l'honorable George-Elie Amyot, conseiller législatif, Québec est fier de posséder aujourd'hui un monument digne de la mémoire de Garneau, monument qui honore autant celui qui en est l'objet que celui qui l'a fait ériger.

## CHAPITRE XVIII.

---

### **Culture intellectuelle.**

"Cultive tes champs, mais aussi ton jardin; récolte du blé, mais aussi des fleurs et des fruits. On ne vit pas seulement de pain: qu'il en soit de même pour tout esprit; cultive en toi le bon sens, c'est le pain nécessaire à la vie, mais ne néglige aucune de tes facultés. On ne vit pas seulement de bon sens." *Conseil du sage.*

O jeunesse! ô plaisirs! jours passés comme un songe!
Du moins, ces temps heureux, l'étude les prolonge.
Elle laisse à nos cœurs cette première paix.
Que les autres plaisirs ne prolongent jamais.
Celui qui dans l'étude a mis sa jouissance
Garde sa pureté, ses mœurs, son innocence.
Le miroir de sa vie est riant à ses yeux;
Les jours ne sont pour lui que des moments heureux.
.................................................................
*P. Lebrun.*

Le savoir perfectionne l'esprit. Nous devrions donc, durant la vie, chercher à acquérir le plus de connaissances possible. L'école primaire et le collège ne sont pour ainsi parler qu'une préparation à une

culture intellectuelle plus complète. Cette première éducation perd même beaucoup de son utilité, si elle ne nous inspire pas la résolution de continuer plus tard nos études en autant que nos devoirs nous en laisseront la liberté. Combien peu, cependant, après leur sortie de l'école, pensent à prendre un livre de science, d'histoire, un ouvrage d'une réelle valeur littéraire, et de l'étudier à leurs moments perdus, alors qu'ils n'ont pas d'autre occupation sérieuse. Combien peu même conservent les conaissances élémentaires acquises à l'école, non sans un grand sacrifice de temps, de travail et d'argent. Posez à un jeune homme qui est entré dans le commerce depuis quelques années une simple question en fait d'histoire ou de géographie; je crains qu'il ne soit forcé d'avouer qu'il a presque tout oublié ce qu'on lui avait appris en classe.

Je ne prétends pas, naturellement, qu'un homme d'affaires devrait être un dévoreur de livres, ou qu'il devrait tenir ses livres de classe près de lui, sur son pupitre, et les repasser chaque fois qu'il peut disposer d'un instant. Je ne veux pas même dire qu'un homme devrait consacrer ses soirées et autres moments de loisir à des études suivies, à moins qu'elles n'aient un rapport direct et intime avec son état ou sa profession, et qu'il y trouve le même plaisir qu'un autre éprouve à lire un roman ou le journal. Voici ce que j'entends: que nous nous formions une très haute idée de notre responsabilité relativement à chacune de nos facultés; que nous soyons déterminés à porter

cette faculté à sa plus grande puissance; que l'esprit ou l'intelligence étant la plus importante de ces facultés, nous ne perdions jamais de vue le devoir qui nous incombe de l'enrichir, de l'orner de connaissances utiles et exactes. Ce devoir, comme toute autre obligation naturelle, est accompagné d'un sentiment de plaisir qui le rend facile et attrayant. Il nous élève au-dessus de toute occupation indigne, qui ne flatte que les sens; il nous tient au courant de toutes les découvertes et de toutes les inventions de notre époque, aussi bien que de son merveilleux progrès social et scientifique. Il nous permet de faire bonne figure parmi les gens instruits et cultivés, non peut-être à titre de savants, mais comme des hommes qui savent apprécier les dons de l'esprit dont ils sont doués, et qui s'efforcent de les porter à leur plus haute perfection.

Mais peut-être que la culture intellectuelle n'est possible qu'à ceux qui ont suivi un cours complet au collège? Non; elle est possible à quiconque a appris à lire. Il se publie aujourd'hui des manuels qui traitent de tous les sujets et qui sont à la portée de tout le monde. Des réimpressions d'encyclopédies et d'ouvrages historiques, qui peuvent être obtenus à des prix des plus modiques, fournissent pour des années une abondance de lectures faciles et utiles, même à ceux qui ne possèdent qu'une simple instruction élémentaire. Ceux qui apprécient le savoir et qui ont le désir sincère de s'instruire, ne peuvent se plaindre de nos jours du manque d'occasions de satis-

faire une si louable ambition. De fait, un des grands triomphes du dix-neuvième siècle et dont l'histoire, pour les générations futures, mérite d'être écrite en lettres d'or, a été de mettre l'instruction à la portée du pauvre, et de donner plein accès, pour le plaisir de tous, aux riches et féeriques arcanes de la science, des arts et de la littérature. C'est au peuple maintenant à tirer partie de si heureuses circonstances, et de s'en servir comme d'un marchepied pour arriver à une vie plus haute, plus pure et plus sainte.

Les jeunes gens qui sortent de l'école ou du collège ne pourraient prendre, au début de leur carrière, une meilleure résolution que de consacrer tous les jours quelques moments pour continuer à s'instruire. Une fois qu'ils auront commencé, ils goûteront un si vif plaisir dans l'étude, qu'il n'y a pas lieu de craindre qu'ils la délaissent pour toute occupation moins digne. Il n'est pas nécessaire, cependant, d'y donner tout le temps que l'on peut disposer; il est même peut-être mieux de ne pas le faire. Les jeunes gens ont besoin d'air frais et d'exercice physique dans l'intérêt de leur santé, et si leurs affaires les retiennent à l'intérieur tout le jour, ce serait grande imprudence de leur part que de s'enfermer le soir dans leur chambre et de se plonger dans la lecture jusqu'à l'heure du coucher. Je ne prévois pas cependant que beaucoup de mes jeunes lecteurs donnent dans cet excès. Une demi-heure, ou une heure tout au plus pourrait être réservée tous les jours à cette culture intellectuelle que je recommande. Un temps plus

court même suffirait, pourvu qu'on s'y livre régulièrement et non par sauts et par bonds, suivant son caprice. Voilà, en effet, le grand danger et la pierre d'achoppement qui menaçent les meilleures résolutions. On est pourtant sincère en les prenant; nous sommes mêmes heureux de les avoir formées et nous nous en applaudissons. Mais lorsqu'il s'agit de les tenir, nous sommes portés à les trouver ennuyeuses et à nous payer d'excuses pour les mettre de côté, ce qui, malheureusement et trop souvent, finit par arriver. Le moyen de nous prémunir contre ce danger est de cultiver la fermeté de volonté, jusqu'à ce qu'elle devienne le trait distinctif de notre caractère.

Ne mettez pas trop d'empressement à vous assujettir à des devoirs que vous vous imposez à vous-même, et, avant de vous engager, pesez bien tous les obstacles que vous aurez probablement à surmonter dans l'accomplissement de vos promesses. Mais une fois que vous serez liés, ne permettez pas qu'aucune raison d'opportunité ou d'intérêt vous empêche de tenir à la lettre les résolutions que vous aurez prises.

La première étude qui s'impose est de bien connaître tout ce que les livres peuvent nous apprendre touchant notre métier ou notre état. Nous devons en savoir son histoire, ses développements, sa condition actuelle et ses chances d'avenir; nous rendre familière la partie théorique ou spéculative aussi bien que le côté pratique qu'il présente; ne rien ignorer, enfin, des connaissances que les derniers résultats de

la science et les plus récentes découvertes peuvent nous offrir sur le sujet.

Nous éprouvons, cependant, un tel engouement pour tout ce qui est nouveau, et nous nous fatiguons si vite de tout ce qui est ancien et simple, que je crains que plusieurs d'entre nous ne soient portés à se livrer à des études plus modernes et plus intéressantes que celles présentement recommandées. Nous pouvons penser, peut-être, que nous sommes au fait de tout ce qui regarde nos affaires sans qu'il soit nécessaire d'étudier davantage ; on peut prétendre avec raison qu'une occupation acceptée volontairement, comme une sorte de récréation, ne doit pas se changer en une tâche pénible. Elle ne le doit pas, assurément ; mais pourquoi considérer comme une corvée tout ce qui a un rapport intime avec notre emploi dans la vie ? Pourquoi ne désirons-nous pas volontiers nous initier à tous les détails de notre besogne ou profession ? C'est que nous n'y donnons pas toute notre attention, que nous ne l'aimons pas de cette passion dont j'ai parlé dans un chapitre précédent, comme une des conditions essentielles de succès. Que notre occupation journalière soit l'objet de notre première et constante pensée, et nous ne serons jamais tentés d'alléguer aucune excuse pour ne pas l'étudier sous tous ses aspects et ses aboutissants. Nous pouvons bien nous intéresser à l'étude d'autres branches de connaissances et y consacrer un certain temps ; mais il ne faut pas leur permettre de détourner notre attention de celle qui est pour nous d'une importance

majeure, et qui nous assure une place en vue dans les rangs de nos compagnons de travail: l'étude approfondie, complète, de ce qui a trait à notre métier ou profession.

Voici maintenant quelques conseils relativement aux matières à étudier, et à la manière de les étudier au point de vue de la culture intellectuelle.

On voit souvent des personnes adopter l'excellente pratique de noter soigneusement tout événement d'un intérêt actuel, de savoir tout ce qu'il est possible d'apprendre sur ceux qui y ont figuré, sur le lieu où il s'est produit, l'heure de son accomplissement, les causes qui l'ont déterminé, ses effets ou son influence, etc., etc. Ces personnes acquièrent par ce moyen, au bout de quelques années, quantité de renseignements divers et intéressants, et leur conversation, si elle est accompagnée de modestie, est des plus agréables et des plus instructives. Elles élèvent le ton de toute société qu'elles fréquentent; empêchent les propos de table de dégénérer en fadeurs et en lieux communs; elles portent leurs auditeurs à acquérir une connaissance plus parfaite des événements contemporains. En un mot, elles exercent une influence des plus heureuses sur toutes les personnes de leur entourage.

Pour la plupart des gens du monde, je crois que ce genre d'études, malgré ses insuffisances, est le plus utile et le plus facile à acquérir. Le plaisir d'en faire part aux autres stimule leur ardeur à se l'approprier, de sorte que lorsqu'ils ont une fois pris

l'habitude de cultiver ainsi leur esprit, il y a peu à craindre qu'ils ne l'abandonnent.

Cependant ceux qui désirent se mettre en état de pouvoir dire quelque chose de nouveau et d'intéressant sur les questions du jour, doivent avoir à leur disposition une bibliothèque bien garnie et libre accès aux plus récentes publications. Beaucoup de journaux, sans doute, contiennent des connaissances utiles dans leurs articles de fond; mais le lecteur n'a souvent que des notions confuses sur les sujets traités, qu'il lui faut vérifier au moyen des livres s'il veut être exactement renseigné et éviter d'être induit en erreur. Les bibliothèques, toutefois, ne sont pas toujours à la portée de ceux qui voudraient y avoir recours, et les derniers ouvrages parus généralement sont si dispendieux qu'il n'y a que la classe riche de lecteurs qui puissent se les procurer. Enfin, bien des gens n'ont pas l'ambition de briller en conversation, et préfèrent s'en tenir à une connaissance profonde et complète d'un seul sujet que d'en effleurer plusieurs. Pour ces personnes, le programme d'études qu'elles peuvent se permettre est pour ainsi dire illimité. La science et la littérature leur ouvrent deux champs également accessibles et étendus. On a lieu de penser que leur préparation première ou la direction naturelle de leur esprit les amènera à choisir un sujet particulier, et ils ne peuvent faire mieux que de se donner à ce sujet jusqu'à ce qu'ils le possèdent pleinement. Je dois dire cependant que l'étude de l'histoire ou de la biographie me paraît dans la pra-

tique la plus utile, non seulement pour la culture de l'esprit, mais aussi pour la formation de la noblesse et de l'élévation du caractère. Nous trouvons là des modèles vivants de la plus haute perfection que l'homme a pu atteindre dans le passé. Le patriotisme, l'honnêteté, la pureté, le dévouement, la haine de l'oppression, la sympathie pour les opprimés, voilà les leçons que l'histoire nous enseigne sous les plus vives couleurs, ces couleurs n'étant autre chose que la vie des hommes qui sont parvenus à la gloire et à la renommée par les moyens que nous possédons nous-mêmes.

Mais si l'histoire profane enseigne ces leçons, l'histoire de l'Eglise nous en fait connaître encore de bien plus grandes et de bien plus nobles. Elle nous révèle la dignité de l'âme humaine pour le rachat de laquelle Dieu a bien voulu mourir. Elle nous montre les exemples les plus sublimes d'héroïsme dans les multitudes de martyrs, qui ont bravement affronté la mort en témoignage de leur foi dans le Christ et en imitation de son exemple. Elle nous montre des hommes et des femmes renonçant à leurs richesses, à leur famille, aux affections du foyer, pour embrasser une vie de pauvreté, de prière et de travail au milieu des pauvres et des abandonnés de la société, pour l'amour de Celui qui, possédant toutes choses, est né et a vécu parmi les pauvres, et est mort méprisé par un monde qu'il était venu sauver.

Toutefois, je ne me propose pas ici de vous influencer quant au choix que vous devez faire d'un

sujet. J'atteindrai la fin que j'ai en vue si vous vous déterminez à donner invariablement tous les jours quelques instants à l'étude d'un sujet qui nourrira votre esprit de connaissances utiles et l'élèvera au-dessus du niveau de la vie des sens, de la vie animale.

J'ai à peine besoin de vous mettre en garde contre le danger de vous contenter d'une connaissance superficielle du sujet, quel qu'il soit, que vous aurez choisi. Etudiez à fond tout ce qui mérite d'être appris. De fait, le savoir qui n'est pas véritable, est plutôt ignorance que connaissance, tenant le milieu entre les deux, mais ressemblant davantage à celle-là qu'à celle-ci. Ne vous flattez pas de rien connaître parfaitement, à moins que vous ne puissiez en rendre compte à vous-même ou aux autres en des termes clairs et précis. Ainsi mises à l'épreuve, bien des personnes d'une lecture étendue et d'une haute littérature ou à prétentions scientifiques, témoigneraient en réalité savoir peu de choses.

Autre conseil: Ne tirez pas vanité de vos talents ou de votre instruction. Le savant le plus éclairé et le plus érudit est forcé d'admettre que des bornes étroites limitent ses recherches de la vérité. La science a certainement fait des conquêtes merveilleuses depuis les temps modernes; mais, comparées aux immenses régions de l'invisible et de l'inconnu, ces conquêtes se réduisent à un point lumineux au milieu des ténèbres universelles. Un insecte du haut d'un brin d'herbe peut avec autant de raison se glorifier de connaître la terre entière que nous, de notre point

culminant, pouvons nous flatter d'avoir découvert toutes les vérités.

Si la culture intellectuelle nous rend respectueux et modeste en présence des insondables mystères de la nature, et si elle augmente notre foi dans la révélation comme pouvant seule résoudre ces questions touchant l'origine, la fin et les devoirs de la vie, elle aura atteint son but le plus élevé, et nous pourrons espérer que la lumière divine ne nous manquera pas pour assurer notre salut.

---



Saint François de Sales,

évêque de Genève, né au château de Sales, près Annecy, le 21 août 1567, mort le 23 décembre 1632.



Saint François de Sales, l'apôtre éloquent de la Savoie et le doux conducteur des âmes dans la voie dévote, ouvre l'histoire de notre littérature au XVII[e] siècle. Son *Introduction à la vie dévote* date de 1609. Composé sur la demande de Henri IV, cet ouvrage de piété, destiné aux gens du monde, eut un succès immense. L'évêque de Genève rivalise avec l'auteur de l'*Imitation.* Non seulement les âmes pieuses, mais tout le public, même les incroyants, ceux que l'on appelait alors les libertins, vinrent à lui avec enthousiasme. (*Charles Simond.*).

Saint François de Sales a été surnommé le "gentilhomme saint". "Avec quel soin, disait-il un jour, devons-nous entretenir les petites vertus qui s'élèvent au pied de la Croix!" On demanda au saint quelles étaient ces vertus, et il répondit: "L'humilité, la patience, la douceur, le support du prochain, la condescendance, la tendresse de cœur, l'enjouement, la cordialité, la compassion, le pardon des injures, la simplicité, la candeur, en un mot toutes les petites vertus de ce genre. Comme l'humble violette, elles aiment l'ombre; comme à elle, il faut la rosée; et, bien qu'elles aussi n'aient que peu d'apparence, elles répandent une odeur délicieuse sur tout ce qui les entoure." Ces vertus, et d'autres encore, il les eut toutes à un degré éminent. Saint François de Sales disait encore: "S'il faut tomber dans quelque extrémité, que ce soit dans celle de la douceur." Enfin, il est l'ami de tous les âges, l'ami qu'il faut consulter dans toutes les phases de l'existence.

Les écrits de l'auteur de l'*Introduction à la vie dévote* se distinguent par l'élégance, la richesse, l'harmonie.

## CHAPITRE XIX.

---

### **Vie surnaturelle.**

> Un homme remarquable par sa vertu disait souvent que "tout dans notre vie dépend de nous-mêmes, et que telle est la force de notre volonté, jointe à la grâce divine, que tout ce que nous voulons fermement et sérieusement devenir, nous le devenons ; nul ne désirant avec ardeur être humble, patient, modeste ou libéral, qui ne finisse par devenir tout cela".

La plupart des conseils contenus dans les chapitres précédents avaient pour but de faire de vous un homme intègre, respecté et prospère dans la sphère d'action qui vous est propre. C'est une fin que tout homme est justifiable de se proposer et de chercher à réaliser ; mais ce n'est pas une fin qui, par elle-même, peut le satisfaire ou lui apporter le bonheur. Il aspire à quelque chose de mieux et de plus élevé que les simples avantages ou acquisitions de la nature, quelque parfaits qu'ils puissent être, et aucune paix du cœur ne lui est possible jusqu'à ce qu'il ait appris ce que ce quelque chose signifie, et comment on peut l'obtenir.

Peut-être allez-vous vous récrier: "Oh! je serais parfaitement satisfait si j'avais de grandes richesses, une belle maison avec de nombreux serviteurs, tous mes amis autour de moi, une bonne santé et une réputation sans tache; si je possédais toutes ces choses, je ne désirerais rien de plus."

Eh bien! non; vous ne seriez point satisfait. Que cela soit possible, vous avez peine à le croire. D'abord, vous vous prendrez bientôt à désirer jouir de toutes ces choses à perpétuité; puis, peu après, vous souhaiterez posséder davantage. Il y a deux circonstances qui font que tous les biens terrestres sont incapables de satisfaire pleinement l'âme humaine. Ces biens sont limités dans leur étendue et dans leur durée, tandis que l'âme aspire à quelque chose qui ne peut jamais lui être enlevé et au-delà de laquelle il n'y a rien à désirer. Ce quelque chose est Dieu, d'où nous venons et à qui nous devons retourner, à ce que nous assure notre foi chrétienne. C'est pourquoi, quand nous travaillons à notre amélioration morale, nous devons avoir en vue non seulement le perfectionnement de notre état naturel, mais notre préparation à cette vie surnaturelle d'union avec Dieu, qui est le premier objet et la fin dernière de notre être.

De même, l'honorabilité de notre position dans le monde et nos succès dans nos affaires doivent être envisagés comme secondaires et subordonnés à ce grand et unique but de notre vie; ils sont les échelons de l'échelle par laquelle nous montons à Dieu. Mais

si nous nous contentons de vivre honorablement aux yeux des hommes, sans chercher à surnaturaliser notre travail, nos misères, nos peines, nos joies, nous perdons le mérite divin de nos actions. On peut croire que cet idéal élevé de l'existence nous rendra plus indifférents aux affaires, moins intéressés aux progrès matériels de notre race, moins aptes à soutenir l'âpre concurrence autour de nous. Ces conséquences ne peuvent découler d'une fervente vie chrétienne que dans l'imagination des esprits superficiels. Au contraire, la loi du Christ nous fait un devoir de conscience de donner aux choses de notre état, une attention prudente, soutenue, dont dépend en grande partie le succès. La même loi nous commande encore l'amour du prochain, qui implique l'assistance, la sympathie, l'union, comme une condition essentielle pour assurer notre bonheur durant l'éternité. C'est ainsi qu'au motif de l'intérêt personnel ou de la philanthropie qui anime les autres, le chrétien fervent ajoute le motif beaucoup plus élevé du devoir dans ses transactions d'affaires et dans ses rapports avec ses semblables. On ne peut donc prétendre avec un semblant de vérité que le point de vue religieux peut nuire au succès d'une carrière commerciale ou retarder le progrès du développement matériel et de la prospérité du monde.

Mais même si ces effets ou d'autres pires encore devaient s'ensuivre, l'obligation de tendre par la voie droite à la fin qui est la nôtre reste encore la même. Un marchand surpris par la tempête a bientôt fait,

pour sauver sa vie, de jeter à la mer ses lourds ballots de marchandises. De même, s'il nous était déclaré par révélation divine que, pour gagner le ciel, il est nécessaire de tout abandonner et de renoncer à tout commerce avec nos semblables, nous ne devrions pas hésiter un instant à sacrifier le moindre pour le plus grand de ces biens. Ce sacrifice, cependant, ne nous est pas demandé: "Si vous voulez posséder la vie éternelle, gardez les commandements", dit Jésus-Christ. Il est vrai qu'il en appelle quelques-uns à une vie plus haute: "Si vous voulez être parfaits, allez et vendez ce que vous avez, donnez-en le prix aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel; alors venez et suivez-moi." Mais ceci est de conseil, non de précepte, et n'a aucun rapport avec la question qui nous occupe présentement.

Si, donc, nous voulons jouir de la paix de l'âme et du vrai bonheur que cette vie comporte; si nous voulons sanctifier notre travail sans renoncer aux avantages matériels qui en résultent, nous ne devons jamais perdre de vue notre fin dernière et y rapporter exclusivement toutes nos actions. Je ne crois pas qu'aucun de nous trouvera ce devoir pénible ou ennuyeux. Croyez-moi, nos affaires n'en iront que mieux. Cela ne nous empêchera pas de nous récréer après le travail; cela n'aura pas pour effet ni d'attrister notre vie de famille, ni d'éloigner nos amis, ni de nous rendre l'existence morose et malheureuse. Entre vous, qui avez choisi "la meilleure part" et un autre qui ne l'a pas fait, il n'y a que deux points qui

vous distinguent: vous vous tenez en garde contre le péché, qui le laisse, lui, indifférent; vous vous proposez par votre travail de plaire à Dieu et de lui être uni; l'autre cherche à se contenter lui-même ou à ne plaire qu'à son patron. Votre vie et la sienne, aux yeux du monde, sont à peu près semblables; ce n'est qu'intérieurement, au point de vue spirituel, qu'elles diffèrent; mais cette différence est d'une importance incalculable. Cette fin surnaturelle, qui doit être celle de nos efforts, répand une lumière nouvelle sur les passions que nous avons surtout considérées jusqu'à présent au point de vue matériel du succès ou de la non-réussite dans notre vie. Notre soif de bonheur, perfection et fin de notre être, est telle que nous sommes constamment tentés de rechercher ce bonheur dans la satisfaction de nos passions. Chaque fois que nous cédons plus ou moins immodérément à ces satisfactions, nous nous écartons de la voie tracée par les commandements, et nous nous privons volontairement de la lumière divine et du secours qui ne sont accordés seulement qu'à ceux qui suivent cette voie. De plus, nous nous en rendons le retour impossible, excepté par une faveur spéciale de Dieu, à laquelle nous n'avons aucun droit. Nos passions sont donc nos pires ennemis; si nous sommes intelligents, nous les surveillerons constamment de façon qu'elle ne nous entraînent pas aux excès.

J'emploie ce mot excès à dessein pour prévenir l'erreur qui consiste à croire que les passions sont

purement mauvaises et coupables. Rien de mauvais ou de coupable n'ayant pu nous être donné par notre Créateur, les passions doivent avoir un but utile et sage à remplir dans l'ordonnance de notre vie. Ce but est de stimuler notre zèle et notre ardeur dans la poursuite du bien, et de nous rendre plus agréable l'accomplissement de tous nos devoirs envers nous-mêmes et nos semblables. Les passions ne sont donc que des moyens pour atteindre une fin et ne doivent être employées que dans la mesure qu'elles peuvent y contribuer. Nous faisons usage du sel à table pour donner du goût aux aliments et les rendre plus digestifs; mais nous ne songeons jamais à en faire exclusivement notre repas. Il serait donc aussi insensé de ne manger que des assaisonnements, que de vivre sur la satisfaction d'une passion. Cependant, combien y en a-t-il qui tentent ce tour de force et qui cherchent leur nourriture pour apaiser la faim de l'âme dans l'intempérance, l'impureté ou quelque autre passion dominante. Toute vie spirituelle s'éteint dans de tels hommes. Leur état devient le même que celui de la bête pour ce qui touche à la sensualité. Ils n'espèrent rien au-delà du tombeau, quoique la crainte d'une terrible justice distributive les glace d'effroi, crainte qui les poursuit dans leurs pires excès, les obsède durant leurs nuits sans sommeil, et leur fait paraître l'approche de la mort bien plus épouvantable que la menace de la foudre dans un chemin solitaire et exposé.

Donc, comme nous voulons atteindre notre fin

suprême, — le repos en Dieu et la béatitude éternelle, — il nous faut surveiller attentivement nos passions et les limiter aux usages pour lesquels elles nous sont données. Mais pouvons-nous faire cela par nous-mêmes? La simple volonté est-elle assez forte pour résister aux tentations et aux séductions de la sensualité et de l'orgueil que nous sentons en nous et que nous voyons autour de nous? Les motifs purement humains du respect pour soi-même, de considération pour l'estime et l'amitié des hommes et de notre intérêt personnel sont-ils suffisants pour nous faire mener une vie pure et vertueuse sans un secours extérieur ou surnaturel? Non; la volonté humaine a tellement été blessée lors de la chute de nos premiers parents, que les passions la débordent et empiètent sur son autorité, à moins d'un secours de la grâce divine pour les réprimer et les maintenir en sujétion. Sans doute, nous sommes parfaitement libres de résister ou de consentir à toute tentation particulière; mais sans la force et la lumière surnaturelle, la volonté perçoit rarement de motif capable de la déterminer à exercer toutes ses puissances de résistance, et c'est ainsi que les passions remportent ordinairement une victoire facile.

Je crois que notre propre expérience nous convaincra suffisamment de la nécessité du secours divin pour triompher de la tentation, lorsqu'elle est surtout violente et persistante. Nous pouvons, il est vrai, n'avoir jamais à lutter contre certaines tentations, et notre éducation, la délicatesse de nos sentiments, une

crainte ou une honte naturelle en neutralisent d'autres. Il y a aussi une certaine période de la vie où les passions semblent s'apaiser et perdre de leur pouvoir de nous nuire. Tenant compte de toutes ces exceptions, il n'en est pas moins vrai qu'il nous faut reconnaître le besoin d'un secours, en outre de la force naturelle de notre volonté, pour nous conserver, intérieurement et extérieurement, pur, honnête et fidèle à tous nos devoirs.

Ce secours est la grâce actuelle, don de la Miséricorde divine, qui nous est accordé par la prière et les sacrements. Mais la grâce, qui assiste, remplit encore une autre fin : elle élève les actions accomplies sous son influence dans l'état de grâce à un degré surnaturel, leur acquiert un mérite surnaturel, et leur donne droit à une récompense surnaturelle. Sans la grâce, nous ne pouvons jamais nous tourner vers Dieu. De fait, comme je l'ai déjà dit, la vie surnaturelle que nous devons mener est morte en nous sans la grâce sanctifiante, et nous sommes absolument incapables de la faire revivre, à moins qu'un secours intérieur spécial de Dieu porte l'intelligence et la volonté à accomplir ces actes surnaturels par lesquels elle est rétablie, elle nous est rendue. Ces actes sont surtout des actes de Foi, d'Espérance, d'Amour, de Contrition et de Pénitence.

N'ayez crainte que je vous inflige une longue dissertation sur la grâce. Les remarques qui précèdent cependant sont indispensables pour vous démontrer, premièrement, que nous ne pouvons maî-

triser nos passions, que nous ne pouvons nous conserver tempérants ou chastes, que nous ne pouvons pratiquer une parfaite honnêteté sous le coup d'une violente tentation, sans un secours spécial de Dieu; secondement, ces mêmes remarques nous font voir que, sans ce secours, nous ne pouvons nous défaire du péché, avancer d'un seul pas vers le ciel, ou même accomplir la moindre action digne d'une récompense surnaturelle. Comment, donc, allons-nous obtenir ce secours tout-puissant? Nous l'obtenons toujours par la prière et les sacrements, particulièrement les sacrements de Pénitence et de la sainte Eucharistie. Quelques mots sur chacun de ces secours spirituels ne seront pas hors de place ici.

La doctrine chrétienne touchant la prière est que tout ce que nous demandons au Père au nom de Jésus-Christ nous est accordé. Aucune condition n'est attachée à cette promesse, et elle n'en comporte pas d'autre que celle qui dérive de sa propre nature. Nos prières doivent tendre à notre fin dernière, et nous devons les faire avec confiance, patience et persévérance. Peu sont exaucés à leur première demande. La raison semble en être qu'ils manquent de confiance, ou que leur patience a besoin d'être exercée. De fait, ils reçoivent, sans qu'ils le remarquent expressément, une plus grande faveur que celle qu'ils demandent; c'est leur persévérance dans la prière. Cette persévérance est un signe de prédestination, et elle est considérée comme une des grâces les plus précieuses de Dieu.

Nos prières peuvent même avoir pour objet des bénédictions temporelles. Il nous est permis de demander la santé de l'esprit ou du corps, le soulagement de notre pauvreté, de nos peines intérieures, l'éloignement d'un danger, en un mot tout ce dont nous sentons le besoin. Pourvu que toutes ces choses concourent à notre salut, nous pouvons les demander avec la même confiance que s'il s'agissait d'une faveur spirituelle, et elles nous seront accordées. Des esprits courts croient que la prière ne peut intervenir dans l'ordre naturel de l'univers. Ce qu'on appelle l'ordre naturel de l'univers n'est simplement que la manifestation de la conduite de Dieu dans l'œuvre de sa propre création. Ce qui motive cette conduite nous est un mystère ; mais s'il nous assure qu'il n'est pas indifférent à cet égard à nos prières, c'est impiété de ne pas croire à sa parole ou de lui nier le pouvoir d'intervenir quand cela lui plaît dans son œuvre propre.

L'habitude de la prière n'est un fardeau pour personne ; car nous pouvons prier dignement en tout temps, en tout lieu et dans n'importe quelle attitude. Le mouvement des lèvres n'est pas même nécessaire ; l'esprit et le cœur peuvent y être occupés pendant que nous sommes à lire, à converser ou à vaquer à nos affaires de tous les jours. De plus, la prière produit un bien doux sentiment de confiance et de repos en Dieu, et ce sentiment vaux mieux que toutes les jouissances que la richesse est à même d'acheter ou que le monde peut procurer.

Les sacrements de Pénitence et de la sainte Eucharistie sont deux autres moyens par lesquels notre vie se spiritualise et prépare son entrée dans l'éternité. Quand le péché nous a fait perdre la grâce, Jésus-Christ nous a acquis par sa mort le moyen de nous la rendre. Ce moyen est la Pénitence. Quel que soit le nombre ou la grièveté de nos péchés, pourvu qu'on s'en repente sincèrement et qu'on s'en accuse de bonne foi à un prêtre, ils sont complètement pardonnés et ne nous seront jamais imputés en jugement. Nous rentrons, en outre, en grâce avec Dieu, et notre héritage céleste, auquel nous n'avions plus droit, nous est restitué. Combien il est insensé et malheureux de garder une conscience coupable lorsque, en allant à l'église catholique la plus rapprochée et en remplissant les conditions prescrites et faciles, nous pourrions être allégés de notre pénible fardeau et recouvrer la tranquilité d'esprit que nous avions perdue.

Nous pardonner nos péchés et nous rétablir dans l'amitié divine dépasse infiniment tout ce que nous pouvions espérer. Cependant, Jésus-Christ, dont la miséricorde envers les hommes repentants et de bonne volonté ne connaît pas de limites, fait encore plus, et il vient, en propre personne, s'unir à nos âmes dans la sainte Eucharistie, afin de rendre plus forte et plus active la vie spirituelle reçue dans le sacrement de Pénitence, et nous donner une assurance de la récompense qui nous est réservée, si nous sommes vaillants et fidèles à remplir notre devoir. "Celui qui mange ma chair et boit mon sang, a la vie éternelle; et celui-là, je le ressusciterai au dernier jour."


FRANCISCUS DE LAVAL PRIMUS EPISCOPUS
Duflos
Les Maisons de Laval et de Montmorency
Formerent la haute naissance
De ce Premier Prelat de la Nouvelle France
Dont l'Image paroist icy.
Il effaça tous ses Ayeux
Dieu par la Sainteté le mit audessus d'eux
Il lui donna pour heritage
Le Canada François le Canada Sauvage



## Mgr de Montmorency-Laval,

premier évêque et fondateur de l'Eglise du Canada, né en France le 30 avril 1622, mort le 6 mai 1708.

Mgr de Laval fit ses études chez les Jésuites de Laflèche. Héritier du nom et des biens de sa famille, il renonça à tous ces avantages en faveur d'un frère plus jeune que lui pour se vouer entièrement à Dieu. Il fut ordonné prêtre le 23 septembre 1647, étant âgé de 25 ans, et sacré évêque le 8 décembre 1658, à l'âge de 36 ans. Le jour de Pâques de l'année 1659 il s'embarquait pour le Canada, où il avait ambitionné d'être envoyé, non comme évêque, mais comme simple missionnaire. Il arriva dans sa nouvelle ville épiscopale le 16 juin 1659, et fut acclamé par la population, heureuse de posséder son nouveau pasteur. Le zèle de Mgr Laval s'exerça d'abord à l'évangélisation des sauvages, qu'il protégea également contre les "français misérables et sans crainte de Dieu qui perdaient alors les nouveaux chrétiens en leur vendant des boissons très violentes, comme vin et d'eau-de-vie." Ses relations avec le clergé étaient empreintes de douceur et d'humilité. "Jamais évêque n'a plus aimé son clergé ni n'en a été plus tendrement aimé, écrivait le chanoine de Latour; c'était un véritable père." Les actes de toute sa carrière épiscopale révèlent non seulement un homme d'une énergie indomptable, mais encore un saint qui savait faire aimer la vertu. La colonie alors n'était pas nombreuse et se maintenait péniblement, presque délaissée par la mère patrie et exposée aux incessantes et meurtrières incursions des Iroquois. "Nature fortement trempée, cœur intrépide, dit un de ses biographes, Mgr de Laval semblait grandir dans les épreuves, et sa présence consolait les citoyens affligés et ranimait leur espérance." Le 26 mars 1663, il fonde le Séminaire de Québec "chef-d'œuvre et l'ouvrage favori de ce saint prélat", suivant l'expression de M. de Latour, œuvre, en effet, qui a rendu et continue à rendre d'immenses services à l'Eglise et au pays. Mgr de Laval mourut le 6 de mai 1708, âgé de 86 ans, ayant la réputation et les vertus d'un saint, et comptant 50 années d'épiscopat

# CHAPITRE XX.

---

## Raisons de croire.

> Les hommes passent; mais la vérité du Seigneur demeure éternellement.
>
> *Ps.* XXXVIII, 7; *c.* VI, 2.
>
> Toutes mes études m'ont amené à avoir la foi du paysan breton; si j'avais étudié plus encore, j'aurais la foi de la paysanne bretonne.
>
> *Pasteur.*

Il importe beaucoup que les laïques catholiques connaissent toutes les raisons convaincantes qu'ils ont d'accepter l'autorité de l'Eglise, lorsqu'elle leur enseigne ce qu'il leur faut croire et pratiquer pour sanctifier leur vie et atteindre leur fin. Ils doivent être en état de donner des réponses claires, satisfaisantes, aux nombreuses objections qu'ils peuvent lire tous les jours ou entendre dans les conversations; autrement ils seront souvent pris au dépourvu ou deviendront victimes du doute. Ils doivent encore pouvoir dissiper les difficultés qu'éprouvent les personnes mal renseignées ou prévenues à accepter les enseignements de l'Eglise et d'en faire partie. On ne saurait concevoir tout le bien que peut accomplir un laïque catholique qui, possédant parfaitement les principes

qui guident la raison au seuil de la foi, se fait un devoir de les exposer chaque fois que l'occasion se présente.

Notre motif de croire aux vérités révélées enseignées par l'Eglise repose uniquement sur l'autorité de Dieu, qui les a fait connaître. Cette divine autorité est la seule base de notre foi. Notre raison est convaincue que Dieu a parlé aux hommes, et que ses paroles nous sont parvenues dans toute leur intégrité et leur pureté. Nous sentons donc la nécessité d'adhérer pleinement à tout ce qu'il a dit. Nous récusons notre expérience humaine et notre savoir s'ils semblent contredire ses enseignements, tout comme l'enfant renonce à ses idées informes touchant le système solaire et les étoiles lorsqu'il a étudié l'astronomie. Nous ne nous inquiétons nullement du progrès de la science, parce que l'Auteur de la Révélation est également l'auteur de la nature, et comme il est la vérité même, ses enseignements révélés et ceux que la nature nous manifeste ne peuvent se contredire. En vérité, il serait infiniment plus raisonnable de craindre une contradiction entre les purs axiomes de mathématiques et les découvertes de la géologie, que de redouter la possibilité d'un conflit entre la science et une seule des vérités révélées. La science humaine et la foi sont deux rayons de lumière provenant d'une source commune, ayant chacun sa mission et sa fin spéciales, et, au lieu de s'opposer et de se neutraliser, l'un aide l'autre à guider l'âme à parvenir à sa fin.

Je disais, il y a un instant, que la raison est convaincue que Dieu a parlé aux hommes, et que ses paroles nous sont parvenues dans toute leur intégrité et leur pureté. C'est un fait historique que l'Eglise catholique est un corps vivant, fondé par Jésus-Christ, et chargé par lui de continuer sa mission de sauver le monde jusqu'à la fin des temps. Il est aussi de fait historique que l'Eglise catholique n'a jamais failli à cette mission divine. Voilà dix-neuf siècles qu'elle prêche aux nations de la terre d'une voie claire, autorisée et conséquente avec elle-même; et, durant tout ce temps, ses principes n'ont jamais varié; sa direction a été la même, son ministère spirituel le même, dans tous les siècles et dans chaque pays. Ils sont les mêmes en Amérique et dans l'Inde; les mêmes aujourd'hui qu'ils étaient au temps où les apôtres se dispersèrent pour évangéliser le monde. De plus, l'Eglise catholique s'est toujours distinguée par trois caractères généraux qui doivent confirmer son autorité auprès de tous les hommes réfléchis. Elle s'est confondue avec les pauvres, tel qu'on pouvait s'y attendre de la véritable Eglise du Christ; son enseignement et sa direction ont produit la sainteté la plus héroïque que le monde ait connue; son dévouement n'a jamais été arrêté par aucun obstacle ni fléchi devant la persécution et la mort. Nous avons donc ici, en l'Eglise, vivant au milieu de nous, un témoin oculaire de la prédication, des miracles, de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ. Mais elle

n'est pas seulement un témoin oculaire: elle est l'agent autorisé de Jésus-Christ et son représentant dans le monde, titre que justifie pleinement toute son histoire.

Si Dieu a parlé au monde par Jésus-Christ, il s'ensuit que ses paroles nous sont parvenues dans leur pureté et leur intégrité par l'enseignement de l'Eglise catholique. Quiconque lit le Nouveau Testament dans un esprit impartial, sans prévention, sera assurément convaincu que Dieu a parlé ainsi. Jésus-Christ a prouvé par ses prophéties et ses miracles, mais surtout par sa résurrection d'entre les morts, qu'il était vraiment Dieu, manifesté au monde sous la forme humaine. Sa doctrine, que résument sa sainteté personnelle, son amour fraternel pour les hommes, son union avec Dieu, nous apparaît divine par sa sublimité même et par l'écho qu'elle éveille dans les cœurs qui cherchent sincèrement la vérité. Mais comme l'évidence de cette preuve dépend en quelque sorte des dispositions de chaque âme individuelle, nous avons la sainteté de sa vie, ses miracles, son désintéressement, son sacrifice de lui-même, qui tous s'unissent pour nous persuader au-delà de tout doute raisonnable que ses paroles sont bien la vérité révélée de Dieu.

La raison humaine, donc, nous démontre que Dieu a parlé par son Fils, et que ce qu'il nous a dit nous est parvenu par l'enseignement de l'Eglise dans sa forme originelle, authentique. Si nous étions libres de toute passion et de tout préjugé, si les enseignements de Jésus-Christ étaient de pratique facile et agréable, et, peut-être surtout s'il n'y avait pas de

mystères devant lesquels notre intelligence doit s'incliner, nous n'aurions besoin d'aucun secours surnaturel pour admettre ces faits. Ce secours, cependant, est moralement nécessaire à chaque degré de notre ascension vers la foi chrétienne. La raison est trop sujette à errer dans ses propres conclusions, et la volonté est trop faible et trop dominée par les passions, pour faire le premier pas vers la vie supérieure de la grâce sans une assistance surnaturelle. Cette assistance, heureusement, est toujours accordée à tous ceux qui font ce qui est en leur pouvoir. Par elle, l'intelligence est éclairée d'une lumière plus vive qui lui montre la légitimité de la foi; la volonté est animée d'une force qui lui fait rejeter les considérations humaines pour accepter implicitement les dictées de la révélation divine.

La grâce de lumière et de secours est donc moralement nécessaire pour nous amener au seuil de la Foi chrétienne. Le pas suivant, cependant, celui par lequel nous sommes élevés à l'état surnaturel et commençons à respirer l'atmosphère de la vie surnaturelle, est autant au-dessus de notre pouvoir qu'il l'est à un cadavre de se lever et de marcher. La transition est une seconde naissance et doit être l'œuvre du Saint-Esprit nous inspirant et nous appelant à une vie nouvelle. "Personne, dit le divin Maître, ne peut venir à moi, si mon Père, qui m'a envoyé, ne l'attire." Dans un autre endroit, il nous déclare que "celui qui ne naît pas une seconde fois ne peut voir le royaume de Dieu."

Il s'ensuit que la foi chrétienne est un pur don de la miséricorde divine, que la mort de Jésus-Christ nous a mérité. C'est "le commencement de notre salut, le fondement et la racine de notre justification." Cette foi nous est d'ailleurs une assurance des plus consolantes que Celui qui a commencé en nous l'œuvre de notre sanctification la continuera jusqu'à son couronnement. Dieu veut que tous les hommes soient sauvés ; mais il manifeste cette volonté plus visiblement à ceux qu'il conduit dans l'Eglise ou qu'il y amène par les lumières surnaturelles.

A nous de conserver et de cultiver avec le plus grand soin le don de la foi lorsqu'il nous est accordé. C'est le trésor le plus précieux que nous puissions posséder, trésor auquel l'or et les joyaux, de vastes domaines ou une renommée universelle ne sauraient pour un instant être comparés. Si les dons semblables de l'espérance et de la charité accompagnent celui de la foi, nous devenons en vérité les enfants adoptifs et les co-héritiers de Dieu, les frères et les sœurs de Jésus-Christ, les compagnons des saints. Tout alors concourt à notre perfectionnement. La terre nous sert de marchepied pour arriver au ciel. La vie la plus éprouvée n'est pas sans joie, parce qu'elle en voit le terme si proche et le bonheur parfait, sans fin, au-delà.

Il y a de soi-disant catholiques qui semblent considérer la foi comme un bien inaliénable. Ils prennent avec elle toutes sortes de libertés, en abusent, l'exposent à tous les dangers possibles, allant jusqu'à

mettre en doute ou nier sa vérité; et ils se flattent de ne pas renoncer au droit de la posséder et de pouvoir la recouvrer à plaisir. Ils se trompent grandement. Comme je viens de le dire, personne ne peut de lui-même entrer dans la vie surnaturelle. Nous pouvons en sortir de notre propre volonté; mais une fois dehors, impossible de revenir à moins que Dieu nous prenne en pitié, alors que, tout en larmes, nous demeurons prosternés à la porte. Le soi-disant catholique, cependant, ne voit pas la nécessité de pleurer. Il ne pense pas à se repentir de douter ou de rejeter tel ou tel article de foi, tant qu'il ne fait pas partie d'une secte hérétique. Il en prend à son aise dans son inconsciente quiétude, espérant pouvoir satisfaire ses penchants naturels durant la vie, et revenir à Dieu sur son lit de mort. De telles conversions sont rares et elles sont bien risquées.

La diffusion générale de la littérature anticatholique et antireligieuse au milieu des catholiques de ce pays, constitue un grand danger pour leur foi. Sur ce point, aucun de mes conseils ne pourrait être plus sage et persuasif que ceux contenus dans la Lettre pastorale du troisième Concile de Baltimore, que je transcris ici en entier:

"4. *Bonnes lectures.* — Que les images, les peintures, qui parent votre intérieur soient chastes et pieuses, et que les livres d'une lecture saine, intéressante et profitable en soient un des principaux agréments. Aucune représentation inconvenante n'y devrait être

tolérée. La valeur artistique d'un tableau n'excuse nullement le danger qu'il présente. Aucun enfant ne doit être exposé à la tentation par la faute de ses propres parents et dans la demeure familiale. Que les sujets qui ornent les murs de la maison rappellent le divin Sauveur et ses saints, à côté d'autres gravures propres à inspirer l'amour des vertus évangéliques et du bon citoyen.

"La même remarque s'applique également aux livres et aux revues. Non seulement le roman immoral, vulgaire et à sensation, le journal aux illustrations indécentes, et écrits tendant à affaiblir la foi dans la religion et l'Eglise de Jésus-Christ, devraient être absolument bannis de tout foyer chrétien, mais toute publication de nature à exciter dangeureusement les sens et à produire des émotions morbides, tout ce qui, en un mot, est propre à diminuer ou à mettre en péril la foi ou les mœurs dans les cœurs et les esprits des jeunes, devrait être soigneusement exclu. Les parents ne manqueraient certainement pas d'avertir leurs enfants et à les mettre en garde contre tout ce qui pourrait empoisonner leur corps ou nuire à leur santé; qu'ils soient au moins aussi prudents contre tout ce qui pourrait contaminer leur âme.[1]

---

[1] Un enfant va à la bibliothèque sans mauvaise intention; mais l'occasion fait le larron. Après avoir commencé à lire de bons livres, il en lira de moins bons, puis de mauvais. Il trouvera là, un jour, un démon caché sous la figure d'un camarade, qui lui dira. Tiens, lis ce livre, il est amusant. Le pauvre enfant n'osera pas refuser, il lira, boira le poison et se perdra.

*M. Allemand.*

Que les rayons bien garnis de la bibliothèque de la famille ne contiennent que des livres d'une lecture saine et agréable. Heureusement, la littérature catholique aujourd'hui est tellement abondante, sans compter les ouvrages qui, bien qu'ils ne soient pas écrits par des catholiques et ne traitent pas de religion, sont moraux, instructifs et propres à élever l'âme, qu'il ne peut y avoir d'excuse pour s'exposer au danger ou tout au moins perdre son temps, en ne s'occupant que de ce qui est inférieur, gâté ou suspect. Rappelez-vous, parents chrétiens, que le développement du caractère chrétien est intimement lié au développement du goût pour la lecture. Le vieux dicton: "Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es", peut aussi bien s'appliquer aux livres qu'aux gens que l'on fréquente. Ayez donc soin à n'admettre dans vos maisons que les bons livres, les journaux recommandables et les personnes de bonne compagnie. Formez vos enfants à l'amour de l'histoire et de la biographie. Inspirez-leur l'ambition de se rendre familières l'histoire et les doctrines de l'Eglise, de façon à pouvoir donner une réponse intelligente à tout interrogateur. Si le milieu où ils vivent le demande, encouragez-les, lorsqu'ils avancent en âge, à acquérir sur les questions controversées d'un caractère scientifique ou philosophique des connaissances telles qu'elles suffiront à les maintenir fermes dans leur foi et à les rendre capables de réfuter les sophismes. Nous serions heureux de voir se multiplier sur ces importants sujets des ouvrages populaires

et d'une érudition solide de la part d'écrivains catholiques instruits. Que vos enfants s'intéressent particulièrement à l'histoire de notre pays.[1] Nous considérons l'établissement de l'Indépendance dans notre pays, l'élaboration de ses libertés et de ses lois, comme une œuvre d'une attention particulière de la Providence, ses auteurs "bâtissant mieux qu'ils ne croyaient," la main du Tout-Puissant les guidant. Et si jamais le glorieux édifice est détruit ou menacé, ce sera le fait d'hommes oublieux des sacrifices des héros qui l'ont élevé, des vertus qui l'ont cimenté et des droits sur lesquels il repose, ou d'hommes prêts à sacrifier principes et vertus aux intérêts de parti ou à leur propre avantage. Comme nous voulons que l'histoire des Etats-Unis soit soigneusement enseignée dans toutes nos écoles catholiques, et que nous avons spécialement ordonné qu'elle fasse partie du programme d'études des étudiants ecclésiastiques dans nos séminaires, nous désirons qu'elle occupe une place privilégiée dans nos bibliothèques de famille, et qu'elle soit l'une de nos lectures favorites. Nous devons veiller avec sollicitude au maintien intégral des libertés de notre pays, en conservant bien vivants dans notre esprit les nobles souvenirs du passé, et en députant continuellement de nos foyers catholiques dans l'arène de la vie publique des recrues de patriotes et non de partisans."

[1] C'est toujours l'extrait de la Lettre pastorale du troisième concile de Baltimore que nous citons. (Note du traducteur.)



S. E. le Cardinal Taschereau,

premier cardinal canadien, né à Sainte-Marie de la Beauce
le 17 février 1820, mort à Québec le 12 avril 1898.

Le cardinal Taschereau fit ses études au Séminaire de Québec, où il remporta de brillants succès. Mémoire aussi active que tenace, jugement sûr, amour du travail, piété solide, modestie profonde, aimable gaieté dans les récréations: telles sont les principales qualités que l'on remarqua en lui dès cette époque. Ordonné prêtre le 10 septembre 1842, il professa la philosophie au Séminaire, où il enseigna pendant douze ans. Lors de l'épidémie du typhus en 1847, il laissa ses paisibles occupations pour se dévouer au soulagement des infortunés Irlandais; atteint lui-même du terrible fléau, il passa plusieurs semaines à l'Hôpital-Général, en danger de mort. Revenu à la santé, il retourne au Séminaire où il exerce diverses fonctions jusqu'à son élévation à l'épiscopat, le 19 mars 1871. La fondation de l'Université Laval, érigée civilement le 8 décembre 1852, fut une des œuvres qu'il avait à cœur et à laquelle il contribua puissamment. Enfin, le pape, jugeant que Mgr Taschereau conduisait si bien son diocèse, suivant l'expression de l'un de ses biographes, décida de l'associer au gouvernement de l'Eglise, et le 7 juin 1886, il le fit entrer dans les rangs du Sacré Collège, honneur dont se glorifia à juste titre tout le pays.

"Avouons-le, dit la notice publiée dans *Le premier cardinal canadien,* si le Canada pouvait avoir quelque prétention à l'insigne honneur que vient de lui faire le Souverain Pontife, les circonstances étaient singulièrement favorables, puisque le siège métropolitain de Québec était occupé par un homme dont la vaste intelligence, la science profonde et la vertu solide offraient au choix du Saint-Père un sujet tout à fait digne de revêtir la pourpre cardinalice, cette haute dignité n'étant que la récompense d'une vie pleine de mérite."

Et cependant, il n'avait assurément ambitionné aucune de ses hautes dignités. Comme Laval, sa vie n'avait qu'un but: faire la volonté de Dieu, travailler jusqu'à sa mort pour l'Eglise et pour son pays. Avec l'aide de la Propagation de la Foi et d'une société de colonisation qu'il avait fondée, il érigea canoniquement 40 paroisses et établit 31 missions.

## CHAPITRE XXI.

---

### Loyauté envers l'Eglise.

S'il y a encore aujourd'hui sur cette terre d'Amérique trois millions de catholiques parlant le français, si le peuple canadien forme une race forte et fière, si cette même race a pu conserver sa langue et sa foi, à qui le doit-il? Au prêtre canadien: c'est l'indiscutable réponse de l'histoire.

Le prêtre canadien d'aujourd'hui n'a pas changé. Il a encore le même dévouement pour le salut des âmes, le même zèle pour le bien de ses compatriotes, la même ferveur et la même force d'âme pour éloigner de la patrie, s'il était possible, le flot envahisseur de la libre pensée, du matérialisme et de la veulerie nationale. Comme autrefois il mérite toute notre admiration et notre confiance.

*D. P.*

..............................

Soyez loyal envers l'Eglise. Remerciez Dieu souvent de vous avoir appelé à en faire partie. N'ajoutez foi à aucune accusation qui porterait atteinte à son honneur. Levez-vous et défendez-la courageusement si on la calomnie ou si on en parle avec mépris.

Baisseriez-vous la tête ou resteriez-vous muet si on disait du mal de votre mère ou de votre sœur en votre présence? Cependant l'Eglise est plus pour vous qu'une mère et qu'une sœur. Par le baptême, elle vous a fait enfant de Dieu et héritier de son royaume et, depuis ce moment jusqu'au dernier instant de votre existence terrestre, elle est avec vous, comme un ange gardien visible, vous soutenant dans votre voyage, vous relevant lorsque vous tombez, vous ramenant, lorsque vous vous en êtes écarté, dans le sentier qui conduit à la vie éternelle.

Pensez au pouvoir sublime et pratiquement illimité qui lui a été donné pour cette même fin de votre sanctification et de votre salut. A chaque heure du jour et de la nuit, des centaines de messes sont offertes dans l'une ou l'autre partie du monde, et à chacune d'elles on prie pour vous. Et quelle prière est celle de la Messe! La prière des Plaies, du Sang et de la Mort de Jésus-Christ. De plus, il n'y a aucun péché que l'homme puisse commettre dont l'Eglise n'ait reçu de Jésus-Christ plein pouvoir de pardonner. "Recevez le Saint-Esprit", dit-il au moment de s'élever au ciel, "les péchés que vous remettrez seront remis, et les péchés que vous retiendrez seront retenus."

Jésus-Christ a institué un sacrement pour la sanctification de chaque événement important, de chaque tournant essentiel, de la vie humaine. Le Baptême et la Confirmation pour l'enfance et la jeunesse, le Mariage pour la période de l'âge mûr, l'Extrême-

Onction pour l'heure de la mort, la Pénitence et la Sainte Eucharistie pour tous les temps ; ce sont des secours, quelques-uns moralement et d'autres absolument nécessaires pour notre salut éternel, et l'Eglise a plein pouvoir de les dispenser. Il est donc vrai de dire que la destinée surnaturelle dépend de l'intervention de l'Eglise. En d'autres mots, elle a "les clefs du royaume du ciel" sous sa garde. Mais elle est plus qu'un simple portier. Elle est chargée d'aller par tous les chemins et les carrefours du monde et d'inviter, exhorter, solliciter tous ceux qu'elle rencontre de se réunir autour d'elle et d'écouter le message qu'elle a mission de leur annoncer, afin qu'elle puisse leur assurer le repos éternel.

Ce pouvoir dont tout catholique sait que l'Eglise est revêtue doit suffire pour lui assurer la chaleureuse loyauté et la soumission de ses enfants. Mais nous sommes fiers de notre Eglise et nous lui sommes attachés ; bien plus, nous lui donnerions notre vie, si nécessaire, pour d'autres raisons que celles de sa mission ou de son pouvoir divin. Voyez l'œuvre sublime, désintéressée et humanitaire qu'elle accomplit dans le monde. Voyez ses prêtres parcourant les impasses de nos bourgs et de nos villes, cherchant parmi la lie et les rebuts de la société des âmes à convertir et à sauver ! Voyez ses missionnaires traversant les confins de la vie civilisée, s'enfonçant dans les forêts inexplorées, à la recherche de la tribu sauvage ou du proscrit encore plus farouche pour les ramener à Dieu ! Voyez ses communautés de

femmes, renoncer à tous les conforts et aux charmes de leur foyer et dépenser leur vie au service des pauvres, des malades et des délaissés !

Prenez seulement le Sacrement de Pénitence, et calculez la somme de bonheur que l'Eglise dispense par son moyen, la quantité de crimes et de péchés qu'elle prévient à l'aide de ce sacrement dans le monde entier. Entrez dans une église catholique un samedi soir, et voyez les foules qui entourent les confessionnaux. De ceux qui composent ces foules, vous en trouverez à peine un qui ne représente pas un foyer rendu plus heureux par l'absolution qu'il va recevoir, un exemple d'honnêteté, de fidélité et de pureté donné à ses compagnons de travail, un principe d'élévation morale et de charité à l'égard de la société qu'il fréquente. Essayez maintenant de vous figurer le nombre de ces confessionnaux établis sur la terre entière, et vous verrez alors l'étendue de la mission miséricordieuse que l'Eglise exerce par ce seul sacrement.

L'Eglise ne recherche rien pour elle-même, et c'est là une autre raison qui lui gagne l'attachement de ses enfants. Si elle demande des secours matériels, c'est pour bâtir des églises pour le culte divin, des écoles pour l'éducation des pauvres, des hôpitaux et des refuges pour les malades et les vieillards. La grosse part des fortunes privées de ses ministres — économies réalisées pendant de longues années de vie simple et frugale — est employée pour les mêmes fins. Ces dons sont faits sans ostentation ; le monde

n'en entend point parler, excepté lorsque des parents trompés dans leurs espérances essaient de priver l'Eglise et les pauvres de leurs justes droits. Les lois de certains pays interviennent dans l'exercice de ces droits, et ne permettent pas de léguer des biens immeubles à des corps ecclésiastiques pour des fins religieuses ou charitables. Mais le pouvoir civil ne prend pas une vue large et éclairée du bien-être réel de la société, en contrariant ainsi l'Eglise dans son œuvre apostolique. Aucune institution séculière ne peut enseigner les pauvres, prendre soin des malades, soulager la misère humaine dans toutes ses manifestations, avec l'économie et l'efficacité que nous le faisons, nous, par le simple effort volontaire. Combien est puérile, d'ailleurs, la crainte que les pouvoirs européens entretiennent touchant l'influence de l'Eglise. Aucun gouvernement ne peut s'assurer une plus grande garantie de sécurité et de permanence que celui qui reconnaît l'autorité de l'Eglise et ne met aucune entrave à son exercice.

Il y a des catholiques assez peu intelligents pour croire qu'ils s'élèvent dans l'estime de leurs amis protestants en témoignant de l'indifférence pour l'enseignement de leur Eglise. Ils aspirent à se faire passer pour des esprits libéraux, et ils s'imaginent sottement qu'ils ne peuvent être libéraux, dans le bon sens du mot, et catholiques à la fois. Ils se rendent ainsi coupables de déloyauté envers l'Eglise, et ils mettent leur salut en danger pour des motifs qui ne leur attirent que le mépris et le ridicule au lieu de

la considération et des éloges qu'ils attendaient. Le sens commun des protestants ne se laisse pas prendre dans l'opinion qu'ils se forment de ces catholiques déloyaux. "Vous, catholiques mitigés, disent-ils, ou vous croyez à votre Eglise ou vous n'y croyez pas. Si vous y croyez, vous devriez vous soumettre à son enseignement et ne pas avoir honte de reconnaître publiquement toute sa doctrine. Si vous n'y croyez pas, vous jouez un rôle indigne et méprisable de vous réclamer de l'Eglise et de vous appeler catholiques, lorsqu'elle vous rejette et vous renie."

Il n'y a rien, en effet, de plus malhonnête que le langage tortueux, perfide, que certains catholiques se permettent en parlant des dogmes révélés de la religion, ou de l'attitude inflexible de Rome touchant le désordre et l'impiété. Personne n'a jamais perdu un ami digne de ce nom pour avoir manifesté des convictions et des principes arrêtés. Au contraire, dans le jugement que l'on se forme du caractère d'un homme, le trait principal qui commande notre respect et notre estime est une conduite courageuse, sincère, ferme, où l'on fait le plus large possible la part d'indulgence pour l'opinion des autres, mais où l'on tient résolument à la sienne propre. L'Eglise catholique serait, sans aucun doute, beaucoup plus respectée par ceux qui n'en font pas partie, et gagnerait peut-être plus de partisans, si ses enfants lui étaient plus loyaux et plus jaloux de défendre son honneur que beaucoup d'entre eux ne paraissent le faire. La grâce, il est vrai, est nécessaire pour confesser sa foi en l'Eglise

devant les incroyants et les railleurs. Mais la grâce nous a été donnée dans toute sa plénitude par la Confirmation ; il lui suffit d'être ravivée et invoquée pour qu'elle vienne à notre aide et nous raffermisse dans les circonstances les plus difficiles de la vie.

Le scandale ! voilà un autre obstacle à la parfaite loyauté à l'Eglise. Beaucoup de catholiques prennent tous les ministres de la religion pour des êtres angéliques, exempts des infirmités humaines ou de passions. Il s'ensuit que s'il se produit un incident de nature à ébranler leur croyance, ces catholiques faibles d'esprit sont portés à faire retomber sur tout le corps ecclésiastique la faute ou la défection de l'un ou l'autre de ses membres. Or l'Eglise catholique n'est pas une société d'anges, mais d'hommes, et elle est gouvernée non par des saints confirmés en grâce et libres de passions, mais par des mortels fragiles, sujets à la tentation, et qui emportent avec eux dans le sanctuaire les mêmes penchants vers les choses défendues, terrestres, qu'ils éprouvaient avant d'y entrer. Ils ont, sans doute, les grâces puissantes spéciales que confère le sacrement de l'Ordre pour les aider à se maintenir dans l'état de sainteté propre à leur état. Mais ces secours n'enrayent pas le jeu de leur libre arbitre ; ils peuvent être négligés, sacrifiés même, et le prêtre peut devenir un jour ou l'autre comme un vaisseau à la mer, désemparé, sans gouvernail, destiné à un péril presque certain, lui et les âmes dont il a la charge.

Ces chutes, toutefois, sont loin d'être aussi nom-

breuses que les personnes mal disposées voudraient nous le faire croire. Que tout catholique compare le nombre de prêtres, zélés, dévoués, qu'il connaît avec le nombre de ceux qui, à n'en pas douter, ont transgressé leurs vœux et abandonné l'Eglise, il aura la preuve que les premiers l'emportent sur ces derniers par une immense majorité, bien plus grande, en vérité, qu'aux temps apostoliques, alors qu'un des Douze devint apostat, et qu'un autre, par faiblesse humaine, renia son divin Maître.

Il y a des catholiques qui semblent déconcertés, sinon scandalisés, de ne pas retrouver chez leurs prêtres un certain idéal de sainteté. Par exemple, s'il traite la rentrée des bancs comme une question d'affaires, ou si sa libéralité ne va pas jusqu'à l'extravagance en prêtant ou en donnant de son argent, décidément il passe pour quelqu'un qui n'a rien de l'apôtre ou du saint. Maintenant, ces bons mais grincheux catholiques ont encore à apprendre cette simple vérité: que l'œuvre de la sanctification de l'Eglise n'est pas fondue dans un moule d'héroïsme. Elle comporte un élément naturel, humain. Elle ressemble à une lumière brûlant dans un vase d'argile; vous savez que la lumière est là, mais elle est terne et vacillante, et elle met plusieurs années à transformer l'argile qui l'entoure en sa propre nature, brillante et immatérielle. De fait, on peut tenir pour assuré que, dans la plupart des cas, la lumière de la sainteté journalière ne sera en état de briller devant le trône de Dieu pour l'éternité qu'après avoir été purifiée par

le feu du purgatoire. Reconnaissons donc chez les autres tout le bien qu'il y a en eux, et ne nous permettons jamais de les juger parce que nous voyons ce bien mêlé à beaucoup de matières profanes. Le Saint-Esprit agit continuellement dans chaque âme individuelle, et nous ne pouvons jamais savoir l'étendue ou le succès de ses opérations d'après les apparences extérieures.

Il n'y a pas de secours humain plus puissant pour accroître notre esprit de loyauté, de fidélité envers l'Eglise et pour l'y maintenir dans toute sa vigueur, que de faire des livres et revues catholiques sa principale lecture. Nous entrons par ce moyen en sympathie avec l'Eglise universelle; nous nous rendons compte de son admirable organisation; nous comprenons sa mission sublime, d'abnégation et de sacrifice, et nous nous sentons honorés de pouvoir prendre une part, quoique modeste et de peu d'importance, dans son œuvre. Nous avons raison d'être fiers de notre littérature catholique, et nous ne pouvons nous payer d'aucune excuse de ne pas encourager nos journaux et nos revues. Une fois que nous aurons contracté le goût et l'habitude de les lire de préférence à tous les autres, non seulement nous nous apercevrons que notre foi est affermie grâce à leur influence, mais nous découvrirons de nouveaux plaisirs intellectuels, dont nulle autre littérature n'a la clef.

Cette lecture de publications catholiques aura un autre résultat pratique: elle éveillera en nous une plus vive sympathie pour toute œuvre de charité qui lutterait péniblement contre les difficultés dans notre voisinage immédiat. Elle nous rendra plus confiants,

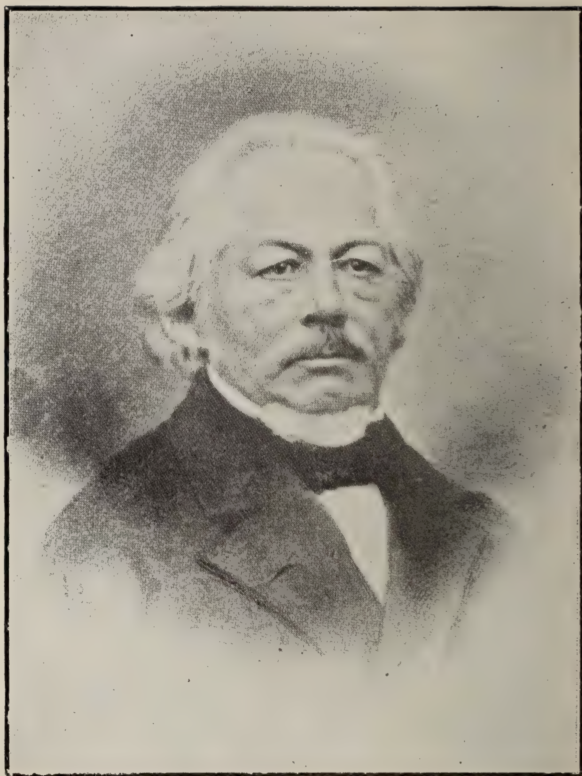
plus généreux, plus animés de l'amour du bien public. Elle nous rendra plus tolérants envers les faiblesses et les imperfections de ceux que l'Esprit de Dieu a choisis pour faire son œuvre, pour confondre les forts et les superbes.[1]

---

[1] Ce chapitre est celui que j'ai traduit avec le plus de plaisir, car il me semblait que je rendais ici le sentiment intime, général, de mes compatriotes. En effet, ceux parmi nous qui manquent de loyauté et de fierté nationale au point de ne pas confondre dans une commune estime les intérêts de la patrie et de l'Eglise sont l'infime exception. Comment oublier ce que nous devons à l'Eglise, à nos évêques, dont le rôle, dans la nation, a été celui de chefs nationaux naturels, aux heures critiques et périlleuses de notre histoire! Aussi, le digne président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec pouvait-il avec raison se faire l'écho, non seulement des membres de la Société, mais encore de ses compatriotes, lorsque, cédant son fauteuil de président à son successeur, le 26 janvier 1916, il disait:

"Chez les membres de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec, la fierté religieuse se confond avec la fierté nationale. Notre orgueil est d'être des fils soumis de l'Eglise catholique. Avec l'amour de la patrie, nous prêchons la soumission à l'autorité religieuse. Nous savons que la fidélité aux croyances, héritées de nos pères avec l'âme et l'esprit de la France, nous a jadis sauvés, et nous croyons que ce sera là, encore dans l'avenir, notre salut. Et nous ne sommes pas de ceux qui voudraient reléguer le prêtre dans la sacristie; nous ne sommes pas de ceux qui n'admettent l'autorité du Pape et des Evêques que dans les questions de dogme. Qu'il s'agisse des intérêts de la famille ou de la société, de la religion ou de la politique, de la direction des âmes ou du gouvernement des peuples, nous sommes de ceux qui aiment à écouter la voix du Pape et des Evêques, et qui se font une gloire de suivre leurs enseignements. Nous revendiquons, pour les croyances religieuses qui forment le plus précieux de notre patrimoine, le droit de nous diriger, non seulement dans notre vie spirituelle et morale, mais aussi, et au même titre, dans notre vie nationale, sociale et politique."

Que chacun de nous conserve en lui la foi et la vertu des ancêtres, et nous n'aurons jamais à craindre aucune déchéance nationale.



Etienne Parent,

journaliste, né à Beauport le 2 mai 1801, mort en 1874.



M. Parent, fondateur du journalisme canadien, patriote sincère, indépendant et dévoué, fit ses études au séminaire de Québec et au collège de Nicolet. Devint, à 21 ans, rédacteur en chef du *Canadien*. En 1837-38, il fut emprisonné pour avoir pris la défense de ses concitoyens et exprimé librement ses opinions. Elu au Parlement, sous l'union des provinces, il occupa le poste d'assistant-secrétaire provincial, puis celui de sous-secrétaire d'Etat après la Confédération. M. Parent était le meilleur écrivain de son temps. "Personne, dit un de ses contemporains, n'a déployé parmi nous dans ce métier de la presse, dont les conditions sont rendues si difficiles par la passion des partis, l'intolérance des intérêts personnels, l'indifférence du public et les nécessités de l'improvisation quotidienne, personne n'a déployé des vues plus larges et plus justes, une perspicacité aussi rarement en défaut, une sagesse aussi profonde. L'inspiration nationale a été égale du premier jour au dernier...." En 1846, il terminait, par le conseil suivant, une conférence donnée à Montréal devant la jeunesse de son pays: "Quel que soit le sort que nous réserve l'avenir, sachons nous en rendre dignes, s'il doit être bon; et s'il doit être mauvais, faisons en sorte de ne pas l'avoir mérité: tel est le devoir de chaque génération, de chaque individu. Et ce devoir, nous le remplirons en entretenant dans nos cœurs le feu sacré d'une noble émulation, qui nous fera nous maintenir en tout et dans tous les temps au niveau des populations qui nous entourent."

## CHAPITRE XXII.

---

### Derniers conseils.

> Vous, lecteur, qui m'avez écouté, qui savez à quel foyer réchauffer votre courage, qui êtes armé d'une inflexible volonté, je puis vous quitter sans crainte. Je sais quel sera votre choix; j'entrevois le cycle que voudra suivre votre pensée plus forte et plus résolue. Allez, ami, vers le bonheur!
>
> (Silvain Roudès, *Pour faire son Chemin dans la Vie.*)

Me voici rendu au terme de mon modeste ouvrage. Il me serait facile d'en doubler les pages; mais je pense qu'il vaut mieux, pour plus d'une raison, m'en tenir à ce que j'ai déjà écrit et aux quelques recommandations que je vais faire.

La première et la plus importante de ces recommandations est la charité, charité large, généreuse, constante. D'abord, ne pensez pas mal du prochain. Ne considérez personne comme absolument mauvais, indigne de pitié et de secours. Sans vouloir atténuer la méchanceté du péché ou du crime, je ne crois pas qu'il y ait une telle différence entre votre vertueux

citoyen et votre vilain garnement pour vous justifier de regarder le premier comme un parangon de vertu et le dernier comme la quintessence de la dégradation. Examinez l'âme de chacun d'eux, et vous trouverez que la différence qui les sépare est bien moindre que celle que vous pensez. Il n'y a pas d'homme absolument mauvais; il n'y en a pas non plus qui ne soit susceptible de s'amender aussi longtemps que Dieu lui conserve le don de la vie. Ayez donc la plus grande charité pour tous les hommes pour ceux surtout dont le monde se détourne avec horreur et dégoût. Tonnez tant qu'il vous plaira contre le péché, mais épargnez le pécheur. Ne considérez que l'image de son Créateur qu'il porte en lui, et le prix infini de sa rançon sur le Calvaire. Rappelez-vous que le Saint-Esprit agit constamment sur son âme, cherchant à la sauver des conséquences de sa propre révolte. Ne méprisez ni ne rejetez ce que Dieu aime, épargne et veut sauver.

De même, bannissez de vos conversations toute parole envieuse, méchante; surtout ne parlez jamais de scandales. Regardez tout homme ou toute femme que l'on accuse comme un frère ou une sœur qu'un coup cruel, lâche, aurait jeté par terre. Assurément un homme d'une nature généreuse accourt instinctivement pour protéger telle personne contre de plus mauvais traitements, et au moins ne se joint pas à la canaille en frais de l'achever.

Quant à l'exercice des œuvres de bienfaisance, je n'ai guère besoin d'ajouter à ce que j'en ai déjà dit

au chapitre qui traite de la Bonté. Aidez toute œuvre destinée à soulager la misère, à répandre l'éducation catholique, à maintenir les missions parmi ceux qui ne connaissent pas Dieu. N'attendez pas que l'œuvre soit en pleine activité pour y prêter votre concours. L'aide de celui qui regarde, les bras croisés, la charette du voisin enfoncée dans l'ornière, et offre ses services seulement lorsque celui-ci a réussi à la remettre en place, est de peu de valeur. C'est facile de maintenir vivantes les œuvres catholiques de charité une fois qu'elles sont fondées. Aidez-les dès le début sans attendre comment elles vont marcher. Une chose certaine, c'est qu'elles ne marcheraient jamais si chacun restait ainsi à attendre.

Il y a des gens qui, de bonne foi, s'imaginent que l'argent seul peut acquitter tous les devoirs que la charité leur impose. Toute œuvre charitable demande non seulement de l'argent, mais une organisation, une administration prudente, du dévouement et du zèle, — de fait autant d'aide morale que de secours matériels. Le catholique laïque qui désire être exempté de figurer dans les comités, manque, généralement parlant, d'esprit public, et cause un tort sérieux aux généreuses et louables entreprises tentées en faveur des pauvres et des abandonnés. Sa contribution en argent n'est qu'une partie de ce qu'il devrait faire; et il est d'autant moins excusable de ne pas leur donner son concours personnel que cela ne l'exposerait qu'à un léger dérangement.

Je sais que des motifs purement humains empê-

chent très souvent des paroissiens estimables et utiles de faire partie d'associations ou de comités de bienfaisance. Ces personnes assurément ne se rendent pas compte des conséquences de leur abstention. Si chacun imitait leur exemple, le curé serait obligé de voir lui-même aux affaires et à la tenue des comptes des institutions et des sociétés fondées expressément pour l'avantage de la paroisse. Une bonne partie de son temps serait employée à des travaux étrangers à son ministère, et les intérêts de la religion en souffriraient en conséquence. De plus, un prêtre qui a la gérance exclusive des argents versés pour les fins de charité, s'attire presque invariablement des critiques injustes pour son mode d'administration, quelque parfait et consciencieux qu'il soit. Pour lui épargner ces critiques et autres désagréments résultant d'une semblable situation, ses paroissiens, et en particulier les plus influents parmi eux, ne devraient pas être empêchés, par des considérations aussi mesquines, de prêter spontanément et de bon cœur tout le concours qui pourraît leur être demandé. L'empressement avec lequel quelqu'un subordonne ses considérations personnelles lorsqu'il s'agit des pauvres et de la religion, est un bon témoignage de la sincérité et de la mesure de son christianisme.

Il ne me reste plus qu'un conseil à vous donner ; je l'ai réservé pour la fin, voulant que votre esprit soit pénétré de son importance et qu'il serve comme une protection à toutes les autres recommandations qui précèdent. Ce conseil est le suivant : *travaillez*

*à votre sanctification personnelle.* Au-dessus de tous les succès dans la vie, du bonheur social, des richesses, des honneurs et de la renommée, est la nécessité première de nous disposer et de nous tenir prêts à répondre à l'appel suprême que Dieu fait à chacun de nous à une heure quelconque de notre existence. Combien nous nous sentirons heureux alors, au moment de cet appel, si nous n'avons aucune négligence sérieuse à nous reprocher relativement à l'attention à donner à la "seule chose nécessaire" pour assurer notre bonheur éternel.

Triste et importune est la pensée de la mort pour la plupart d'entre nous; mais un homme courageux n'hésite pas à faire face à un événement désagréable lorsqu'il est inévitable, et un homme prudent prend les moyens sûrs et énergiques pour éviter un malheur ou un mécompte possible. Voilà comment nous devons regarder la mort droit en face, de façon que sa vue ne nous effraie pas lorsqu'elle nous fait signe de la suivre dans l'éternité; ayons soin de nous placer et de nous tenir dans un tel état qu'aucune circonstance subite ou accidentelle ne nous prenne au dépourvu.

Ne voulant point empiéter sur le domaine des livres spirituels, je me contenterai d'indiquer ici quelques avis généraux relatifs aux moyens de sanctification personnelle que vous devez prendre pour vous assurer une éternité bienheureuse. En premier lieu, faites-vous une règle de vous confesser une fois tous les mois. Vous n'êtes pas tenu d'y aller plus d'une fois par année; mais un catholique qui veut sérieusement

son salut ne s'en tiendra pas, touchant ses devoirs religieux, qu'à ce qui est strictement obligatoire. En outre, la confession est d'un si grand avantage pour notre bien-être spirituel et moral qu'il ne devrait pas être nécessaire de nous presser de recourir à un moyen aussi salutaire, et cependant si simple et si facile. Indépendamment de ses effets essentiels, il apaise la conscience troublée, donne du courage pour continuer le combat contre le péché, et, avec la Communion, imprime un caractère chrétien à toute vie humaine. Je vous recommande donc avec instance de ne pas vous permettre de dévier de cette règle de la confession mensuelle. Ce n'est pas le moment ici de vous faire voir toutes les raisons qui vous convaincraient de son utilité ; mais je puis vous assurer que si vous persévérez dans la pratique de la confession mensuelle pendant une année, vous ne l'abandonnerez pas facilement. Naturellement, ce que je dis ici de ce sacrement s'applique également à la Sainte Eucharistie.

Autre recommandation : la ponctualité dans la prière. Il existe une étrange contradiction entre nos convictions et notre conduite touchant ce devoir. Nous croyons que ce que nous avons nous vient de Dieu gratuitement, et qu'il n'y a rien de ce que nous pouvons demander qui soit de nature à contribuer à notre bien spirituel, que nous n'obtiendrons pas. Cependant, combien nous sommes lents à rendre grâce et à exprimer notre reconnaissance pour ce que nous avons reçu dans le passé, et à demander avec confiance ce dont nous avons besoin pour l'avenir.

Il n'y a pas un homme qui souffrirait que le stigmate de l'ingratitude déshonorât son caractère; cependant la plupart d'entre nous, malheureusement, se rendent coupables d'une bien plus grande ingratitude que celle que nous pourrions commettre envers les hommes, par le manque de reconnaissance et l'indifférence dont nous faisons preuve envers Dieu. Or, c'est par la prière, et particulièrement par le moyen du saint sacrifice de la messe, la plus sublime et la plus acceptable de toutes les prières, que nous pouvons le mieux remercier le Ciel pour ses faveurs, et obtenir toutes celles dont nous avons besoin pour l'avenir. Il n'y a donc rien de plus raisonnable et de plus juste que de faire de notre vie une vie de prière, c'est-à-dire nous tenir dans une humble et respectueuse disposition de reconnaissance envers Dieu pour le passé, et de confiante et fervente supplication pour l'avenir. Une telle disposition contribuera bien plus au perfectionnement de notre nature et à l'orner de grâce et de beauté spirituelle que tous les enseignements et les directions que nous pouvons tirer des livres et autres sources humaines. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet de la prière; mais il me faut parler d'une objection que font souvent des hommes d'une parfaite bonne foi. "Je ne puis, dit l'un d'eux, prier sans distractions; par conséquent, je ne vois pas à quoi peut me servir de me mettre à genoux et de marmotter des formules."

Je répondrai à un tel homme qu'il peut prier malgré ses distractions, et qu'il revient toujours un

grand bien de conserver l'habitude de la prière, tout en portant peu d'attention aux mots qu'il prononce. Et voici comment cela arrive : Il commence par prier avec l'intention de faire quelque chose d'agréable à Dieu. Voilà d'abord un acte d'amour divin, et qui vaut mieux que s'il répétait les mots mêmes qui l'expriment généralement. En second lieu, il s'agenouille pour parler à Dieu, reconnaissant sa souveraineté infinie sur toutes les choses créées et l'attitude respectueuse qu'il doit tenir en sa présence. Qu'est-ce que c'est que cela, sinon un acte de foi, implicite il est vrai, mais aussi réel et intelligible que s'il était exprimé en paroles ? De plus, pendant tout le temps qu'il passe ainsi à prononcer ces paroles distraites, un courant caché de prière sincère, quoiqu'à demi inconsciente, s'élève devant le trône de la Miséricorde divine, à laquelle l'oreille de Dieu est très attentive. La prière prend à peu près la forme suivante : "Seigneur, vous savez que je ne puis prier ; mais je me tiens ici pour vous plaire. Vous connaissez mes besoins mieux que je ne les connais moi-même. Vous êtes si bon et si indulgent que je suis sûr que vous ne me tiendrez pas rigueur de mes imperfections. Je n'ai personne à qui je puisse recourir que vous. Ayez pitié de moi." Croyez qu'il y a tout ensemble de l'humilité et de l'espérance dans ces paroles inarticulées, et nous tenons de l'autorité divine que Dieu ne méprise jamais la prière de l'humble. N'abandonnez pas la prière et ne perdez aucunement confiance dans son pouvoir protecteur, utile, secourable, parce

que vous y êtes distrait ou que vous n'y sentez aucun attrait. Vous ne pouvez vous attendre que le bois vert va prendre feu et produire en un instant une flamme brillante, sans fumée. De même, ne vous découragez jamais si la nature ne cède pas tout de suite à l'influence de la grâce et ne se laisse pas embraser de l'amour divin. Beaucoup de ce qui est humain et terrestre doit d'abord être consumé,et la fournaise, c'est la prière.

Bien que négatif, je tiens à vous donner un dernier conseil touchant la sanctification personnelle; c'est celui-ci: Ne méprisez jamais aucune pratique de dévotion que l'Eglise tolère ou approuve. Respectez-les toutes; et si vous n'y participez, ne découragez pas ceux qui s'y adonnent. Nous ne sommes pas tenus de dire le Rosaire, de porter des scapulaires, des médailles, des agnus Dei; ce n'est pas non plus une obligation d'aller en pèlerinage à Paray-le-Monial, à La Salette ou à Notre-Dame de Lourdes; mais nous ne devrions certainement pas nous moquer de ceux qui font ces choses. Il existe une certaine modération d'esprit que l'on se plaît à vanter et qui, lorsqu'on l'examine de près, finit par devenir bien étroite et bien méprisable. On ne soupçonne pas généralement les moyens familiers, simples, dont peut se servir l'Esprit Saint pour conduire les âmes au Ciel. C'est donc être peu sage, inconsidéré, de dédaigner aucun de ces moyens parce qu'ils ne s'accommodent pas à nos goûts. Un tel mépris nuit beaucoup à la foi. Il engendre l'orgueil et la suffisance; il dénote

un état d'esprit non catholique et devrait soigneusement être étouffé.

J'ai terminé, cher lecteur, la tâche que je m'étais proposée : celle de vous indiquer le "moyen de réussir" heureusement dans la vie, et de vous assurer en même temps votre salut éternel. Je n'ai plus rien à ajouter, si ce n'est de vous recommander de ne pas lire ces pages à la hâte ; mais, en les parcourant lentement, de prendre des résolutions pratiques à l'effet de conformer votre conduite aux conseils que ces pages contiennent et qui s'approprient le mieux aux conditions et aux devoirs de votre état. Même ici, vous ne devez pas compter entièrement sur la fermeté de vos résolutions ; mais vous devez implorer instamment le secours du ciel et conserver une confiance absolue que vous l'obtiendrez. La grâce divine coopérant avec l'effort personnel, est pratiquement invincible.

J'espère que ce petit livre servira à élever et à ennoblir la vie de plusieurs ; j'espère que sa lecture apportera de la joie et du bonheur à plus d'un foyer ; et ,par-dessus tout, je souhaite qu'il puisse aider beaucoup d'âmes à parvenir au Ciel. Si quelqu'une de ces fins se réalise, la gloire en reviendra à Dieu seul.

---

Imp. de l'Inst. des Sourds-Muets, Montréal.

# TABLE DES MATIÈRES



## HORS TEXTE.